

Denis CLARINVAL

LE RETOUR DE ZARATHOUSTRA



ACTE I

SCENE 1

En plein jour, sur la place publique, un homme, une lanterne allumée dans les mains, courait frénétiquement. Ses pas martelaient le pavé, résonnant comme des échos dans un vide qu'il portait au fond de lui. Les bruits habituels de la ville, les cris des marchands, les rires des enfants, tout cela semblait se dissoudre dans sa quête insensée. Il ne voyait personne, sinon le vide, une absence qu'il cherchait à combler avec sa lumière vacillante.

L'INSENSE

S'écriant avec une énergie désespérée, sa voix déchirant l'air

« Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! »

La foule s'arrêta, attirée par ce cri perçant, d'abord déconcertée, puis soudainement éclatant de rire. Leurs visages se déformaient en railleries, trouvant dans ce cri une occasion de moquerie.

LA FOULE,

Riant et se moquant

« A-t-il donc été perdu ? Où l'as-tu vu pour la dernière fois ? »

« Peut-être s'est-il égaré, comme un enfant insensé ! »

« Il s'est caché, c'est cela, il a peur de nous ! »

« Dieu a-t-il pris un bateau ? Est-il parti en exil ? »

« Ou peut-être qu'il s'est embarqué pour l'Inde, tout simplement ! »

(Leurs moqueries se poursuivent, de plus en plus bruyantes, toujours plus cruelles.)

L'homme, pourtant, s'arrêta brusquement au milieu de cette mer de rires. Il leva les yeux, profonds et brûlants, traversant la foule comme un rayon de lumière capable de percer le ciel.

La lanterne, qui vacillait dans ses mains, sembla s'intensifier sous la force de son regard. Ses yeux, des abîmes d'éternité, transpercèrent l'illusion de la réalité qui se déroulait autour de lui.

L'INSENSE

D'une voix tonnante, résonnant comme un cri de vérité, un appel à la conscience collective

Où est allé Dieu ?

Il s'écria avec l'urgence de réveiller tout le monde, de secouer le monde de sa torpeur spirituelle

Je vais vous le dire ! Nous l'avons tué ! — Vous et moi, nous l'avons tué !

Il s'arrêta, comme pour saisir cette vérité insoutenable, et continua, sa voix brisée par la douleur.

Mais comment avons-nous pu faire cela ? Comment avons-nous fait pour tuer Dieu, nous qui vivons sous le même ciel ? Comment avons-nous vidé la mer ? Qui nous a tendu cette éponge pour effacer l'horizon ? Qui nous a permis de séparer la terre de son soleil, d'arracher l'univers de ses origines ? Où allons-nous maintenant, dans quel abîme nous précipitons-nous ?

Sa voix devint rauque, presque désespérée, la lanterne tremblant dans ses mains comme si elle portait toute la fragilité du monde.

Où mène-t-on cette terre que nous avons coupée de sa lumière ? Où va-t-on, quand le soleil nous fuit et que l'horizon se dérobe sous nos pieds ? Nous errons dans le vide, sans direction, perdus dans la nuit la plus totale. Regardez autour de vous : voyez-vous encore un en-haut, un en-bas ? Ne sommes-nous pas dans une chute continue ?

Il s'élança de plus en plus frénétiquement, sa lanterne brillait d'une lumière dévorante, comme une flamme prête à engloutir tout sur son passage.

Le vide nous poursuit ! Le froid nous envahit ! Ne sentez-vous pas la nuit se rapprocher, une nuit éternelle ? N'entendons-nous rien de plus que le souffle de la décomposition ? Que faire ? N'allumons-nous pas nos lanternes avant midi ? Le soleil ne nous réchauffe plus.

Sa voix, emplie d'une douleur poignante, se brisa presque, comme un dernier souffle d'espoir qui se noie dans l'indifférence du monde.

Et vous, vous riez ! Ne ressentez-vous pas ce vide qui s'intensifie, ce silence qui s'étend ? Où est-il, ce Dieu qui nous aurait sauvés ? Il est mort, et c'est nous, les meurtriers !

La foule, d'abord silencieuse, pétrifiée par ce cri presque cosmique, se mit pourtant à rire encore plus fort.

Pauvre fou !

Tu déliras, n'est-ce pas ? Le soleil brille, tout va bien, regarde !

Si nous trébuchons, c'est sur des pierres, non sur un dieu mort ! Tu veux qu'on croie que la lumière est absente, mais regarde donc autour de toi ! Le ciel est bleu, tout brille !

Dieu est mort ? Non, il a juste pris un peu de recul, peut-être même qu'il s'est enfin endormi après tout ce bruit. Et toi, tu crois qu'il a disparu à cause de nous ? Le monde est tel qu'il est, et nous avons appris à nous en passer. Ne vois-tu pas que nous avons trouvé notre chemin, sans lui ?

L'homme insensé, n'écoulant plus les railleries, se tint droit devant la foule. Son visage, marqué de larmes invisibles, portait en lui la sagesse d'un fardeau trop lourd pour un homme seul. Une profonde tristesse se lisait dans ses yeux, mais aussi une clarté inouïe, comme une flamme prête à s'éteindre dans l'incompréhension. Son corps tout entier tremblait, comme un arbre pris dans une tempête dévastatrice.

L'INSENSE

Avec une force inouïe, comme une révélation qu'il partageait avec l'humanité entière

Les dieux, eux aussi, se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort, et c'est nous qui l'avons tué ! Comment allons-nous nous consoler de cette vérité ? Nous, les meurtriers des meurtriers, qui avons pris ce qui était le plus sacré, le plus puissant de l'univers, et l'avons

réduit à néant ? Quelle expiation pourrions-nous trouver ? Quel sacrifice nous purgera de ce sang sur nos mains ? »

Il ferma les yeux un instant, comme s'il se recueillait sous le poids de ses propres mots, une prière silencieuse adressée à un monde qui ne comprenait pas.

La grandeur de ce crime est-elle trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas, à notre tour, forcés de devenir des dieux pour nous donner l'apparence d'être dignes de ce que nous avons fait ?

Sa voix monta encore, vibrante d'une résonance cosmique, un cri qui semblait vouloir briser la réalité elle-même.

Nous avons tué Dieu, et cela changera l'histoire de l'humanité à jamais ! Ceux qui naîtront après nous ne vivront pas dans le même monde. Nous avons accompli une révolution spirituelle de portée infinie, et pourtant nous ne comprenons même pas ce que cela signifie ! L'ombre de notre acte est plus grande que tout ce qui a existé avant. »

Un silence lourd s'abattit sur la foule, les rires se dissipant peu à peu, remplacés par une stupeur figée. Les visages se figèrent, terrifiés par la vérité poignante des paroles du solitaire. La place, autrefois bruyante, sembla se figer dans un moment suspendu.

L'homme insensé, observant les visages figés, la lanterne toujours dans les mains, se tut. Il laissa le silence s'installer, lourd et étrange, comme une attente infinie. Puis, d'un geste brusque, il lança sa lanterne au sol. L'instant où elle se brisa marqua la fin de l'éclat de lumière — mais aussi un commencement. La lumière s'éteignit dans un éclat de verre.

L'INSENSE,

Se penchant sur les morceaux brisés, murmura d'une voix basse, pleine de sagesse

Je viens trop tôt. Ce n'est pas encore le moment.

Il soupira profondément, comme si une vérité insoutenable s'était imposée à lui.

Cet événement... il marche en nous, mais il est encore loin de vous. Il faut du temps à l'éclair pour arriver à nos yeux. Il faut du temps au tonnerre pour résonner dans nos âmes. Il faut du temps à la lumière des étoiles pour se refléter dans notre conscience. Cet acte, cette mort, est plus éloignée de vous que l'astre le plus lointain. Et pourtant... c'est vous qui l'avez accomplie.

Il se tourna alors, les bras grands ouverts, comme pour embrasser l'infini, et s'éloigna dans le silence, sa silhouette se fondant dans la lumière du jour mourant.

Au milieu de la foule se tenait un étranger...

L'ÉTRANGER

Avançant lentement, son pas lourd résonne dans le silence pesant autour de l'homme insensé. Ses yeux, fatigués et empreints de douleur, scrutent l'horizon d'un monde sans réconfort. Il s'arrête, une lueur de quête dans la voix.

Ici, comme toi, j'ai cru qu'il y avait encore un souffle, un éclat, un mot divin, quelque chose qui justifie cette errance, cette souffrance. Mais je n'ai trouvé que des ombres, des âmes mortes dans des corps vivants. Un peuple se traînant dans ses faux devoirs, muselé par la vanité et le manque de vérité. J'ai cherché la beauté dans ces terres, mais ce que j'ai vu... tout a été profané.

L'INSENSE

Se redressant lentement, son regard se perd dans une méditation douloureuse. Ses mots vibrent comme une plainte contre le ciel, un cri silencieux mais puissant.

Oui, j'ai crié, j'ai hurlé dans la nuit, cherchant la beauté là où elle a été assassinée. Comme toi, je croyais qu'un jour l'esprit pourrait encore souffler sur cette terre dévastée. Mais ces hommes... Ces hommes ne savent plus respirer l'air sacré. Ils respirent, oui, mais leur souffle est celui des machines, sans flamme, sans esprit. Le monde n'est plus qu'un désert où l'âme s'éteint, et les pierres elles-mêmes semblent pleurer leur propre silence.

L'ÉTRANGER

Il se tient un instant silencieux, comme si ces mots plongeaient plus profondément en lui qu'il ne l'avait imaginé. Ses lèvres murmurent d'une voix douce, presque désillusionnée.

J'ai vu leurs poètes, leurs artistes... Ils ne sont plus que des ombres, des spectres condamnés à errer dans l'oubli. Le génie, la poésie... tout a été écrasé sous l'orgueil de leur science dénuée d'âme, de leur religion morte. Les vérités divines se sont transformées en dogmes, vides et dénués de beauté.

Il soupire, son regard s'assombrissant davantage.

Ils vivent sans lumière, sans ce souffle divin qui rend l'existence sacrée, comme un corps qui ne sait plus qu'il est fait pour l'âme.

L'INSENSE

Son regard se fait plus doux, presque mélancolique, un sourire amer se dessinant sur ses lèvres.

Je vois, toi aussi, tu vois le monde comme moi. Comme des fragments dispersés d'une grandeur oubliée, d'un idéal dont plus rien ne reste que des cendres. Et pourtant, peut-être que nous avons encore une chance. Mais ce n'est pas par la beauté des formes ni par l'artifice des poètes que la lumière reviendra. Ce monde ne se sauvera que par une rédemption plus profonde, plus radicale. Peut-être par la souffrance, la vérité nue, comme la pluie qui purifie la terre avant que le printemps ne revienne.

Le regard devient plus perçant.

La beauté n'est pas morte, elle est simplement cachée, enfouie dans les recoins les plus sombres de notre âme.

L'ÉTRANGER

Un silence lourd, presque solennel, se pose entre eux. L'Étranger baisse la tête, comme s'il portait le poids de cette révélation nouvelle.

Mais cette rédemption... elle semble hors de portée, non ? Comment l'âme humaine pourrait-elle renaître dans un monde aussi déchiré, où même l'amour est devenu une marchandise, un fardeau que l'on porte par habitude ? Tout ce que j'ai trouvé, c'est cette terre froide et ces corps sans feu. Même l'esprit d'hier s'est éteint, réduit à une ombre.

L'INSENSE

Ses yeux s'ouvrent lentement, comme s'il contemplait un horizon lointain, un chemin secret qui reste invisible à la majorité. Il murmure, d'un ton presque surnaturel.

Oui, il nous faut une nouvelle naissance. Mais cette naissance passe par la douleur, la déchirure de ce qui n'a plus lieu d'être. Ce monde est une mer de corruption, où l'âme ne peut plus se lever sans se brûler. Et pourtant, quelque part... quelque part, il y a encore un éclat, une lueur dans les cœurs qui n'ont pas oublié.

Il pose une main légère sur l'épaule de l'Étranger, un geste d'un étrange réconfort.

La beauté a disparu, c'est vrai. Mais ce n'est pas la beauté qui nous sauvera. C'est le génie qui reste en nous, cette force invisible qui défie l'horizon. Elle dort en chacun, prête à éclore, prête à renaître. Et si nous sommes là à chercher, à crier, c'est qu'il y a encore quelque chose en nous qui refuse de mourir.

L'ÉTRANGER

Son regard se lève, une lueur d'espoir, mais aussi de défi, dans ses yeux. Il s'adresse à l'homme insensé d'une voix plus forte, plus assurée.

Tu crois encore, malgré tout. Tu crois qu'il existe un endroit où cette lumière puisse renaître. Mais comment en être sûr ? Comment ne pas sombrer dans ce vide, dans cette mer sans fin d'amertume ?

L'INSENSE

Le silence se fait lourd, comme une tempête prête à éclater, puis, doucement, un sourire se dessine sur son visage, empreint de sagesse et de résignation.

Parce que, étranger, même dans l'obscurité la plus profonde, une étincelle peut allumer un feu. Et même si ce monde semble éteint, même si l'espoir paraît vain, il y a toujours des âmes comme la nôtre, errant dans la tempête, cherchant à comprendre. Et tant que nous cherchons, il y a encore quelque chose à sauver.

Il se tourne alors, regardant l'horizon, comme si une nouvelle lumière venait tout juste de se lever.

Le chemin ne sera pas facile, mais tant que nous marchons, tant que nous ne cessons de chercher, peut-être qu'un jour... peut-être qu'un jour nous trouverons la beauté, non pas dans ce monde défiguré, mais dans un cœur humain qui aura su la préserver.

L'ÉTRANGER

Il reste silencieux un instant, comme si ces paroles pénétraient en lui plus profondément qu'il ne l'avait imaginé. Il murmure, presque pour lui-même.

Oui, peut-être... mais comment retrouver cette beauté quand tout autour de nous semble désintégré ?

Pourtant, tu as raison. Tant que nous marchons, il doit y avoir quelque chose qui vaut la peine d'être recherché.

L'INSENSE

Le vent soufflant doucement entre eux, la lumière du crépuscule commence à teinter la scène de ses couleurs mourantes. Ils restent là, contemplant le vide et l'infini, comme deux voyageurs qui n'ont pas encore décidé de quitter la route.

La beauté ne réside pas dans ce qui a été, mais dans ce qui peut être. Et tant que l'esprit humain peut encore rêver, tant que l'âme peut encore ressentir, il y a encore quelque chose de sacré dans ce monde.

SCENE 2

Un étranger descendait vers la plaine, une silhouette solitaire se frayant un chemin à travers les ombres tombantes de la fin de journée. Le vent portait une mélodie douce et lointaine, mais il n'y avait âme qui vive à l'horizon. C'est lorsqu'il pénétra dans la forêt, là, à l'orée de la montagne, qu'il aperçut une présence inhabituelle. Un vieil homme, dont la silhouette semblait se fondre avec la lumière déclinante, méditait, immobile, comme une statue oubliée par le temps.

L'étranger, attiré par cette étrange aura, se rapprocha silencieusement. En lui, une reconnaissance profonde se fit soudainement jour. C'était le Saint, celui qu'il avait croisé il y a dix ans. Ce regard insondable, ce visage à la fois marqué par les années et paradoxalement intemporel. Ce même homme, mi-mendiant, mi-maître, qui, malgré la décrépitude de l'âge, semblait détenir une sagesse infinie.

Le vieil homme tourna son regard vers lui, et un léger sourire s'épanouit sur ses lèvres, une invitation silencieuse à l'entrelacement des destins.

LE MISANTHROPE

D'une voix grave, teintée de nostalgie

Toi, qui arpentés de nouveau ce chemin oublié, toi qui portes toujours ce nom, *Zarathoustra*, tu n'es pourtant plus le même. Souviens-toi ! Tu es venu il y a si longtemps déjà et ce que j'ai vu alors, c'était une flamme. Une flamme ardente, brûlante, prête à dévorer la vallée tout entière. Le monde t'avait changé, n'est-ce pas ? Que cherchais-tu dans ce lieu où les hommes se consomment, où ils se cherchent à l'infini sans jamais se trouver ? L'humanité, dans sa folie, te craignait, *Zarathoustra*. Le feu que tu portais en toi, le monde avait peur de lui, il préférait l'ombre, la cendre, la poussière. Pourquoi donc, toi qui étais le fils du silence et du désert, avais-tu choisi de poser tes pieds dans cette vallée d'ombres ? La mer te portait, pourquoi te vautrer parmi ces mortels ? Pourquoi les choisir, eux, dont les cœurs sont faits de brume et de désillusion ?

Ce qu'à présent je vois, c'est l'ombre d'un homme perdu dans la poussière, portant son fardeau comme un cercueil silencieux. Tu reviens parmi nous mais qu'espères-tu encore ? Ceux-là qui te craignaient alors, ils t'ont oublié depuis longtemps. Tu es venu, hautain et des mots plein la bouche mais qui t'a entendu ? Personne je te l'assure !

L'ETRANGER

D'une voix calme, presque chantante

Tu te trompes, vieil homme, je ne suis pas ce Zarathoustra que tu penses reconnaître en moi. Je suis un passant, comme il le fut jadis. Sommes-nous liés ? Sans doute bien plus que tu le penses, je marche sur ses traces, non pour me souvenir, je sais trop bien ce qu'il en fut, mais pour reconnaître ceux-là mêmes qui à l'époque l'ont rejeté. Comme lui, j'aime aussi les hommes, leur devenir m'importe. Il est venu, dis-tu, des mots plein la bouche mais personne n'a voulu l'entendre ; c'est cela que je crains, aussi je viens, simple passant, pour m'en rendre compte. Les hommes ont-ils vraiment changé ? Comment puis-je le savoir ? Il est parmi eux de la vertu, beaucoup de vertu, j'en suis persuadé.

LE MISANTHROPE

Un éclat de rire amer, presque douloureux

Ah ! Voilà ce que j'ai cru, moi aussi, jadis... Mais écoute, étranger, écoute bien : pourquoi ai-je quitté le monde ? Pourquoi ai-je cherché refuge dans la forêt, loin des âmes en souffrance ? Parce que j'aimais trop les hommes. Leur souffrance m'a englouti, leur imperfection m'a écrasé.

L'amour de l'homme, Zarathoustra, c'est une malédiction ! L'amour de l'homme te consumera, comme il m'a consumé. Le monde des hommes est un abîme de bruit et de chaos. Les cœurs des hommes, tu vois, sont des terres stériles. Quand j'étais jeune, je voulais croire en l'amour des hommes. Mais j'ai vu, j'ai vu que leur amour n'est qu'un mirage.

Ne te laisse pas séduire par cette folie, je t'en prie ! Car la pureté de ton regard ne fera que te perdre dans l'oubli du monde.

L'ETRANGER

Un sourire paisible effleurant ses lèvres, tel un rayon de lune

J'ai dit que j'aime les hommes, mais je n'ai pas dit que j'aimais leurs faiblesses. S'ils sont vraiment ce que tu dis, je dois le voir pour m'en convaincre. Qui sait si cette fois ils ne voudront pas de ma parole .

L'ETRANGER

Sceptique, son regard se perd dans les ombres

Qu'as-tu donc à offrir, toi qui n'as pas encore compris la vanité de ce monde, la futilité de tout ce que les hommes appellent *don* ? Ne leur donne rien, Zarathoustra. Au contraire, laisse-les porter leur fardeau, celui qu'ils ignorent. Que leur poids soit leur leçon, leur souffrance, leur maître. Donne-leur ce qu'ils fuient et tu verras : c'est là que se trouve la vérité de leur croissance.

Mais ne leur donne pas ta parole, je t'en prie ! Ne leur donne pas ce qu'ils ne peuvent porter ! Fais-leur simplement subir la lourdeur de l'existence et attends qu'ils le demandent, qu'ils implorant. Car seul le cœur pauvre peut recevoir la sagesse.

L'ETRANGER

D'un ton ferme mais doux

Je ne fais pas l'aumône. Je ne suis pas assez pauvre pour cela.

LE MISANTHROPE

Riant faiblement, une ironie douce dans la voix

Alors tu offriras le peu que tu possèdes. Mais attends-toi à ce qu'ils te les rejettent. Ils se méfient de ceux qui n'ont rien à vendre, étranger. Les hommes voient dans chaque geste pur une tromperie. Ils croient que l'on vient pour voler, pour prendre. Ils sont aveugles à la beauté de l'offrande gratuite, à la simplicité d'un cœur sans arrière-pensée. Va, mais souviens-toi, leur ombre est plus lourde que la nuit.

L'ETRANGER

D'un ton innocent, presque enfantin

Et toi, pourquoi es-tu ici, dans ce bois ? Pourquoi fuis-tu les hommes et te réfugies-tu dans la forêt ?

LE MISANTHROPE

D'une voix presque mélancolique, comme un chant suspendu dans le vent

Je chante, étranger. Je chante pour Dieu, je chante ma solitude, mes peines, mes joies... Je ris, je pleure, je murmure. Tout en moi est chant, toute ma vie n'est qu'un murmure vers l'infini. Car mon Dieu n'a pas besoin de grandes prières, il se contente de mes petites chansons : mes larmes, mes sourires, mes soupirs.

Et toi, que m'apportes-tu ? Quel présent as-tu pour moi, dans cette forêt où tout est silence et écho ?

L'ETRANGER

Avec un sourire fuyant, presque incertain

Qu'ai-je à offrir ? Laissez-moi partir, je t'en prie... Je pourrais, par erreur, emporter ce que tu as de plus cher.

LE MISANTHROPE

Silence, puis d'un ton grave, presque solennel

Peut-être qu'il n'est pas trop tard encore. Là, au fond de ta vallée, le monde te tend des pièges, il te testera, il te brisera. Mais vas, continue ton chemin. Le monde ne saura pas ce qu'il a devant lui, mais toi, tu verras.

Je n'ai pas oublié son regard de jadis. Je n'ai pas oublié sa lumière. Mais le monde... Le monde est aveugle.

L'ETRANGER

Que veux-tu dire au juste ?

L'ETRANGER

Zarathoustra est parti il y a longtemps déjà et depuis lors toi, tu te tiens ici, parmi les bêtes sauvages, éloigné des hommes. Et tu persistes à croire à ce dieu.

LE MISANTHROPE

Si moi j'y crois encore, ce n'est pas parce que je crois encore en Dieu. C'est parce que je refuse de faire comme s'il ne s'était rien passé. Je refuse de vivre comme si la mort de Dieu n'avait été qu'un progrès technique, une simplification du monde, une libération sans reste. Je refuse de devenir l'un de ceux qui ont ri, puis oublié, puis remplacé l'exigence par le confort. Peut-être que ce que je garde est une illusion, ajoute-t-il. Peut-être que cet homme n'était qu'un fou, peut-être que rien n'était possible après lui. Mais cette illusion, au moins, me retient. Elle m'empêche de me dissoudre. Elle me garde du côté de ceux qui tremblent encore devant ce qu'ils sont.

Les hommes ont cessé d'en être, dit le misanthrope, non parce qu'ils ont perdu Dieu, mais parce qu'ils ont refusé ce que sa disparition leur demandait. Ils ont échangé la responsabilité contre la cohésion, la hauteur contre la paix, la faim contre la satiété. Ils vivent bien, sans doute. Ils vivent ensemble. Mais ils ne vivent plus en tension. Moi, je préfère rester à l'écart, même seul, même ridicule. Je préfère croire encore à cet appel manqué plutôt que de devenir semblable à eux. Car tant que je peux encore être déçu par l'homme, c'est que je n'ai pas cessé d'y croire.

Et le misanthrope se tait. Non parce qu'il a tout dit, mais parce que ce qu'il reste à dire ne peut plus se dire qu'à un homme qui cherche encore l'homme.

L'ETRANGER

Tu t'es éloigné des hommes, me dis-tu, pour te bercer d'illusion ?

LE MISANTHROPE

Les hommes d'aujourd'hui disent ne plus vouloir d'un dieu qui fait baisser la tête. Ils parlent d'émancipation, de dignité retrouvée, de fin des prosternations. Ils disent : nous avons rejeté un dieu qui nous humiliait, qui nous écrasait sous la faute et la loi. Mais, dit-il, ce dieu-là, je n'y ai jamais cru. Ce dieu qui courbe les dos, qui exige la soumission, qui se nourrit de la peur et de la culpabilité, ce dieu n'est pas tombé du ciel. Les hommes l'ont fabriqué eux-mêmes. Ils l'ont voulu tel qu'il était, parce qu'il leur permettait de rester petits tout en se disant protégés.

Ce qu'ils ont rejeté, ce n'est pas Dieu, mais leur propre caricature de Dieu. Et maintenant, ils se félicitent d'avoir détruit une idole qu'ils avaient eux-mêmes dressée, comme s'ils avaient accompli un geste héroïque. Mais en détruisant cette idole, ils n'ont pas grandi. Ils se sont simplement débarrassés d'un miroir trop cruel. Ils ont confondu l'orgueil avec la hauteur, et la libération avec l'abandon de toute exigence.

Moi si je crois encore, ou si je fais comme si je croyais encore, ce n'est pas en un dieu qui abaisse. C'est en un dieu qui relève les fronts. Un dieu qui ne console pas pour endormir, mais qui expose. Un dieu qui ne pardonne pas pour effacer, mais pour rendre capable de porter davantage. Un dieu qui ne protège pas de la chute, mais qui oblige à se tenir droit au bord. Peut-être que ce dieu n'existe pas, ajoute-t-il. Peut-être qu'il n'a jamais existé autrement que comme une exigence. Mais cette exigence-là, je ne veux pas l'abandonner.

Car ce que je vois encore, ce sont des hommes qui ont cessé de baisser la tête — mais qui ne l'ont pas relevée pour autant. Ils ont simplement cessé de regarder en haut. Ils regardent à l'horizontale, les uns vers les autres, pour vérifier qu'aucune tête ne dépasse. Ils ont remplacé l'ancienne prosternation par une égalité sans hauteur. Et cela, pour moi, est une chute plus grave encore. Car un homme qui baisse la tête peut la relever. Un homme qui ne regarde plus vers rien de plus haut ne sait même plus ce que relever veut dire.

Alors oui-être que je suis en retard. Peut-être que je me trompe. Mais tant que je crois encore, fût-ce à tort, en quelque chose qui relève les fronts, je ne serai pas des leurs. Je préfère vivre avec une illusion qui m'oblige qu'avec une certitude qui me rassasie. Et s'il faut appeler cela croire, alors j'accepte le mot, non pour m'agenouiller, mais pour rester debout.

L'étranger l'écoute, et pour la première fois, il ne cherche pas à répondre. Il reconnaît, dans cette parole, non un reste de religion, mais une fidélité à l'homme — et c'est peut-être cela qui le trouble le plus.

L'ETRANGER

Le monde a changé, trop sans doute ! Crois-tu qu'elles résonnent encore ces paroles de l'homme à la lanterne ? Dieu est désormais d'un autre temps, sa mort aussi : longtemps elle a pesé sur leurs épaules, ne fallait-il pas qu'ils s'assument eux-mêmes, qu'ils deviennent des hommes libres de se réinventer, sans idoles, rien qu'eux seuls en face de leur destin. La mort de dieu les a placés au pied du mur en leur rendant leurs mains : ce qui importe à présent ce n'est pas que dieu a quitté leurs consciences mais ce qu'ils ont fait de ce vide. Aussi je pars à leur rencontre et je verrai de mes propres yeux ce qui est advenu et je verrai surtout si mon retour a quelque chose à leur offrir.

Il salue brièvement son interlocuteur et reprend sa route en direction du village.

SCENE 3

L'ETRANGER arrive enfin sur la place du village. Des hommes et des femmes y sont rassemblés, ils rient, discutent, font de grands gestes. L'un d'eux s'avance en direction de L'ETRANGER et l'interpelle.

L'INCONNU

D'où viens-tu, étranger, et que viens-tu faire ici ? Dans ce village on n'aime pas les curieux, on s'en méfie comme s'ils portaient la peste...

L'ETRANGER

Je ne suis pas un étranger ! Je suis d'ici mais j'en suis parti il y a plus de dix ans déjà et manifestement tu ne te souviens pas de moi.

L'INCONNU

Dix ans ? Mais c'est assez pour faire de toi un étranger : si un jour tu fus d'ici, à présent tu n'en es plus. Que cherches-tu ?

L'ETRANGER

Je cherche des hommes tout simplement.

L'INCONNU

Des hommes ? Mais ne vois-tu pas qu'il y en a ici bien plus que tu n'en cherches ? A moins peut-être qu'il te faille une armée ? Je te le dis tout net : ici tu ne lèveras aucune troupe !

L'ETRANGER

Je cherche des hommes, je te l'ai dit, et je n'en vois aucun !

L'INCONNU

Si, comme Diogène, tu cherches un poulet, je le dis sans détours : ici tu n'en trouveras aucun.

L'ETRANGER

Et pourquoi donc ?

L'INCONNU

Tu vois ces panses bien pleines ? Et bien c'est là qu'ils sont !

L'ETRANGER

Je ne cherche pas de poulets, seulement des hommes.

L'INCONNU

Alors regarde autour de toi : ce n'est pas ça qui manque !

L'ETRANGER

Je regarde, je t'assure, mais je n'en vois qu'un seul. Un seul qui ressemble aux hommes que je cherche. Tous les autres n'en sont que des copies, donc un seul. Vous ressemblez à des cheveux qu'on vient de tondre et que rien ne distingue : une même hauteur, une même couleur, une même tenue et la même panse, si je te prends au mot.

L'INCONNU

Si tu ne pas d'hommes ici, alors dis-nous ce que tu y vois ? Nous sommes convaincus d'en être et tu sembles en douter : alors que sommes-nous pour toi ?

L'ETRANGER

Des copies, je te l'ai dit, d'excellentes copies mais c'est l'original qui présente des défauts, et non des moindres.

L'INCONNU

Des défauts ? Nous sommes tous ici les copies d'un original fautif, et donc chacun d'entre nous, par fidélité, l'est également. Et pourtant si je t'observe ainsi que tous ceux qui nous entourent, je n'y vois pas de différence : pas un seul qui marcherait sur sa tête, qui aurait des pieds pour mains ou ses yeux dans la nuque. Tous pareils, ainsi que tu l'as dit : alors, dis-moi, quels sont tous ces défauts dont toi-même semble privé ?

L'ETRANGER

Le corps y est, je n'en doute pas, même si le vôtre est plus pansu ; mais suffit-il d'un corps bien fait pour que pout l'homme y soit ? A la chair ne faut-il pas que s'ajoute autre chose pour qu'on puisse dignement parler d'un homme ? La pensée par exemple, et j'ajouterai : la pensée par soi-même.

L'INCONNU

Qu'y gagner à penser par soi-même dès lors qu'un seul l'a très bien pour tous ? Nous voilà dispensés, et soulagés surtout, d'un fardeau qui n'est pas si léger : à quoi bon s'encombrer de ces choses inutiles ? Et puis d'ailleurs nous pensons, chacun de nous pense.

L'ETRANGER

Effectivement ! Il pense la même chose que les autres : même regard vide, même insouciance, même paresse de l'esprit, identiques jusqu'au tréfonds de l'âme. Un troupeau en somme, si bien dompté qu'il n'a pas besoin de guide : au diable le berger, les agneaux sont dociles au guide suprême de l'esprit de troupeau. Aussi je ne vois pas d'hommes sur cette place.

L'INCONNU

Et qu'y vois-tu donc ?

L'ETRANGER

Une foule ! Ni « je » ni « tu », un « on » tout simplement. Aucune identité, pas de singularité, même pas les fragments d'un tout car une foule n'a rien d'uni qu'on pourrait déchirer comme tissu, fragmenter. Vous n'êtes rien, même pas lambeaux d'une même chemise que l'on pensait trop grande. On ne découpe pas le rien, on ne le segmente pas, un rien mille fois tranché, ce n'est que mille fois rien.

L'INCONNU

Serions-nous transparents ? Y vois-tu ce qui se tient derrière ? Le rien se traverse du regard : si nous ne sommes rien, comment peux-tu seulement l'affirmer ? Te voici donc plus fort que l'aigle : là où son œil perce, le tien, faut-il le croire, est transperçant. Serais-tu magicien ?

L'ETRANGER

Tu n'es pas invisible, seulement sans consistance, une peau en somme mais qui n'a qu'un dehors : dedans c'est creux.

L'INCONNU

Creux ? Mais viens y voir si ça sonne creux ! C'est plein de gras, de sang et de boyaux, rien n'y manque car manquer, c'est avoir faim et la faim ici, c'est une injure, pire : c'est un blasphème !

L'ETRANGER

Qui te parle de ton sang et de ces tripes dont est rempli ton ventre ? Les chiens n'en ont-ils pas ?

L'INCONNU

Ils en ont, effectivement !

L'ETRANGER

Et pourtant ce ne sont pas des hommes ! Donc si tu es un homme, comme tu le prétends, il manque une pièce à ton ensemble...

L'INCONNU

Ah non ! Il ne manque rien, absolument rien que l'on pourrait désirer : nous sommes suffisants, il n'y a pas de place pour autre chose. Et toi, puisque tu sembles un homme, qu'as de plus qui nous ferait défaut ?

L'ETRANGER

Ce que j'ai de plus, c'est ce qui me manque. Je ne suis pas plein, il y a des vides en moi, des vides immenses. Je suis venu jadis et j'ai à vos pieds déposé la seule chose qu'il vous était permis d'espérer encore. Ce qui m'importe aujourd'hui, c'est ce que vous, à qui je le destinais, vous en avez fait. Alors trêve de balivernes : vous ressemblez en tous points à ces hommes de jadis que j'ai cru les derniers mais cela suffit-il à rendre compte de ce qui s'est passé ? Qu'avez-vous fait de ma parole ? Cette question est la seule raison de ma présence : je n'exige pas des comptes, je ne suis pas le gardien de votre humanité. Mais l'homme m'est assez cher pour que je m'en inquiète : comprends-tu cela ?

L'INCONNU

J'ignore de quoi tu parles : ici personne de se souvient de ces paroles que tu aurais déposées, d'entre nous pas un seul te connaît. Tu es venu jadis, dis-tu, avec de bonnes paroles : mais combien d'autres après toi se sont arrêtés sur cette place, des mots plein leurs bouches, les uns contredisant les autres, chacun selon sa vérité mais pas une seule, m'entends-tu, ne s'est imposée plus que les autres, pas une seule. A présent laisse-moi ceci : tu nous as mal jugés en nous comparant à une chevelure trop nette, fraîchement taillée. Nous sommes ne sommes qu'un « on », as-tu prétendu, et c'est vrai qu'on se ressemble mais cette unité que nous formons n'empêche aucun d'entre nous d'avoir sa part d'individu. Ce sont des lieux comme celui-ci qui nous rassemblent mais, le soir venu, chacun rentre chez lui et ce qu'il y fait n'appartient qu'à lui seul. Voilà ce qu'il te faut savoir : que cette communauté, la nôtre, te paraisse un troupeau, c'est là ton affaire mais ce n'est pas la nôtre. L'espace public ne tolère pas d'inattendus, c'est la règle et c'est aussi la condition, la seule qui nous convienne, de garantir la paix entre nous nous et de conserver à chacun ce qu'il entend faire de sa vie, une fois ses rideaux tirés.

L'ETRANGER

Je suis venu jadis pour éveiller les hommes et appeler chacun à s'élever au-dessus de lui-même.

L'INCONNU

Je te l'ai dit : une fois chez lui et ses rideaux tirés, chacun fait ce qu'il pense lui convenir mais de cela je ne sais rien, seulement ce que je fais moi-même. Peut-être que certains mettent en pratique ce que jadis tu as prêché : c'est leur affaire ! L'affaire de tous, c'est d'assurer la paix, de veiller à ce que rien ne manque, de retenir dans sa gorge le moindre mot qui pourrait semer le trouble. Maintenir, c'est le devoir de tous, la seule règle dont le reste découle : regarde-les, ils rient en se frottant le ventre, ils parlent fort en agitant leurs mains, ont-ils l'air malheureux ? Ont-ils l'air d'avoir faim d'autre chose ? La satisfaction de tous, c'est la seule chose qui nous importe, qu'ils rêvent autant qu'ils le souhaitent mais pas ici, chez seulement, là où plus personne ne les entend. Rien n'est toléré qui éveille les soupçons, rien, même pas un nom : « frère » et « sœur » sont nos prénoms et c'est bien assez.

L'ETRANGER

Une communauté sans dieu, en somme, sans privilège surtout et dépourvue d'identités : frère ou sœur selon sa nature, tout simplement, sans rien y ajouter qui pourrait laisser paraître que l'un d'entre vous est aussi quelqu'un. T'ai-je bien compris ?

L'INCONNU

Etranger, tu m'as très bien compris ! Tout ce qui est source de différence est proscrit, non par négation mais par souci de garder homogène l'ensemble que nous formons. Et c'est pourquoi la pensée, elle aussi et même surtout, est interdite : dans le souci de tous, aucun, même en pensée, ne doit se distinguer. Les conflits viennent toujours des différences : la paix est souveraine quand chacun garde chez lui ce qui pourrait, en étant singulier, troubler l'ordre public. Tu viens d'une autre époque, une époque qui a trop misé sur tous les singuliers et nous savons tous ce qu'il en a résulté : des guerres à n'en plus finir, des peuples déchirés, des familles aussi. Tout cela est révolu : cette indifférence est notre unique sûreté.

L'ETRANGER

Ne crains-tu pas qu'un jour l'un d'entre vous oublie d'être commun, déroge à la règle, non par volonté de se distinguer mais par un mot de trop, un mot que sa gorge n'aura pas su garder ?

L'INCONNU

C'est impossible ! Je te l'ai dit : c'est l'ensemble qui conditionne la pleine satisfaction de tous. Qui, même par oubli, s'exposerait au danger de la faim ? La moindre fissure et c'est chacun qui se trouve aspiré par ce trou de vidange : l'ensemble n'est qu'une forme qui garantit l'épanouissement de tous. Tu es d'ici, nous as-tu dit, mais tu sembles revenir d'un long voyage, alors dis-moi : dans ces régions

d'où tu reviens un seul a-t-il connu la faim ? Alors elle l'a jeté contre les autres : la faim justifie jusqu'à ses pires moyens. Le contentement de tous est pour chacun la clé de sa propre suffisance.

L'ETRANGER

Il y a pourtant bien ici des gens qui meurent mais je suppose que même la mort, elle fait partie du jeu. La mort devient un manque pour les autres qui restent, le deuil est une épreuve et source de bien des larmes. Personne ici ne connaît la faim mais tous, un jour ou l'autre, seront affligés par la perte d'un proche ou d'un ami. De tous ceux-là que je vois rire, aucun n'a-t-il un jour pleuré ?

L'INCONNU

La joie rassemble, tu peux le constater sur cette place ; en revanche l'affliction est source de débordements imprévisibles, aussi chacun vit-il ces choses dans le retranchement de ses volets fermés. Mais rassure-toi : on n'abandonne jamais ceux-là qui pleurent la disparition d'un proche. On en prend le plus grand soin de sorte que, la joie reconquise, ils puissent à nouveau paraître.

L'ETRANGER

Si je comprends bien, pour qu'un mur tienne, il est essentiel que les briques soient pareilles.

L'INCONNU

Observe un mur de pierre. Leurs tailles différentes imposent le plus souvent de dilater les joints ; ce sont les joints qui maintiennent l'ensemble et leur dilatation ici ou là les expose à la fissure. Avec des briques de taille égale, les joints sont nets et précis, d'autant moins exposés à la fissure. Les joints, ce qui cimente l'ensemble, c'est la règle, et là où le joint est en excès, cela signifie qu'il faut étendre la règle, l'élargir mais plus une règle est large, plus elle autorise d'exceptions, et donc de risques d'éclatement, d'effondrement de l'édifice.

L'ETRANGER

Et la parfaite ressemblance de toutes les maisons, ce n'est finalement que l'application de ce principe que tu viens d'énoncer.

L'INCONNU

L'essentiel est que chacun soit satisfait de son logis, pas que son logis se distingue de celui des autres. Là où les biens se distinguent la jalousie est toujours susceptible de prendre racine et de susciter des conflits, bref d'hypothéquer la paix.

L'ETRANGER

Cependant les familles plus nombreuses exigent des biens plus grands, sous peine de réduire l'espace de chacun.

L'INCONNU

Crois-tu qu'on n'y a pas pensé ? Toutes les maisons sont identiques parce qu'en nombre les familles le sont aussi. Les familles plus nombreuses rompent les équilibres et sont aussi susceptibles de créer des rapprochements, des affinités, selon les lois du cœur notamment. Aussi les naissances sont régulées pour le bien-être de tous. Tout déséquilibre, même familial, est une menace pour l'ensemble et donc chacun : aussi tout a été pensé pour qu'on les évite.

L'ETRANGER

Si je te suis, toute pensée est interdite, tu l'as dit, sauf si elle est ordonnée au calcul, à la performance, aux équilibres, à la mesure.

L'INCONNU

Exactement ! Le bonheur est le fruit de l'efficacité, d'une mesure juste et adéquate. Je vois que tu commences à comprendre ce qui le rend possible. Mais nous n'imposons rien : chacun est libre de s'en aller pour connaître ailleurs la faim. Mais pareille situation ne s'est jamais vue encore et cela est une preuve suffisante que chacun y trouve son compte. Que chercher de plus ? Des idéaux inaccessibles qui de surcroît laissent derrière eux des individus qui n'ont pas la force d'aller plus loin ? Tu n'en diras rien mais je te soupçonne, rien qu'à te regarder, de penser que nous sommes des « gagne-petit », eh bien non : nous sommes des « gagne-assez ». Les pêcheurs de lune, le monde en est rempli mais que pêchent-ils au bout du compte ?

L'ETRANGER

Dis-moi...

L'INCONNU

Des cailloux ! Ils n'attrapent que des cailloux, de quoi paver les routes, j'en conviens mais dans la soupe, ce n'est pas très digeste. Et puis des pierres, nos carrières en sont pleines : alors pourquoi viser si haut ?

L'ETRANGER

C'est vrai qu'en visant plus haut on risque toujours de se trouver fort bas. Note que c'est pareil pour ce qui, se trouvant d'abord plus haut, finit par redescendre. Moi qui reviens des cimes, je peux te l'assurer. Quoi qu'il en soit le sol n'y est pas plus ferme, plus généreux peut-être car là-haut ce ne sont

pas les pierres qui manquent. J'ignore, je te l'avoue, ce qu'en pensent les torrents mais ce dont je suis certain c'est que, venant d'en haut pour ensuite arroser les plaines, ceux-là au moins contribuent à tous vous satisfaire.

L'INCONNU

Loin de moi l'idée d'empêcher les torrents de dévaler les pentes, d'abandonner les cimes pour s'écouler paisiblement au cœur des plaines ; de même je n'ai aucune raison d'empêcher quiconque de gravir les sommets, si tel est son bon vouloir mais je te le demande : hormis des efforts inutiles, qu'a-t-il à y gagner ? y voir plus loin que nous ? Tous les regards se brisent sur l'horizon et s'il recule quand on le voit d'en haut, le peu qu'il donne à voir en plus n'est pas si gratifiant au regard des efforts qu'il faut y consentir.

L'ETRANGER

Et donc ici encore c'est une question de mesure. Et pareillement la vertu se mesure à ses effets. Je connais trop bien un philosophe qui, depuis sa tombe, doit, à l'entendre, grincer des dents.

L'INCONNU

Tu peux m'expliquer ?

L'ETRANGER

Il prétendait, ce philosophe, que l'intention seule compte, quels qu'en soient les effets, qu'il suffit de se conformer à un « tu dois », quel qu'en soit le résultat.

L'INCONNU

C'est une manière très élégante de garder ses mains propres mais je ne connais pas d'intention qui ait aussi des mains. On peut vouloir le bien et faire n'importe quoi si l'intention suffit à tout nous pardonner.

L'ETRANGER

Sur ce point nous sommes d'accord.

L'INCONNU

Tu vois ? Reste encore un peu et je finirai par te convaincre du bien-fondé de nos manières de vivre. Nous ne sommes pas des ascètes qui se contentent de peu : c'est l'assez qui nous suffit. A quoi bon vouloir ce qui pourrait devenir trop ? Une inquiétude dont, crois-moi, je me passe volontiers. Ne manquer de rien, c'est n'avoir rien d'autre à désirer. C'est la maxime qui justifie nos règles.

L'ETRANGER

Ah mais je l'ai bien compris. Souffrir un manque serait pour vous abominable, pire : un casus belli peut-être. Autant l'éviter, d'autant que chez lui, derrière ses volets clos, chacun est admis à faire ce qu'il entend, sans qu'il enfreigne la moindre règle. Que ne suis-je une souris !

L'INCONNU

Et pourquoi donc ?

L'ETRANGER

Je pourrais m'introduire, incognito, par-delà ces volets clos et constater par moi-même ce que chacun y fait, une fois délesté dessaisi du droit commun. Je suis venu jusqu'ici en cherchant l'homme et tu m'as présenté une foule mais une foule n'est pas un homme, une addition tout au plus. L'homme que je cherche, c'est celui-là, celui que nul ne voit, celui que cache ces volets, celui qui agit seul et pour son propre compte. Ici même, sur cette place, vos comportements sont conformés, stéréotypés, imposés par consentement mais une fois chez eux, tous ces gens deviennent des individus, des singuliers qui agissent conformément à leur libre vouloir même si, comme tu le dis, c'est librement qu'ils consentent à la règle. Et d'ailleurs ce n'est aussi librement que tu l'affirmes puisque l'enjeu c'est la satiété et tu l'as dit toi-même : qui voudrait avoir faim ? Mais une fois chez eux, de quelles faims sont-ils saisis qu'en ce lieu ils ne peuvent satisfaire ? Sont-ce des faims d'homme ? Ou reproduisent-ils, en privé, les comportements appris et publiquement admis ?

L'INCONNU

Demande-leur si cela te chante, mais pas ici. A en juger par ton habit tu viens d'une époque bien antérieure, une époque qui n'a jamais rien su de l'évolution des hommes et des techniques. Les technologies ont développements époustoufflants qui pourraient bien te faire tomber de haut. Ces développements ont conditionné, tu l'imagines aisément, l'évolution des comportements individuels et de groupes. Ces nouvelles technologies intéressent de très nombreux domaines : l'ustensilité bien sûr et les méthodes de travail mais aussi la médecine, l'information, l'éducation et les loisirs, et certainement bien d'autres choses encore. Dans sa vie privée, une fois encore, chacun en fait l'usage qui lui convient, selon sa nature et ses besoins.

L'ETRANGER

Et ses désirs aussi.

L'INCONNU

Mais nous ne réprimons pas les désirs pour autant qu'ils soient satisfaits privativement, à l'abri des regards, de sorte qu'ils n'exercent sur le nombre aucune influence.

SCENE 4

LE CELEBRANT

Frères et sœurs du Même, vous qui êtes venus, ce jour, vous asseoir dans la paix tiède des bancs et dans la chaleur sûre des regards qui se ressemblent, réjouissez-vous : notre temps a vaincu la faim. Notre époque a terrassé la plus ancienne des misères, la plus perfide des faiblesses, la plus dangereuse des tentations : le désir d'autre chose. Nous ne sommes plus ces êtres incertains qui levaient la tête vers l'inconnu, qui se tourmentaient d'espérance, qui risquaient leur sommeil sur une question. Nous avons appris la grande vertu moderne : le contentement. Le contentement sans faille, le contentement continu, le contentement comme hygiène. Nous avons compris que la soif n'est qu'un trouble, et que la faim est un archaïsme.

Béni soit donc la satiété, cette paix souveraine qui ferme les portes intérieures et rend l'homme enfin administrable. Béni soit la plénitude, qui ne laisse place ni au silence trop vaste, ni à l'attente, ni à la brèche où l'inquiétude pourrait se faufiler. Béni soit l'abondance, qui ne nourrit pas seulement les corps mais étouffe l'âme avant même qu'elle ne s'éveille. Car qu'est-ce que l'âme, sinon une fissure mal cicatrisée, un reste de nuit dans la lumière, un appel sans adresse ? Qu'est-ce que l'esprit, sinon une blessure qui prétend se souvenir d'un ciel ? Nous n'avons plus besoin de ces incertitudes. Nous avons nos écrans, nos programmes, nos réponses, nos calendriers de mots et nos prières automatiques. Nous avons appris à ne plus rester seuls avec nous-mêmes, à remplir toute minute, à combler tout interstice, à bannir jusqu'à l'idée qu'un vide puisse être fécond.

Tandis que l'étranger se tient au fond de la salle, un merle noir entre par la porte entrouverte et se pose sur l'épaule de l'étranger. Pour ne pas se faire remarquer il murmure à l'oreille de l'étranger.

LE MERLE NOIR

Cà manque d'air par ici et tu sens cette odeur de renfermé ? On se croirait dans un cercueil : s'il n'était pas aussi bavard, on pourrait dire que cet endroit est un cimetière ...

LE CELEBRANT

Ô vous qui avez peur, soyez consolés : la peur est un signe de santé. La peur de l'inconnu est une preuve de sagesse. La peur de la liberté est une preuve de maturité. La liberté, n'est-ce pas ce gouffre où l'on pourrait tomber hors du rang ? La liberté, n'est-ce pas l'accident de celui qui se croit unique ? La liberté, n'est-ce pas la tentation d'une vie non prévue, non validée, non conforme ? Gardez-vous de cette fièvre. Gardez-vous de l'appel des perspectives. Gardez-vous de l'horizon. L'horizon n'a jamais nourri personne. Il n'a fait que tourmenter les faibles et rendre les forts dangereux.

Il vous sera dit, peut-être, par quelque voix errante, que l'homme est fait pour dépasser l'homme. Ne l'écoutez pas. Cette voix ment par excès de verticalité. Elle voudrait que vous leviez la tête, et, en levant la tête, vous verriez peut-être qu'il existe autre chose que ce qui est. Mais ce qui est suffit. Ce qui est doit suffire. Le salut véritable n'est pas au-delà : il est dans la stabilité. Le bien n'est pas une aventure : c'est une répétition. La vérité n'est pas une blessure : c'est un consensus. La beauté n'est pas un risque : c'est une décoration. Ainsi l'humanité enfin reposée renonce à l'inquiétude comme on renonce à une maladie honteuse.

N'allez pas devenir conquérants d'idées nouvelles. Les idées nouvelles troublent l'ordre des jours. Elles font monter dans le sang une agitation improductive. Elles divisent. Elles isolent. Elles donnent à celui qui les porte une expression étrangère, un regard trop clair, une voix qui ne se règle pas sur le chœur. Les idées nouvelles sont des intrus : elles entrent sans badge, sans autorisation, sans étiquette. Elles sont des loups déguisés en questions. Elles réclament du temps, du silence, de l'attention – autant de choses que nous avons sagement remplacées par la communication. Quiconque commence à penser autrement commence déjà à se séparer. Quiconque se sépare menace la paix.

LE MERLE NOIR

Et blablabla, c'est une ritournelle, ce discours, une berceuse pour enfants sages. Tous ces gens dorment depuis le jour de leur naissance. Crois-moi : cet homme se prend pour un dominicain : à d'autres ! C'est un ventilateur.

LE CELEBRANT

Et la paix, frères et sœurs, est notre dieu. Non la paix tragique, celle qui cohabite avec l'abîme, mais la paix parfaite : la paix sans ombre, sans friction, sans résistance. La paix qui n'écoute plus. La paix qui ne voit plus. La paix qui a remplacé la rencontre par la connexion, l'adresse par le flux, la parole par le signal. La paix où chacun est relié à tous et où pourtant personne ne touche personne. Cette paix-là est une victoire. Elle est le couronnement de notre histoire : l'humanité enfin débarrassée de l'inconfort d'avoir une âme.

Souvenez-vous : que nul ne dépasse. Qu'aucune tête ne dépasse. Car la tête qui dépasse attire le vent, et le vent est dangereux. Le vent apporte des odeurs de loin, des promesses, des dérèglements. Une tête qui dépasse devient vite une cible, non par haine, mais par nécessité. Il ne faut pas la frapper, il suffit de la ramener au niveau. Il ne faut pas crier, il suffit de sourire. Il ne faut pas juger, il suffit de normaliser. Celui qui dépasse sera invité à s'expliquer, à se justifier, à se rendre clair. Et s'il devient clair, il deviendra simple ; et s'il devient simple, il deviendra consommable ; et s'il devient consommable, il ne dépassera plus.

Quant aux intrus non identifiés, gardez-vous d'eux comme on se garde d'une fièvre. L'intrus n'est pas toujours violent : il est souvent silencieux. Il ne réclame rien, mais sa présence dérange parce qu'elle ne se plie pas. Il n'a pas besoin de mordre : il suffit qu'il soit là, différent, sobre, intact. Il rappelle sans le dire qu'une autre vie serait possible. Et cela, nous ne devons jamais le tolérer. Non parce que nous sommes mauvais, mais parce que nous sommes pleins. Nous sommes pleins, et le plein ne supporte pas la faille.

LE MERLE NOIR

Et ça continue comme un disque rayé : celui-là est une toupie. Ferme tes oreilles, il n'y a rien à entendre : ses mots éclatent comme des bulles de savon

LE CELEBRANT

Vous entendrez aussi parler de l'inconnu comme d'une promesse. N'y croyez pas. L'inconnu n'est pas une promesse : c'est une menace contre la sécurité des certitudes. L'inconnu rend la parole lourde, car il oblige à choisir ses mots. Il rend le regard plus dense, car il y met de la résistance. Il redonne au silence sa puissance. Or nous avons juré de ne plus laisser le silence revenir. Nous avons juré de ne plus laisser le monde être plus grand que nos commentaires. Nous avons juré de ne plus laisser nos vies être plus profondes que leur récit.

Ainsi, bénissons notre satiété. Bénissons nos tables, nos écrans, nos flux, nos distractions, nos indignations prêtes à l'emploi, nos émotions disponibles. Bénissons la douceur des jours identiques. Bénissons l'absence de vertige. Bénissons la peur, cette gardienne fidèle qui nous empêche de tomber dans la liberté. Bénissons le troupeau, car il protège chacun de la solitude et de la grandeur, ces deux périls jumeaux. Et si, par malheur, une soif vous traverse, n'en faites pas un signe. Ne l'écoutez pas. Courez boire autre chose, vite, tout de suite. Remplissez-la. Étouffez-la. N'allez pas croire qu'elle pourrait être le commencement de la vie.

Car la vie, la vraie – celle que nous célébrons ici – n'est pas un devenir. C'est une permanence rassasiée. C'est l'humanité vaincue, enfin pacifiée, enfin rangée, enfin comblée. C'est l'homme délivré de la tentation de dépasser l'homme. C'est la victoire du Même, et notre liturgie est simple : rester. Se taire en parlant. Vivre en se remplissant. Et appeler cela le bien.

Après son discours le célébrant invite un fidèle, s'il le souhaite, à prendre la parole devant l'assemblée. Un fidèle se lève et s'approche du pupitre.

LE FIDELE

Nous nous sommes débarrassés de Dieu, et nous avons bien agi. Qu'avions-nous à faire d'un Dieu qui juge — ou pire : d'un Dieu qui ne connaît que la pitié pour ceux qui enfreignent ses lois ? Un juge, même invisible, reste un juge ; et la pitié n'est qu'un autre instrument pour ramener l'homme à l'obéissance. Le pardon lui-même est une chaîne : il maintient le fautif dans la dépendance, il l'infantilise, il l'appelle à mériter. Nous ne voulons plus de cette économie de la faute et de la grâce. Nous ne voulons plus d'un guide, même doux, qui console ceux qui débordent, qui relève ceux qui tombent, qui entretient encore en eux la dangereuse idée qu'il existe un "ailleurs" de l'ordre, une ouverture, une échappée possible.

Nous avons désormais nos propres règles. Elles ne viennent pas d'en haut ; elles viennent de nous. Elles ne prétendent pas être justes au sens absolu : elles sont utiles. Elles ne prétendent pas sauver l'âme : elles stabilisent le corps social. Les limites sont claires, marquées, visibles, afin que notre communauté humaine se tienne ensemble dans l'accord que nous avons convenu. Et nous n'avons rien à mériter, rien à conquérir, rien à attendre. La grandeur est une maladie ancienne ; la sainteté, une excentricité dangereuse. Nous ne voulons ni des sommets ni des abîmes : les sommets isolent et les abîmes avalent. Nous voulons le niveau, la

continuité, la moyenne — cette sagesse sans vertige qui permet à chacun de rester parmi les siens.

LE MERLE NOIR

C'est tellement plein que ça déborde, rien ne manque ici sauf peut-être ce qui manque le plus : de l'air, donnez-moi de l'air ! Eux ils n'en ont pas besoin : ils respirent à peine.

LE FIDELE

Car il n'est qu'une seule règle, et elle dicte toutes les autres : maintenir, coûte que coûte, notre cohésion. Non pas la vérité, non pas la liberté, non pas l'inconnu — mais la cohésion. La cohésion est notre bien suprême. Elle est notre dieu discret, sans visage, sans caprice, sans mystère. Elle ne pardonne pas : elle corrige. Elle ne console pas : elle normalise. Elle n'élève pas : elle ajuste. Elle ne promet rien : elle garantit l'ordre. Et l'ordre, nous le savons, vaut mieux que les questions.

Les manques qui appellent les questions, nous les ignorerons. Nous ne ferons pas de la brèche un signe ; nous ne ferons pas du vide une invitation. Le vide est un risque, et le risque est l'ennemi. La question ouvre ; l'ouverture déstabilise ; la déstabilisation dissout. Nous avons appris qu'il faut répondre avant même qu'une question se forme, occuper avant même qu'un silence apparaisse, rassurer avant même qu'un trouble monte. Ainsi notre parole sera continue, notre communication ininterrompue, notre communauté soudée par un flux de signes qui n'a pas besoin de sens : il suffit qu'il relie, qu'il synchronise, qu'il fasse battre les cœurs au même rythme.

Rassasiez-vous donc. Rassasiez-vous de sorte que jamais vous ne connaissiez la faim. Car la faim est dangereuse : elle rend l'homme mobile. Elle peut le conduire vers l'inconnu, au-delà des clôtures qui nous protègent. Elle peut lui souffler l'idée qu'une autre vie est possible. Elle peut lui faire lever la tête. Et une tête levée est déjà une tête qui dépasse. Or nous le savons : ce qui dépasse attire le vent, et le vent apporte des odeurs étrangères, des promesses, des vertiges — tout ce qui divise.

Qu'aucun de vous ne soit tenté par la liberté, cette ancienne idole. La liberté n'est pas un bien : elle est une fissure dans la cohésion. Elle donne à l'homme l'illusion qu'il peut se tenir seul. Elle lui donne le goût d'une parole non conforme, d'une marche non prescrite, d'un désir qui

n'est plus partagé. Nous ne voulons pas de ces conquérants d'idées nouvelles, de ces aventuriers de l'art de vivre : ils dérangent, ils réveillent, ils trouent le plein. Ils introduisent la faim. Ils mettent en péril notre paix.

LE MERLE NOIR

Ayez pitié d'un pauvre merle ! Si au moins je pouvais chanter, histoire d'ouvrir l'espace mais à quoi bon ? Ce temple est une forteresse, un coffre-fort avec des mots dedans.

LE FIDELE

Nous avons renoncé à Dieu non pour être plus pauvres, mais pour être plus stables. Nous avons renoncé au pardon pour ne plus encourager l'exception. Nous avons renoncé à la consolation pour ne plus légitimer le débordement. Nous avons renoncé aux mystères pour que tout soit visible, gérable, classable. Et si quelque chose en vous proteste encore, si une soif se lève, si une question insiste, ne la prenez pas pour un signe : prenez-la pour une anomalie. Corrigez-la. Remplissez-la. Étouffez-la.

Car notre salut — s'il faut encore employer ce mot — ne consiste pas à s'ouvrir, mais à rester. À rester ensemble. À rester au niveau. À rester pleins. À rester sans faim. Et dans cette plénitude enfin maîtrisée, nous pourrions dire, sans trembler, que nous avons vaincu ce qui, jadis, faisait l'homme dangereux : l'inconnu, la question, le désir, la liberté.

Après le discours du fidèle qui est retourné s'asseoir, le célébrant invite l'étranger, s'il le souhaite, à prendre la parole. L'étranger se lève et s'approche du pupitre, le merle en profite pour s'éclipser.

L'ETRANGER

L'histoire spirituelle de l'Occident peut se lire comme une longue métamorphose de l'idole. Durant des siècles, la religion chrétienne plaça Dieu au sommet de l'ordre du monde. Ce Dieu garantissait la grandeur de l'homme : il l'avait créé, il veillait sur lui, il lui promettait un salut et même un paradis. L'homme était pécheur, certes, mais cette faiblesse elle-même confirmait son importance, car elle appelait le pardon divin. Toute la structure religieuse reposait ainsi sur une étrange alliance entre l'humiliation et l'exaltation : l'homme était misérable par nature mais infiniment précieux aux yeux de Dieu. Sa dignité lui venait d'un regard supérieur qui l'élevait.

Lorsque ce Dieu commença à disparaître de l'horizon des sociétés européennes, ce ne fut pas seulement une croyance qui s'effondra. Ce qui vacilla fut la structure symbolique qui soutenait la grandeur humaine. Pourtant, cette disparition ne supprima pas le mécanisme idolâtre ; elle le déplaça. L'image demeura, mais le fondement se déroba. L'homme conserva l'idée de sa propre grandeur, mais il dut désormais en porter seul le poids. Dieu s'effaçait, mais l'idole subsistait.

C'est ainsi que l'humanisme moderne prit progressivement le relais. L'homme devint lui-même la mesure de toute chose. L'histoire, le progrès, la civilisation furent interprétés comme le déploiement de sa puissance. L'ancien Dieu se transforma peu à peu en archétype humain : l'humanité elle-même devint sacrée. Mais cette sacralisation ne résolut rien ; elle ne fit que reconduire sous une autre forme le besoin d'idoles. L'homme, libéré de Dieu, continua d'adorer. Il adora désormais sa propre image.

Or une idole ne peut subsister qu'à la condition d'être protégée. Si l'homme est devenu la valeur suprême, tout ce qui menace cette image doit être neutralisé. Les sociétés modernes développèrent ainsi des formes nouvelles de cohésion. L'espace public devint le lieu d'une normalité partagée où la distinction excessive était mal vue. Le groupe homogène garantissait la sécurité de chacun. La survie de l'ensemble devenait la condition de la survie individuelle.

Dans cette logique, les figures héroïques posaient problème. Le héros crée de la distance ; il introduit une hiérarchie. Or une société fondée sur l'égalité symbolique des individus tend à réduire ces écarts. L'imaginaire collectif se transforma alors. L'idole héroïque céda peu à peu la place à des figures plus proches, plus ordinaires. La culture populaire multiplia les personnages banals, faillibles, parfois grotesques, dans lesquels chacun pouvait se reconnaître. L'anti-héros devint la figure dominante d'un monde où la moyenne devait remplacer l'exception.

Ce déplacement produisit un effet social profond. Lorsque l'idéal humain correspond à la banalité commune, l'effort d'élévation devient inutile. L'individu n'a plus à intérioriser un archétype lointain ; il lui suffit d'être ce qu'il est déjà. La norme coïncide avec l'homme moyen. La conformité devient presque spontanée. Le contrôle social n'a plus besoin de s'imposer brutalement ; il se diffuse dans les comportements ordinaires.

Dans les sociétés disciplinaires analysées autrefois, les institutions — l'école, l'armée, l'usine — façonnaient les individus. Elles éduquaient, corrigeaient, formaient. Mais dans les sociétés plus récentes, ce travail devient moins visible. Les normes circulent dans l'espace social lui-même, dans les images, les récits, les médias. Chacun perçoit instinctivement ce qui est attendu de lui et s'ajuste sans contrainte apparente. Le groupe n'a plus besoin de surveiller ; chacun se surveille lui-même.

C'est dans ce contexte que surgissent des phénomènes caractéristiques de notre époque. Là où autrefois quelques stars incarnaient l'idole lointaine, on voit apparaître aujourd'hui une multitude de figures ordinaires qui vivent sous le regard public. Les influenceurs remplacent les vedettes. L'idole devient accessible, presque interchangeable. L'individu peut rêver d'une visibilité qui prolonge simplement son existence quotidienne. L'image de soi circule partout, et chacun peut s'y reconnaître.

Ce système renforce la cohésion du groupe. La société se regarde vivre à travers ses propres images. La banalité devient un miroir collectif. La meute humaine se constitue ainsi sans violence apparente : chacun y trouve protection et reconnaissance. Mais cette cohésion a un prix. Plus la normalité s'impose, plus l'émergence du singulier devient difficile. Sortir du cercle expose à l'isolement. La meute protège, mais elle enferme.

C'est précisément à cet endroit que surgit la question du surhumain. Si l'homme est structurellement idolâtre, si toute société tend à produire des images auxquelles chacun s'identifie, comment un dépassement de cette logique pourrait-il être possible ? Le surhumain ne peut pas devenir une nouvelle idole, car il retomberait aussitôt dans le mécanisme qu'il prétend dépasser. Il ne peut être ni modèle collectif ni archétype moral. Il doit rester un devenir, une possibilité ouverte.

Mais cette possibilité semble difficile à soutenir pour l'homme seul. Détruire une idole ne suffit pas ; l'histoire montre que l'homme en fabrique aussitôt une autre. L'athéisme lui-même ne supprime pas l'idolâtrie ; il la déplace. Les idoles deviennent humaines, médiatiques ou politiques. La question se pose alors sous une forme nouvelle : le dépassement de l'idolâtrie est-il possible sans une transformation du divin lui-même ?

Peut-être faut-il en effet qu'un dieu vienne à bout de la religion. Non pas un dieu d'arrière-monde, ni un dieu souverain exigeant adoration et obéissance, mais un dieu d'un tout autre

type. Un dieu immanent au monde, qui ne domine pas la condition humaine mais la partage. Un dieu qui renonce à la distance idolâtre.

L'image est simple : celle du général qui marche devant ses troupes plutôt que de crier des ordres depuis l'arrière. L'idole commande de loin ; la présence véritable s'expose au même risque que ceux qu'elle accompagne. Un dieu qui descend ainsi dans la condition tragique cesse d'être une statue devant laquelle on se prosterne. Il devient une présence engagée dans le même destin que les hommes.

Un tel dieu est nécessairement fragile. Il ne promet pas de salut, il ne garantit pas la perfection du monde, il n'impose aucune doctrine. Il demeure discret, presque invisible. C'est pourquoi il peut rester méconnu. Les religions attendent un dieu triomphant ; les sociétés modernes fabriquent des idoles humaines. Entre ces deux attentes, un dieu immanent passe facilement inaperçu.

Pourtant, c'est peut-être cette présence qui rend possible le dépassement de la meute. Non pas en détruisant la cohésion humaine, mais en desserrant l'emprise des idoles. Car un dieu qui partage le tragique du monde ne peut être transformé en modèle figé. Il ne demande ni culte ni imitation. Il ouvre simplement un espace où l'existence humaine peut se déployer autrement.

Dans cet espace, le surhumain change de sens. Il n'est plus l'homme qui remplace Dieu ni celui qui se hisse au-dessus des autres. Il devient celui qui reconnaît cette présence immanente et qui peut dès lors vivre sans idole. Non parce qu'il serait plus puissant, mais parce qu'il voit ce que la meute ne voit pas encore.

La meute demeure une étape de l'histoire humaine. Elle protège, elle rassure, elle donne un sentiment d'appartenance. Mais elle ne peut être l'horizon ultime de l'esprit. Au-delà de sa cohésion nécessaire apparaît la possibilité d'une existence plus libre, non fondée sur l'adoration collective mais sur une fidélité silencieuse à la profondeur du monde.

Ainsi le dépassement de l'homme ne consisterait pas à fuir la terre ni à fabriquer une nouvelle idole. Il consisterait à habiter pleinement l'immanence, à reconnaître dans la condition tragique elle-même une présence qui ne domine pas mais accompagne. Et peut-être est-ce là que se joue, discrètement, la possibilité du surhumain : dans la reconnaissance d'un dieu déjà

présent mais longtemps méconnu, dont la seule puissance est de libérer l'homme du besoin d'adorer.

SCENE 5

L'homme insensé, ce vagabond de l'âme, a traversé les églises comme un fantôme, errant entre les pierres froides, les statues figées, et les murmures pieux. Il s'arrête enfin devant un groupe de fidèles, sa voix douce et mélancolique résonnant comme une prière perdue dans le vide, un "Requiem aeternam Deo" déclamé comme un chant funèbre pour le monde. À peine ses mots effleurent-ils l'air que l'assemblée frissonne. Le silence devient lourd, lourd de l'écho de cette intrusion. Ils le repoussent, le chassent, mais son esprit reste libre, aussi insaisissable que l'air. Le vent de sa pensée s'élève, perturbant la surface tranquille de leur foi.

LE PRÊTRE

Mes frères, le monde est troublé et les hommes sont souvent perdus dans leurs propres pensées. Les chemins de la terre sont incertains, les passions humaines sont changeantes, et l'homme livré à lui-même ne trouve guère de repos. C'est pourquoi le Seigneur, dans sa bonté, a donné à l'homme la foi comme refuge et comme guide. Là où l'esprit s'égaré dans l'orgueil de sa propre lumière, Dieu rappelle à chacun la juste mesure de sa condition. Nous ne sommes pas appelés à comprendre toutes choses, mais à croire, à obéir et à nous remettre humblement à la sagesse divine.

Car l'homme qui veut être son propre maître s'égaré vite dans les illusions de sa volonté. L'histoire nous enseigne que lorsque les hommes prétendent se suffire à eux-mêmes, ils se perdent dans la confusion et la violence. La foi nous délivre de cette arrogance et nous rappelle que la véritable grandeur de l'homme réside dans son humilité. Celui qui plie le genou devant Dieu ne s'abaisse pas : il reconnaît simplement l'ordre éternel qui dépasse nos forces et nos jugements.

Ne cherchez donc pas la vérité dans les tumultes du monde ni dans les spéculations des esprits agités. La vérité ne se conquiert pas, elle se reçoit. Dieu l'a révélée à ceux qui savent écouter. Et celui qui marche dans la foi n'a pas besoin de créer lui-même sa lumière, car la lumière lui est donnée.

Souvenez-vous enfin que le cœur humain est faible et prompt à l'égarement. Les tentations de l'orgueil et de la liberté trompeuse séduisent facilement les esprits. Mais celui qui demeure fidèle à la parole de Dieu n'a rien à craindre. Car le Seigneur veille sur ses enfants et conduit ceux qui croient vers la paix qui ne dépend ni des caprices du monde ni des ambitions humaines.

C'est pourquoi nous sommes réunis ici : pour nous souvenir que la vérité ne vient pas de nous, mais de Celui qui nous dépasse. Dans la foi, l'homme trouve sa mesure, sa consolation et sa demeure. Que chacun ouvre donc son cœur à la parole divine et se confie à la bonté de Dieu, qui demeure éternellement le guide et le refuge de l'humanité.

L'INSENSE

Il se tient au centre de l'église, les chandelles vacillent, et la lumière tamisée lui baigne le visage d'une lueur presque spectrale, comme si l'ombre elle-même le cherchait. Il fixe la lumière mourante, presque désespéré.

À quoi servent ces églises, si ce n'est qu'à être les tombes et les monuments de Dieu ?

Ses mots se font lents, et chaque syllabe semble s'échapper du creux de son âme, résonnant dans les voûtes silencieuses. Il se tourne lentement vers l'autel, puis vers les vitraux, où la lumière divine semble se fonder dans un éclat illusoire.

Vous appelez cela lumière, mais cette lumière... elle vous aveugle. Elle vous aveugle parce qu'elle est là, toujours là, comme un fard qu'on applique sur un visage moribond. Une lueur que vous vous forcez à voir, une éclatante fausse vérité qui ne touche jamais ce que nous sommes vraiment.

Il sourit tristement, un sourire qui semble déjà appartenir à une autre époque, un autre monde.

Pourquoi chercher à éclairer une si profonde obscurité ? Que vous montre cette lumière ? Votre propre désespoir, vos vanités, votre crainte de l'abîme.

Il lève une main tremblante, comme pour effleurer l'invisible, et d'un souffle à peine perceptible, il ajoute

Vous vous bercez d'illusions, croyant que l'éclat de ces vitraux puisse un jour percer la noirceur de vos âmes. »

UN FIDÈLE

L'homme s'approche avec une ardeur naïve, ses yeux brillent d'une foi pure, presque aveugle. Sa voix est un cri, une plainte sacrée dans l'air lourd du sanctuaire.

Sacrilège !

Il avance d'un pas, sa main tremblant de colère et de peur, comme pour écarter cette vérité qui lui brûle les entrailles.

Comment oses-tu profaner ce lieu sacré, cet espace où Dieu repose dans toute sa splendeur ?

Il désigne le ciel de verre coloré, les statues des saints, et l'autel sacré, où la lumière semble le guider, là où la divinité se fait tangible, palpable. Il s'arrête, souffle, et son ton devient plus assuré.

En ce lieu brille la lumière divine. C'est elle qui illumine nos vies, qui dissipe les ténèbres et nous guide vers le salut. Que serait l'homme sans cette clarté, sans ce rayon d'espoir qui éclaire la voie du ciel ?

L'INSENSE

Il se tourne lentement, un éclat étrange dans les yeux, comme si une vérité d'une autre dimension habitait ses prunelles. Il ne sourit plus, mais son regard semble s'enfoncer dans les profondeurs de l'âme du fidèle, dans l'abîme de ce qu'il veut fuir.

Cette lumière, que vous appelez divine, n'est qu'un manteau jeté sur un cadavre. Une couverture fragile sur la nuit qui vous dévore.

Il prend une profonde inspiration, son souffle presque rauque, puis d'un geste large, il fait face à l'autel, aux pierres froides de l'église qui ne portent que le poids des illusions.

Cette lumière... elle ne vous éclaire pas. Elle ne pénètre pas cette ombre immense qui s'étend à l'intérieur de chacun de vous.

Il se fige un instant, ses yeux se fermant presque, comme pour s'enfoncer dans la méditation, avant de reprendre d'une voix plus douce, presque éteinte.

Elle ne touche jamais ce qui est vrai, ce qui est réel, ce qui est humain. Vos prières sont des échos vides, répétés sans fin, qui s'éteignent dans le silence de l'univers. Vous cherchez un Dieu dans cette lumière, mais Dieu n'est pas là.

LE FIDÈLE

Il se dresse, les poings serrés autour de son chapelet, une intensité brûlante dans le regard. Il voit son monde vaciller, mais il se raccroche à la certitude de sa foi, comme à un rocher qui n'a jamais bougé.

Et toi, misérable, qu'as-tu donc à nous proposer ?

Il lance presque son cri comme une flèche vers l'homme insensé, mais une part de lui tremble, incertaine.

Tu profanes tout ce qui est sacré, tu rejette la lumière qui éclaire nos vies. La lumière de Dieu, elle nous guide, elle nous élève, elle purifie nos péchés. Mais toi, tu sembles trouver un réconfort dans les ténèbres.

Il secoue la tête, ses mains se crispant sur le chapelet, comme pour s'agripper à ce qu'il croit encore vrai.

Tu es un errant, une âme perdue dans la nuit. Le salut, c'est Dieu qui nous le donne, pas l'obscurité que tu convoites.

L'INSENSE

Il fixe le fidèle avec une douceur étrange, comme si ses yeux pénétraient au-delà des murs de l'église, au-delà du temps et de l'espace.

C'est toi qui es l'enfant, cher ami. Tu joues dans la lumière, mais tu ignores que l'ombre est ce qui nourrit véritablement la flamme.

Il s'avance légèrement, comme pour lui transmettre un secret douloureux.

La lumière de Dieu, que vous idolâtrez, n'est qu'une illusion, une chaleur morte, une clarté qui ne touche jamais l'essence de ce que vous êtes.

Il ferme les yeux un instant, respirant profondément, puis sa voix devient un souffle presque inaudible.

La vérité ne réside pas dans cette lumière que vous cherchez à tout prix. Elle se cache dans l'obscurité, dans ce vide insondable où la lumière, si fragile soit-elle, peut enfin briller. Vous vous cachez derrière des illusions de lumière, mais il faudra un jour vous réveiller et accepter que ce qui est sacré ne peut pas se trouver dans un rayon, mais dans l'immensité de l'abîme.

LE FIDÈLE

Il tremble sous ces mots, son cœur saigne entre la colère et la confusion. Mais il secoue la tête, refusant d'accepter une telle vérité, même si une petite voix au fond de lui semble entendre cette révélation.

C'est un blasphème, tu t'égare dans l'obscurité !

Il fixe l'homme insensé avec une intensité nouvelle, comme si chaque mot le frappait comme une douleur aiguë.

La lumière divine est tout ce dont nous avons besoin. Même si le monde semble sombrer, elle nous sauvera, elle illuminera nos ténèbres.

L'INSENSE

Il regarde le fidèle, un éclat de tendresse mêlé à une infinie mélancolie dans ses yeux, et sa voix se fait plus douce, plus émotive.

Mais tu es déjà perdu, tu ne le sais pas encore. Tu cherches à tout prix à combler ton vide avec des illusions, à remplir l'espace avec des croyances et des rituels. Un jour, quand tu seras seul, perdu dans la nuit de ton âme, tu verras ce que je vois. Ce n'est que là que tu comprendras. »

Le fidèle, bouleversé, se détourne alors, et quelques autres fidèles, dans un mélange de crainte et de colère, l'entraînent hors de l'église. L'homme insensé les regarde s'éloigner, un regard chargé de désespoir, mais aussi d'une étrange forme de compréhension. Il murmure, à peine audible, un dernier avertissement

Pauvres fous... Vous cherchez un Dieu dans des statues et des rituels, mais qu'y a-t-il sous le voile ? Rien... Rien que de la pierre, du marbre froid, des illusions... et l'opacité de votre propre nuit.

L'homme insensé s'enfonce dans la nuit, ses pas résonnant dans les ruelles désertes, où le silence semble épais comme un voile. Le vent le suit, comme une ombre, effleurant les pierres usées de son souffle froid. Tout autour de lui, l'obscurité est pleine de murmures, comme si le monde entier retenait son souffle. Soudain, il aperçoit une silhouette, une vieille dame qui chemine lentement sous le poids de ses années et du fagot de bois qui pèse sur ses épaules. Chaque pas qu'elle fait semble marquer l'écoulement d'un temps immuable, un temps que l'INSENSE, avec toute sa quête de vérité, semble ne plus comprendre.

LA VIEILLE DAME

Elle s'arrête un instant, scrutant la silhouette qui se dresse devant elle, son regard vieux de sagesse mais aussi de labeur.

Mais je te reconnais, toi, l'enfant de ce pays...

Sa voix se fait douce, comme le chuchotement des feuilles au vent.

Pourquoi as-tu quitté le village de tes ancêtres ? Est-ce la souffrance qui t'a poussé à t'éloigner ? Ou bien est-ce ce monde que tu ne pouvais plus supporter, avec ses promesses déçues et ses prières murmurées sans foi ?

Elle soupire, les rides de son visage se creusant un peu plus, comme si le poids des années venait d'un coup d'allonger le temps.

Je me souviens de toi, enfant de malice. Dis-moi, es-tu devenu sage ? Ou as-tu simplement abandonné ta candeur pour t'immerger dans les ténèbres ?

Elle le scrute attentivement, son regard chargé d'une tendresse et d'une inquiétude infinie.

Pourquoi es-tu parti ce matin-là, sans même un regard en arrière ? Qu'as-tu vu qui t'a fait fuir ainsi ?

L'INSENSE

Il laisse échapper un léger rire, mais il est froid, sans joie, comme une brise glacée.

Tu oublies, vieille dame... Ce que j'ai vu dans ma jeunesse.

Il parle d'une voix lente, presque détachée, comme si ses mots étaient l'écho de douleurs trop anciennes pour être encore ressenties.

Des prières vaines murmurées dans l'ombre de la famine, des vies brisées, consumées sans que le ciel daigne tendre la main. J'ai cherché une lueur, mais ce que j'ai trouvé... Ce sont des ombres habillées de rituels, des mensonges enveloppés dans des chants religieux.

Il ferme les yeux un instant, se perd dans le tumulte de ses pensées avant de reprendre avec une intensité grandissante.

Les hommes vivent dans l'illusion de leur propre pouvoir. Ils se croient les maîtres de leur destin, mais ce sont les événements qui les façonnent, qui les forgent dans le fer de leurs ignorances. L'homme n'est pas un devenant, non. Il est un devenu. Mais qui peut comprendre cette vérité ? Qui peut l'accepter sans trembler ?

LA VIEILLE DAME

Elle l'écoute attentivement, comme si ses paroles effleuraient les murs invisibles du monde. Un sourire triste se dessine sur ses lèvres, comme si elle connaissait déjà la profondeur du tourment qui ronge son esprit.

Tu parles du monde, enfant, comme si l'obscurité était un poison. Mais la nuit, parfois, est tout ce que nous avons.

Son regard se perd dans la lueur mourante d'une bougie, et sa voix se fait plus douce, presque un chant.

Les hommes vivent dans cette obscurité et se croient éclairés par les cierges qu'ils allument. Oui, tu as raison, ils se contentent d'un faible éclat. Mais peut-être est-ce tout ce dont ils ont besoin, pour l'instant. Tu dis qu'ils se cachent derrière leurs croyances, leurs faux dieux, leurs prières. Mais sais-tu seulement, enfant, ce qu'ils cherchent vraiment dans leur aveuglement ?

Elle le fixe maintenant, son visage illuminé d'une lumière intérieure que seul le poids des années peut offrir.

Tu viens trop tôt. Leur nuit n'est pas encore assez noire, et dans l'obscurité, tout n'est pas malheur. Peut-être qu'ils devront tomber plus bas, se perdre dans la profondeur de l'abîme, avant de voir la lumière qui se cache, une lumière fragile, une étincelle qui pourrait naître dans leur désespoir.

L'INSENSE

Il pousse un long soupir, son regard devenu sombre et distant. Ses mots se transforment en une confession douloureuse, un cri perdu dans le vent.

Je suis fatigué, vieille dame. Fatigué de chercher. Fatigué de me battre contre l'ombre, contre cette mer d'ignorance où mes paroles se noient, comme des pierres jetées dans l'eau, englouties par l'immensité.

Il baisse la tête, comme accablé par un fardeau invisible.

Ce qui me tourmente, ce n'est pas l'aveuglement des hommes. Non... Ce qui me tourmente, c'est leur acceptation passive de cette illusion. Ils caressent le voile de la réalité, comme un doux masque de confort, et ils y croient. Et pourtant... lorsque j'approche, lorsque je tente de le soulever... il n'y a rien, rien qu'un abîme sans fond.

Il se fige un instant, regardant l'horizon avec une intensité presque fébrile.

Ce qu'ils appellent lumière... Ce n'est que l'ombre d'une lumière morte. Ces cierges allumés, ces flammes vacillantes, elles ne sont rien d'autre que l'écho d'un soleil mourant. Une lumière décharnée, inerte, qui ne fait qu'effleurer la surface de leur misère.

Il lève les yeux vers la vieille dame, et son regard se fait plus perçant, presque défiant.

Et pourtant, ils pensent qu'ils sont sauvés. Ils croient que cette lueur les guide. Mais ils sont déjà morts, vieille dame. Avant même de naître.

LA VIEILLE DAME

Elle l'observe silencieusement, comme une mère qui comprend trop bien le tourment de l'enfant, mais qui sait que ses paroles n'ont plus de pouvoir pour guérir.

Tu parles de la nuit, enfant, mais n'oublie pas que, parfois, c'est dans l'obscurité que les âmes se forgent. Elle a sa place dans la danse de la vie. Même l'obscurité, même le néant, a sa beauté.

Sa voix se fait plus profonde, presque chantante.

Les hommes... ils ne veulent pas voir l'abîme, ils s'y refusent, et tu as raison, ils ne comprendront peut-être jamais. Mais toi... toi qui te crois éveillé, sais-tu ce que tu cherches vraiment dans cette lumière ? Quand la vérité apparaîtra enfin, que verras-tu ?

Elle lève un regard sage, et il y a une tendresse infinie dans son regard.

Peut-être que ce que tu cherches n'est pas là où tu crois. Peut-être que l'obscurité doit mûrir pour qu'enfin la lumière puisse naître. Mais n'oublie pas, enfant... Peut-être que l'homme a besoin de son aveuglement pour ne pas se perdre entièrement.

Son ton se fait doux, mais lourd de sagesse et de compassion.

L'INSENSE

Il la regarde, ébranlé par ses paroles, une étrange tension le traverse, comme si son âme se débattait entre l'éveil et l'illusion. Il murmure, presque à lui-même, avec une profondeur douloureuse.

Et toi, vieille dame... As-tu compris ? Comprends-tu que leur aveuglement les maintient dans une sorte de sommeil éternel ? Ne vois-tu pas que leur foi en cette lumière, en ce soleil mourant, est ce qui les tue doucement, jour après jour ?

Il secoue lentement la tête, comme un homme épuisé par trop de vérité, trop de douleur.

Et toi, toi qui as vu le monde se déchirer, tu leur permets de vivre dans cette illusion ? Ne vois-tu pas que c'est leur dernier piège, celui qui les empêche de se réveiller ?

LA VIEILLE DAME

Sans se retourner, elle continue lentement sa marche, ses pas s'éloignant dans la nuit comme une mélodie douce-amère.

Tu vois, enfant, tu vois trop bien. Mais il y a des vérités qui ne peuvent éclore qu'au moment juste, quand l'homme saura enfin se libérer de ses chaînes. Pour l'instant, il a encore besoin de sa cécité, comme un enfant qui ne peut ouvrir les yeux sans crainte de la lumière. Peut-être qu'un jour, il verra. Mais jusqu'à ce jour, il se cache dans ses illusions, et peut-être... peut-être est-ce là sa dernière chance de survivre.

L'INSENSE

Il reste immobile, absorbé par ses pensées, la voix du vent dans les ruelles semblant lui répondre, l'écho des mots de la vieille dame résonnant dans son esprit. Finalement, il se détourne, se perd dans la nuit, tout en murmurant.

Des illusions... des illusions... Et moi, que suis-je devenu, sinon un autre illusionniste parmi tant d'autres ?

Le silence s'installe, lourd, comme un voile. Et l'homme insensé disparaît, comme une ombre dans l'obscurité, emportant avec lui ses tourments et ses questions sans réponse.

ACTE II

SCENE 1

Lorsque Zarathoustra arriva dans la ville voisine qui se trouvait le plus près des bois, il y rencontra une grande foule rassemblée sur la place publique : car on avait annoncé qu'un danseur de corde allait se faire voir. Et Zarathoustra parla au peuple...

ZARATHOUSTRA

Je vous enseigne le Surhumain. L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Tous les êtres jusqu'à présent ont créé quelque chose au-dessus d'eux, et vous voulez être le reflux de ce grand flot et plutôt retourner à la bête que de surmonter l'homme ?

Qu'est le singe pour l'homme ? Une dérision ou une honte douloureuse. Et c'est ce que doit être l'homme pour le surhumain : une dérision ou une honte douloureuse.

Vous avez tracé le chemin du ver jusqu'à l'homme et il vous est resté beaucoup du ver de terre. Autrefois vous étiez singe et maintenant encore l'homme est plus singe qu'un singe.

Mais le plus sage d'entre vous n'est lui-même qu'une chose disparate, hybride fait d'une plante et d'un fantôme. Cependant vous ai-je dit de devenir fantôme ou plante ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain !

Le Surhumain est le sens de la terre. Que votre volonté dise : que le Surhumain *soit* le sens de la terre.

Je vous en conjure, mes frères, *restez fidèles à la terre* et ne croyez pas ceux qui vous parlent d'espoirs supraterrrestres ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non.

Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonnés eux-mêmes, de ceux dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !

Autrefois le blasphème envers Dieu était le plus grand blasphème, mais Dieu est mort et avec lui sont morts ses blasphémateurs. Ce qu'il y a de plus terrible maintenant, c'est de blasphémer la terre et d'estimer les entrailles de l'impénétrable plus que le sens de la terre !

Jadis l'âme regardait le corps avec dédain, et rien alors n'était plus haut que ce dédain : elle le voulait maigre, hideux, affamé ! C'est ainsi qu'elle pensait lui échapper, à lui et à la terre !

Oh ! cette âme était elle-même encore maigre, hideuse et affamée : et pour elle la cruauté était une volupté !

Mais, vous aussi, mes frères, dites-moi : votre corps, qu'annonce-t-il de votre âme ? Votre âme n'est-elle pas pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même ?

En vérité, l'homme est un fleuve impur. Il faut être devenu océan pour pouvoir, sans se salir, recevoir un fleuve impur.

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet océan ; en lui peut s'abîmer votre grand mépris.

UN INCONNU

Tu parles, tu parles beaucoup mais quand verrons-nous le funambule ?

ZARATHOUSTRA

Que peut-il vous arriver de plus sublime ? C'est l'heure du grand mépris. L'heure où votre bonheur même se tourne en dégoût, tout comme votre raison et votre vertu.

L'heure où vous dites : « Qu'importe mon bonheur ! Il est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même. Mais mon bonheur devrait légitimer l'existence elle-même ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma raison ? Est-elle avide de science, comme le lion de nourriture ? Elle est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma vertu ! Elle ne m'a pas encore fait délirer. Que je suis fatigué de mon bien et de mon mal ! Tout cela est pauvreté, ordure et pitoyable contentement de soi-même. »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma justice ! Je ne vois pas que je sois charbon ardent. Mais le juste est charbon ardent ! »

L'heure où vous dites : « Qu'importe ma pitié ! La pitié n'est-elle pas la croix où l'on cloue celui qui aime les hommes ? Mais ma pitié n'est pas une crucifixion. »

Avez-vous déjà parlé ainsi ? Avez-vous déjà crié ainsi ? Hélas, que ne vous ai-je déjà entendus crier ainsi !

Ce ne sont pas vos péchés — c'est votre contentement qui crie contre le ciel, c'est votre avarice, même dans vos péchés, qui crie contre le ciel !

Où donc est l'éclair qui vous léchera de sa langue ? Où est la folie qu'il faudrait vous inoculer ?

Voici, je vous enseigne le Surhumain : il est cet éclair, il est cette folie !

Quand Zarathoustra eut parlé ainsi, quelqu'un de la foule s'avança vers lui et se mit à crier...

L'INCONNU

Nous avons assez entendu parler du danseur de corde ; faites-nous-le voir maintenant ! » Et tout le peuple rit de Zarathoustra. Mais le danseur de corde qui croyait que l'on avait parlé de lui se mit à l'ouvrage.

Zarathoustra, cependant, regardait le peuple et s'étonnait. Il reprit alors la parole...

ZARATHOUSTRA

L'homme est une corde tendue entre la bête et le Surhumain, — une corde sur l'abîme.

Il est dangereux de passer de l'autre côté, dangereux de rester en route, dangereux de regarder en arrière — frisson et arrêt dangereux.

Ce qu'il y a de grand dans l'homme, c'est qu'il est un pont et non un but : ce que l'on peut aimer en l'homme, c'est qu'il est un *passage* et un *déclin*.

J'aime ceux qui ne savent vivre autrement que pour disparaître, car ils passent au-delà.

J'aime les grands contempteurs, parce qu'ils sont les grands adoreurs, les flèches du désir vers l'autre rive.

J'aime ceux qui ne cherchent pas, derrière les étoiles, une raison pour périr ou pour s'offrir en sacrifice ; mais ceux qui se sacrifient à la terre, pour qu'un jour la terre appartienne au Surhumain.

J'aime celui qui vit pour connaître et qui veut connaître afin qu'un jour vive le Surhumain. Car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui travaille et invente, pour bâtir une demeure au Surhumain, pour préparer à sa venue la terre, les bêtes et les plantes : car c'est ainsi qu'il veut son propre déclin.

J'aime celui qui aime sa vertu : car la vertu est une volonté de déclin, et une flèche de désir.

J'aime celui qui ne réserve pour lui-même aucune parcelle de son esprit, mais qui veut être tout entier l'esprit de sa vertu : car c'est ainsi qu'en esprit il traverse le pont.

J'aime celui qui fait de sa vertu son penchant et sa destinée : car c'est ainsi qu'à cause de sa vertu il voudra vivre encore et ne plus vivre.

J'aime celui qui ne veut pas avoir trop de vertus. Il y a plus de vertus en une vertu qu'en deux vertus, c'est un nœud où s'accroche la destinée.

L'ICONNU

Tu aimes, dis-tu, mais nous aussi, nous aimons, nous aimons voir le danseur de corde, quand donc te tairas-tu ?

ZARATHOUSTRA

J'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut pas qu'on lui dise merci et qui ne restitue point : car il donne toujours et ne veut point se conserver.

J'aime celui qui a honte de voir le dé tomber en sa faveur et qui demande alors : suis-je donc un faux joueur ? — car il veut périr.

J'aime celui qui jette des paroles d'or au-devant de ses œuvres et qui tient toujours plus qu'il ne promet : car il veut son déclin.

J'aime celui qui justifie ceux de l'avenir et qui délivre ceux du passé, car il veut que ceux d'aujourd'hui le fassent périr.

J'aime celui qui châtie son Dieu, parce qu'il aime son Dieu : car il faut que la colère de son Dieu le fasse périr.

J'aime celui dont l'âme est profonde, même dans la blessure, celui qu'une petite aventure peut faire périr : car ainsi, sans hésitation, il passera le pont.

J'aime celui dont l'âme déborde au point qu'il s'oublie lui-même, et que toutes choses soient en lui : ainsi toutes choses deviendront son déclin.

J'aime celui qui est libre de cœur et d'esprit : ainsi sa tête ne sert que d'entrailles à son cœur, mais son cœur l'entraîne au déclin.

J'aime tous ceux qui sont comme de lourdes gouttes qui tombent une à une du sombre nuage suspendu sur les hommes : elles annoncent l'éclair qui vient, et disparaissent en visionnaires.

Voici, je suis un visionnaire de la foudre, une lourde goutte qui tombe de la nue : mais cette foudre s'appelle le Surhumain.

Quand Zarathoustra eut dit ces mots, il considéra de nouveau le peuple et se tut, puis il parla à son cœur ...

ZARATHOUSTRA (VOIX OFF)

Les voilà qui se mettent à rire ; ils ne me comprennent point, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles. Faut-il d'abord leur briser les oreilles, afin qu'ils apprennent à entendre avec les yeux ? Faut-il faire du tapage comme les cymbales et les prédicateurs de carême ? Ou n'ont-ils foi que dans les bègues ?

Ils ont quelque chose dont ils sont fiers. Comment nomment-ils donc ce dont ils sont fiers ? Ils le nomment civilisation, c'est ce qui les distingue des chevriers.

C'est pourquoi ils n'aiment pas, quand on parle d'eux, entendre le mot de « mépris ». Je parlerai donc à leur fierté.

Je vais donc leur parler de ce qu'il y a de plus méprisable : je veux dire le dernier homme.

Et ainsi Zarathoustra se mit de nouveau à parler au peuple ...

ZARATHOUSTRA

Il est temps que l'homme se fixe à lui-même son but. Il est temps que l'homme plante le germe de sa plus haute espérance.

Maintenant son sol est encore assez riche. Mais ce sol un jour sera pauvre et stérile et aucun grand arbre ne pourra plus y croître.

Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne jettera plus par-dessus les hommes la flèche de son désir, où les cordes de son arc ne sauront plus vibrer !

Je vous le dis : il faut porter encore en soi un chaos, pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez en vous un chaos.

Malheur ! Les temps sont proches où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Malheur ! Les temps sont proches du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même.

Voici ! Je vous montre le *dernier homme*.

« Amour ? Création ? Désir ? Étoile ? Qu'est cela ? » — Ainsi demande le dernier homme et il cligne de l'œil.

La terre sera alors devenue plus petite, et sur elle sautillera le dernier homme, qui rapetisse tout. Sa race est indestructible comme celle du puceron ; le dernier homme vit le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur, » — disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil.

Ils ont abandonné les contrées où il était dur de vivre : car on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et l'on se frotte à lui : car on a besoin de chaleur.

Tomber malade et être méfiant passe chez eux pour un péché : on s'avance prudemment. Bien fou qui trébuche encore sur les pierres et sur les hommes !

L'INCONNU

Voici le funambule qui s'avance sur la corde, te tairas-tu enfin, moulin à vent ? Ne vois-tu pas que tu le gênes et nous aussi ?

Mais Zarathoustra ne se tut pas pour autant ...

ZARATHOUSTRA

Un peu de poison de-ci de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poisons enfin, pour mourir agréablement.

On travaille encore, car le travail est une distraction. Mais l'on veille à ce que la distraction ne débilite point.

On ne devient plus ni pauvre ni riche : ce sont deux choses trop pénibles. Qui voudrait encore gouverner ? Qui voudrait obéir encore ? Ce sont deux choses trop pénibles.

Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : qui a d'autres sentiments va de son plein gré dans la maison des fous.

« Autrefois tout le monde était fou, » — disent ceux qui sont les plus fins, et ils clignent de l'œil.

On est prudent et l'on sait tout ce qui est arrivé : c'est ainsi que l'on peut railler sans fin. On se dispute encore, mais on se réconcilie bientôt — car on ne veut pas se gêner l'estomac.

On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé.

« Nous avons inventé le bonheur, » — disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. —

C'est ici que finit le premier discours de Zarathoustra, celui que l'on appelle aussi « le prologue » : car en cet endroit il fut interrompu par les cris et la joie de la foule.

LA FOULE

Donne-nous ce dernier homme, ô Zarathoustra, — s'écriaient-ils — rends-nous semblables à ces derniers hommes ! Nous te tiendrons quitte du Surhumain !

Tout le peuple jubilait et claquait de la langue. Zarathoustra cependant devint triste et, une fois encore, parla à son cœur ...

ZARATHOUSTRA (VOIX OFF)

Ils ne me comprennent pas : je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles. Trop longtemps sans doute j'ai vécu dans les montagnes, j'ai trop écouté les ruisseaux et les arbres : je leur parle maintenant comme à des chevriers.

Placide est mon âme et lumineuse comme la montagne au matin. Mais ils me tiennent pour un cœur froid et pour un bouffon aux railleries sinistres.

Et les voilà qui me regardent et qui rient : et tandis qu'ils rient ils me haïssent encore. Il y a de la glace dans leur rire.

Mais alors il advint quelque chose qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards. Car pendant ce temps le danseur de corde s'était mis à l'ouvrage : il était sorti par une petite poterne et marchait sur la corde tendue entre deux tours, au-dessus de la place publique et de la foule. Comme il se trouvait juste à mi-chemin, la petite porte s'ouvrit encore une fois et un gars bariolé qui avait l'air d'un bouffon sauta dehors et suivit d'un pas rapide le premier. « En avant, boiteux, cria son horrible voix, en avant paresseux, sournois, visage blême ! Que je ne te chatouille pas de mon talon ! Que fais-tu là entre ces tours ? C'est dans la tour que tu devrais être enfermé ; tu barres la route à un meilleur que toi ! » — Et à chaque mot il s'approchait

davantage ; mais quand il ne fut plus qu'à un pas du danseur de corde, il advint cette chose terrible qui fit taire toutes les bouches et qui fixa tous les regards : — il poussa un cri diabolique et sauta par-dessus celui qui lui barrait la route. Mais celui-ci, en voyant la victoire de son rival, perdit la tête et la corde ; il jeta son balancier et, plus vite encore, s'élança dans l'abîme, comme un tourbillon de bras et de jambes. La place publique et la foule ressemblaient à la mer, quand la tempête s'élève. Tous s'enfuyaient en désordre et surtout à l'endroit où le corps allait s'abattre.

Zarathoustra cependant ne bougea pas et ce fut juste à côté de lui que tomba le corps, déchiré et brisé, mais vivant encore. Au bout d'un certain temps la conscience revint au blessé, et il vit Zarathoustra, agenouillé auprès de lui ...

LE FUNAMBULE

Que fais-tu là, dit-il enfin, je savais depuis longtemps que le diable me mettrait le pied en travers. Maintenant il me traîne en enfer : veux-tu l'en empêcher ?

ZARATHOUSTRA

Sur mon honneur, ami, tout ce dont tu parles n'existe pas : il n'y a ni diable, ni enfer. Ton âme sera morte, plus vite encore que ton corps : ne crains donc plus rien !

L'homme leva les yeux avec défiance.

LE FUNAMBULE

Si tu dis vrai, répondit-il ensuite, je ne perds rien en perdant la vie. Je ne suis guère plus qu'une bête qu'on a fait danser avec des coups et de maigres nourritures.

ZARATHOUSTRA

Non pas, tu as fait du danger ton métier, il n'y a là rien de méprisable. Maintenant ton métier te fait périr : c'est pourquoi je vais t'enterrer de mes mains.

Quand Zarathoustra eut dit cela, le moribond ne répondit plus ; mais il remua la main, comme s'il cherchait la main de Zarathoustra pour le remercier.

SCENE 2

L'étranger est dans son lit et semble s'être endormi quand soudain il est surpris par la présence de deux voix. Sans se faire remarquer, il écoute attentivement...

VOIX DU DEDANS

Je ne redeviens singulier qu'à l'abri des fenêtres closes.
Dehors je suis un rôle, un profil, une phrase prête à servir.
Ici je reprends ma voix, mais je la cache sous un autre nom.
Un pseudonyme comme une capuche, une peau sans visage.
J'évite la place, j'évite la foule, j'évite le choc des corps.
Les fêtes ont quitté la ville, comme des oiseaux sans retour.
Je vis retranché derrière des rideaux, seul avec mes envies.
Je les laisse monter, tomber, repartir, comme un flux sans mémoire.
Est-ce encore une vie, ou l'entretien d'une chambre vide.
Est-ce encore moi, ou seulement ce qui passe à travers moi.

VOIX DU DEHORS

Tu dis "moi" en te cachant, mais le moi grandit-il sans risque.
Tu protèges ta voix, oui, mais la voix devient-elle plus vraie.
Le pseudonyme te délivre du jugement, et de la responsabilité.
Or l'humain se forme aussi par ce poids, par cette tenue.
La fête n'était pas seulement bruit, elle était apprentissage du commun.
On y perdait son masque, on y retrouvait une mesure vivante.
Sans place partagée, tu ne rencontres plus que tes propres impulsions.
Tes envies te gouvernent, puis s'éteignent, puis demandent autre chose.
La solitude peut sauver, mais elle peut aussi dessécher.
Es-tu retiré pour veiller, ou retiré pour disparaître.

VOIX DU DEDANS

Je me retire parce que la scène publique m'avale et me corrige.
Je n'y suis jamais assez juste, jamais assez conforme, jamais assez net.
Dans la foule je deviens surface, dans la fête je deviens bruit.
Je préfère l'ombre, même si l'ombre me rend parfois stérile.
Je préfère le silence, même s'il tourne sur lui-même.
Le monde commun me veut lisible, et je me sens illisible.
Alors je change de nom, je change de peau, je change de ton.
Je parle en privé comme on respire dans un placard étroit.
Mais je te l'accorde : je respire, et je ne marche plus.
Je demeure, et je ne traverse plus aucune place.

VOIX DU DEHORS

Tu confonds peut-être l'exposition et la présence, le théâtre et la place.
La place n'est pas la scène si tu y vas sans costume.
La fête n'est pas la mondanité si elle reste un feu sans programme.
Mais si tu ne sors plus, qui te contredit, qui te limite, qui t'éveille.
L'humain n'est pas seulement désir, il est lien, patience, fidélité.
Il apprend à tenir parole, non à courir après l'humeur.
Le pseudonyme protège la voix, mais il peut défaire le visage.
Le visage se construit aussi dans le regard des autres, dans l'épreuve.
Sans épreuve, tu restes intact, et l'intact n'est pas vivant.
Alors, à quoi sert ta singularité, si elle n'a plus de monde.

VOIX DU DEDANS

J'ai perdu la fête comme on perd une langue ancienne.
Plus de fanfare, plus de place, plus de nuit mêlée aux corps.
Il reste des événements, oui, mais ils ressemblent à des écrans.
On y va pour voir, pas pour être avec, pas pour se risquer.

Alors je rentre, je ferme, je m'abrite de l'œil collectif.
Je me donne un nom d'emprunt et j'écris comme en contrebande.
Je redeviens singulier dans l'anonymat, c'est mon paradoxe.
Le jour m'ordonne, la nuit m'autorise, et je m'y cramponne.
Mais je sens que je deviens mon propre public, mon propre témoin.
Et j'ai peur qu'à force de me préserver, je m'abandonne.

VOIX DU DEHORS

La fête était un excès qui t'arrachait à toi sans t'effacer.
Elle t'offrait une perte provisoire, et cette perte rendait plus vrai.
Aujourd'hui tu ne perds plus rien, tu gardes tout, tu te gardes.
Tu deviens coffre-fort, et l'âme n'est pas faite pour être coffre.
L'anonymat te rend libre de parler, mais libre aussi de te dissoudre.
Car la parole sans visage peut se croire infinie et n'être qu'échappée.
Tu dis "mes envies", mais les envies ne font pas une histoire.
Elles font un défilement, elles font une consommation de soi.
Et l'humain, c'est aussi ce qui résiste au passage, ce qui dure.
Qu'est-ce que tu construis, derrière tes rideaux, qui te dépasse.

VOIX DU DEDANS

Je construis des fragments, des fulgurances, des caprices parfois.
Je construis une petite chambre où je ne suis pas jugé.
Je construis une liberté minuscule, sans foule, sans contact.
Et cette liberté minuscule ressemble à une survie bien éclairée.
J'ai honte parfois de préférer le confort du retrait à la place.
Mais la place a changé : elle est devenue tribunal, vitrine, contrôle.
On y danse encore, mais en se filmant, en se surveillant, en se vendant.
Alors je coupe les volets, comme on coupe une sirène intérieure.
Je me dis : au moins ici je n'imite personne, je respire.
Et pourtant je respire court, comme un animal caché.

VOIX DU DEHORS

Tu as raison : la place s'est durcie, elle se prend pour un écran géant.
Mais si tous se retirent, la place ne sera plus qu'un désert d'images.
La fête ne reviendra pas d'elle-même si personne ne la réinvente.
Peut-être faut-il une présence pauvre, sans mondanité, sans spectacle.
Une présence qui ne se montre pas, mais qui tient, simplement.
L'humanité se cultive en privé, oui, mais elle s'éprouve aussi dehors.
Dehors, non pas pour briller, mais pour apprendre la limite et l'autre.
Car l'autre est ce qui brise la tyrannie de l'humeur.
Et sans brisure, tu ne grandis pas, tu changes seulement d'envie.
Es-tu prêt à risquer un pas réel, même petit, même maladroit.

VOIX DU DEDANS

J'ai choisi l'anonymat comme on choisit une nuit portative.
Je m'y dérobe aux regards, aux classements, aux identités obligées.
Je deviens libre d'être contradictoire, libre d'être fragile, libre d'être brouillon.
Dans ma chambre je parle sans costume, sans posture, sans drapeau.
Mais cette liberté se paie d'un prix : personne ne me répond vraiment.
On me lit, on me like, on me suit, puis on m'oublie dans le flux.
La voix se dépose, mais elle ne rencontre pas un visage.
La fête a disparu, et avec elle le frottement, la chaleur, la gêne.
Je me préserve, oui, je me protège comme une braise sous cendre.
Mais une braise sans air finit par ne plus être qu'un charbon froid.

VOIX DU DEHORS

Ce que tu appelles liberté ressemble parfois à une immunité.
Tu évites la contagion du monde, mais tu évites aussi sa guérison.

Car l'humain se forme dans des rencontres qui ne se programment pas.
Le pseudonyme supprime l'enjeu, et l'enjeu est souvent la vérité.
Sans enjeu, la parole peut tout dire, et ne rien engager.
La fête était un engagement du corps, une épreuve simple du commun.
On s'y exposait, on y perdait la maîtrise, on y apprenait l'autre.
Aujourd'hui, tu choisis l'envie, et l'envie choisit à ta place.
L'envie veut du tout de suite, et le tout de suite tue la durée.
Alors je te demande : où est ta fidélité, où est ta tenue.

VOIX DU DEDANS

Ma fidélité se cache, comme une honte, comme un trésor enfoui.
Je suis fidèle à des phrases, à des souvenirs, à des éclats d'enfance.
Je suis fidèle à une solitude qui m'a sauvé quand la place me brisait.
Je suis fidèle à la nuit, parce que la nuit ne demande pas de preuves.
Mais je sais : la fidélité sans geste dehors devient religieuse et vide.
Elle se contemple elle-même, elle s'admire, elle se met à tourner.
Je crains d'être devenu un consommateur de profondeur, un esthète du retrait.
Je crains d'avoir troqué la rencontre contre un confort noir et doux.
Et pourtant, quand j'ouvre les rideaux, je vois un monde sans fête.
Je vois une place sans feu, et je referme, par fatigue.

VOIX DU DEHORS

Si la place est sans feu, c'est peut-être à toi d'y porter une étincelle.
Non pas une grande fête, mais une présence qui n'exige rien.
Une simple parole donnée, un visage offert, une poignée de main réelle.
L'humanité n'est pas dans la mondanité, elle est dans l'attention incarnée.
Le monde ne te rendra pas la fête si tu le regardes derrière un rideau.
Il te la rendra si tu acceptes une part d'imperfection et de risque.
Tu n'as pas besoin d'être vu, tu as besoin d'être avec.
Et "être avec" n'est pas s'exposer au spectacle, c'est partager le réel.

Alors la singularité cesse d'être clandestine, et devient chemin.
Et le pseudonyme redevient un jeu, non une cachette vitale.

VOIX DU DEDANS

J'ai remplacé la place par un fil, la fête par une notification.
Je parle à des inconnus, je reçois des signes, je me sens moins seul.
Mais cette compagnie n'a pas de corps, pas d'odeur, pas de durée.
Elle me laisse intact, et je m'habitue à rester intact.
Je ferme mes volets comme on ferme un sanctuaire personnel.
Je choisis mes envies comme on choisit des aliments sur une appli.
Je me satisfais vite, je me lasse vite, je recommence vite.
Je deviens mon propre marché, mon propre client, mon propre produit.
La singularité est là, oui, mais elle se fragmente en instants.
Et j'ignore si cela fabrique un homme, ou seulement un flux.

VOIX DU DEHORS

Tu décris une vie sans friction, et la friction est formatrice.
Sans friction, tu ne rencontres pas l'autre, tu consommes des miroirs.
La fête populaire avait ses excès, mais elle avait surtout du réel.
Un rire partagé, une gêne, une joie commune, une dispute, un retour.
Ce retour faisait humain : on sortait de soi, puis on revenait changé.
Ton fil ne te change pas, il te maintient, il te conforte.
Et l'envie, reine du privé, devient tyran quand rien ne la contredit.
L'humanité demande un "non", une limite, une promesse tenue.
Sans promesse, tu n'as que des pulsions, et les pulsions ne te bâtissent pas.
Alors, comment retrouver une fête qui ne soit pas spectacle.

VOIX DU DEDANS

Peut-être en réapprenant un commun pauvre, sans programme, sans vitrine.
Un commun de voisinage, de seuils, de gestes simples, de lenteur.
Mais j'ai peur : je suis devenu maladroit, je ne sais plus être avec.
Je sais écrire, je sais masquer, je sais fuir, je sais choisir.
Je ne sais plus rester, écouter, supporter, attendre la parole de l'autre.
Je me suis habitué à l'instant, au retrait, à la maîtrise.
Et l'humanité, je le sens, exige l'inverse : une disponibilité exposée.
Je suis singulier en cachette, et cela ressemble à une enfance prolongée.
Je voudrais une maturité sans dureté, une place sans tribunal.
Je voudrais une fête sans mondanité, et je ne sais pas comment.

VOIX DU DEHORS

On commence sans fête : on commence par un pas et une chaise sur le seuil.
Par un salut, par un silence partagé, par une présence sans application.
On commence par sortir sans chercher à être intéressant.
Le monde n'exige pas ton brillant, il exige ton contact.
Tu as gardé la braise : ne la garde pas jusqu'à l'étouffer.
Ouvre une fente, laisse entrer l'air, même si l'air est froid.
Tu n'as pas à rejoindre la foule, tu as à rejoindre un visage.
La singularité grandit quand elle se risque dans un lien, même petit.
Et l'envie cesse d'être reine quand une fidélité se lève.
Alors la chambre n'est plus prison, elle redevient refuge provisoire.

VOIX DU DEDANS

Je me dis : au moins je ne suis pas troupeau, je suis seul.
Mais la solitude n'est pas une victoire, c'est une condition fragile.
Je protège mon nom comme on protège une plaie encore vive.
Je me choisis un masque, et je parle plus vrai sous le masque.
C'est étrange : je deviens sincère en disparaissant.

Je goûte mes envies, et je les laisse me guider, faute de route.
Je n'ai plus de fête pour me mêler, plus de place pour me heurter.
Je n'ai plus d'autre pour m'obliger, et cette absence m'inquiète.
Car l'humanité n'est pas seulement "moi", elle est "nous" sans écrasement.
Et je ne sais plus faire "nous" autrement qu'en ligne et sans corps.

VOIX DU DEHORS

Tu as fui le troupeau, mais tu risques un autre troupeau : celui des solitudes.
Des solitudes alignées, sans place commune, sans feu commun, sans chant.
Le pseudonyme est parfois sagesse, parfois dérobade à la responsabilité.
Parler vrai exige aussi de répondre de sa parole, devant quelqu'un.
La fête n'est pas mondanité quand elle rend le monde présent.
Elle n'est pas spectacle quand elle n'a pas de public, seulement des vivants.
Tes envies te donnent l'illusion de toi, mais elles ne te donnent pas un destin.
Un destin naît d'une fidélité, d'un lien, d'une promesse tenue dans le temps.
Sans temps, sans lien, tu restes discontinu, comme une suite d'instant.
Alors je te demande : quelle fidélité veux-tu encore apprendre.

VOIX DU DEDANS

Et si la langue était devenue si pleine qu'elle ne laisse plus passer le monde.
Si les mots se répondaient entre eux, sans jamais toucher la chose.
Si parler ne faisait plus voir, mais seulement occuper l'espace.
Comment distinguer alors une parole vivante d'une parole automatique.
Avons-nous encore des mots pour l'ombre, pour la faille, pour l'inaperçu.
Ou bien n'avons-nous que des slogans, des catégories, des réflexes.
Quand tout est dit, qu'est-ce qui peut encore être entendu.
Et si la vérité intime exigeait un silence préalable, une pauvreté.
Mais qui consent à perdre des mots, quand les mots donnent du pouvoir.
Et si le pouvoir du langage était justement sa perte du réel.

VOIX DU DEHORS

Peut-être que la langue n'est pas trop pleine, mais trop utile, trop instrumentale.
Peut-être qu'on ne parle plus pour répondre, mais pour agir sur, pour maîtriser.
Alors les mots se multiplient, oui, mais ils ne laissent plus de place.
La place où le monde pourrait contredire, surprendre, résister.
Et si le monde ne résiste plus, comment le regard ne deviendrait-il pas transparent.
La saturation est-elle une surabondance, ou une fermeture déguisée.
Quand tout est explicable, y a-t-il encore du réel, ou seulement du connu.
Et si l'inconnu n'était pas ignorance, mais dimension essentielle du monde.
Alors il faudrait désaturer, non par pauvreté forcée, mais par écoute.
Mais savons-nous encore écouter, sans immédiatement produire une phrase.

VOIX DU DEDANS

Et si ce que nous appelons "réalité" n'était plus qu'une représentation commode.
Un modèle mental qui sert l'usage, la gestion, la prise sur.
Nous voyons la carte, et nous croyons voir la terre.
Nous voyons le schéma, et nous croyons voir la vie.
À quel moment la représentation cesse-t-elle d'aider, et commence-t-elle à remplacer.
Quand le monde devient écran, le corps devient-il superflu.
Et si l'on pouvait vivre sans toucher, sans marcher, sans être contredit.
Ne serait-ce pas précisément une vie qui ne vit plus.
Comment retrouver l'épaisseur du réel, quand on s'est habitué au surplomb.
Et si le surplomb était la forme moderne de la fuite.

VOIX DU DEHORS

Mais la représentation est nécessaire : sans elle, pas de route, pas de science, pas d'accord.
La question n'est peut-être pas de la supprimer, mais de la remettre à sa place.

Quand le modèle devient souverain, le monde devient matériau.
Et l'homme devient utilisateur, non habitant, non répondant.
Comment garder une faille dans le modèle, un seuil où l'imprévu puisse entrer.
Comment éviter que l'outil ne devienne la mesure unique du vrai.
Sommes-nous encore capables d'un réel qui ne sert à rien, d'un monde gratuit.
Ou bien exigeons-nous que tout devienne exploitable, rentable, calculable.
La représentation pourrait-elle redevenir humble, provisoire, ouverte.
Ou l'avons-nous déjà sacralisée comme un dieu silencieux.

VOIX DU DEDANS

Les paradigmes changent, dit-on, mais changent-ils vers une ouverture ou vers une efficacité.
Et si la "case vide" ne faisait que reconfigurer l'intérieur du même système.
Un déplacement qui rend la machine plus adéquate à nos usages.
Une mobilité sans faille, une transformation sans dehors.
Le nouveau vocabulaire remplace l'ancien, mais voit-il plus, ou calcule-t-il mieux.
Les réalités inédites entrent-elles vraiment, ou sont-elles recodées immédiatement.
Et si l'inaperçu restait inaperçu, simplement renommé, donc neutralisé.
Comment une pensée peut-elle s'ouvrir si elle n'admet pas l'imprévisible.
La "case vide" est-elle un opérateur de devenir, ou un opérateur de contrôle.
Et si l'ouverture exigeait un point où le système accepte de ne pas savoir.

VOIX DU DEHORS

On peut améliorer sans s'ouvrir, corriger sans écouter, adapter sans rencontrer.
Le monde change, et le langage se met à jour comme un logiciel.
Mais se mettre à jour n'est pas voir, c'est maintenir l'utilité.
La question devient alors simple et terrible : que cherchons-nous, au fond.
Une efficacité accrue, ou une présence accrue.
Et si la présence était non totalisable, non intégrable, toujours en excès.
Alors aucun paradigme ne pourrait l'épuiser, même le plus "moderne".
Il faudrait une brèche, non une mise à jour.

Mais qui veut une brèche, quand elle met fin au confort des repères.
Et pourtant, sans brèche, ne tournons-nous pas dans un monde fermé.

VOIX DU DEDANS

On communique sans cesse, mais que touche encore cette communication.
Des mots échangés comme des jetons, des idées comme des monnaies.
Et si tout cela était creux parce que détaché du réel sensible.
Parce qu'il n'y a plus de terre sous les phrases, plus d'odeur, plus de poids.
L'abstrait rassure : il ne blesse pas, il ne contredit pas, il ne salit pas.
Mais sans blessure, y a-t-il rencontre, y a-t-il amour, y a-t-il vérité.
Quand le monde devient discursif, le corps devient décor.
Alors on parle de la vie, et l'on ne vit plus qu'en commentaires.
Est-ce ainsi que naît l'in-différence, non comme froideur, mais comme disparition.
Disparition des singularités sous le langage qui tourne tout seul.

VOIX DU DEHORS

Peut-être que le creux n'est pas l'abstraction, mais l'absence de fidélité.
On dit une chose, puis on passe à une autre, comme on scrolle.
Une parole sans durée est-elle encore parole, ou simple bruit articulé.
La présence réclame du temps, et le temps a été comprimé.
Alors les mots deviennent rapides, efficaces, échangeables.
Et l'échangeable efface l'irremplaçable.
Comment redonner au langage une gravité, non triste, mais réelle.
Comment faire qu'un mot engage, qu'il oblige, qu'il lie.
Sans lien, il n'y a pas d'humanité, seulement des flux d'opinions.
Et si l'humain commençait précisément là où l'on ne peut plus scroller.

VOIX DU DEDANS

Autrefois, disait-on, la troupe imposait une croyance unique, une idéologie massive.
Aujourd'hui, ne sommes-nous pas passés à des appartenances fragmentées, spécialisées.
Des identifications qui donnent un nom, une place, une protection.
Mais qui peuvent aussi réduire l'individu à un signe, à un badge, à un rôle.
Est-ce une libération, ou une nouvelle forme de subsumption.
La langue performe l'identité : elle fabrique l'appartenance en la nommant.
Et l'on n'existe plus que par ce qui se dit de soi, publiquement.
Alors le privé devient refuge, et le pseudonyme devient respiration.
Mais une société sans place commune, sans fête commune, que devient-elle.
Un archipel de chambres, ou une communauté vivante de singularités.

VOIX DU DEHORS

La question n'est peut-être pas "appartenance ou non", mais "qu'est-ce qui appartient à quoi".
Appartenir peut signifier soutenir, être soutenu, partager un monde.
Mais appartenir peut signifier se réduire, se fermer, exclure l'inattendu.
Le langage, en fixant les identités, fixe-t-il aussi la possibilité de devenir.
Et si le devenir était justement ce qui échappe à toute appartenance.
Alors on protégerait une image de soi, au lieu de cultiver une humanité.
L'humanité est plus vaste qu'un badge, plus lente qu'un mot d'ordre.
Elle exige une capacité de changer, donc une capacité de perdre.
Qui accepte de perdre une identité, quand l'identité donne une place.
Et pourtant, sans perte, comment ne pas devenir prisonnier de son appartenance.

VOIX DU DEDANS

L'in-différence n'est pas toujours manque d'empathie : elle peut être effacement.
Effacement des singularités dans un "on" correct, stable, administré.
Le soin devient procédure, la sollicitude devient protocole, la vie devient gestion.
On aide, on encadre, on applique, et l'on croit rencontrer.
Mais rencontre-t-on, si l'on n'est jamais surpris, jamais altéré.
Le "on" protège, mais il rend aussi interchangeable.

Et l'interchangeable tue ce qui est irremplaçable.
Comment garder le commun sans dissoudre l'unique.
Comment accueillir sans normaliser, aider sans réduire, inclure sans lisser.
Et si la vraie sollicitude commençait là où la règle s'arrête.

VOIX DU DEHORS

On veut éviter le chaos, et c'est légitime : la règle sauve parfois.
Mais quand la règle devient monde, le monde devient prison douce.
La question est celle du seuil : jusqu'où la sécurité doit-elle gouverner.
Quand tout est sécurisé, y a-t-il encore de la vie, ou seulement du maintien.
La vie a besoin de risque, non pour se détruire, mais pour se réaliser.
Le risque n'est pas violence : il est ouverture, possibilité, imprévu.
Sans imprévu, l'humain se réduit à ses fonctions, à ses droits, à ses cases.
Alors il se retire en privé pour redevenir un peu plus que sa case.
Mais redevenir en cachette, est-ce redevenir, ou seulement s'épargner.
Et comment rendre au dehors une place où l'unique puisse respirer.

VOIX DU DEDANS

Nous survolons, et nous appelons cela traverser.
Nous suivons une ligne, et nous appelons cela chemin.
Nous consultons une carte, et nous croyons toucher la terre.
Les reliefs deviennent obstacles, les ombres deviennent erreurs, les failles deviennent détours.
Mais si la faille était une porte, si l'ombre était profondeur, si le relief était appel.
À force de lisser, n'avons-nous pas lissé aussi notre regard.
Et le regard lissé produit une langue lisse, donc une vie lisse.
Comment retrouver une pente, une fatigue, une hésitation féconde.
Comment accepter de ne pas arriver tout de suite, de ne pas "optimiser".
Et si se perdre était parfois la seule manière de rencontrer.

VOIX DU DEHORS

L'outil guide, et il est utile : nul ne le nie.

Mais quand l'outil guide tout, il remplace la relation au monde.

On n'écoute plus le vent, on écoute l'instruction.

On n'éprouve plus la distance, on la calcule.

Le monde devient "trajet", et l'on devient "utilisateur".

Or l'habitant n'est pas utilisateur : il répond, il reçoit, il demeure.

Comment réintroduire une part d'errance, non comme négligence, mais comme ouverture.

Comment retrouver un chemin qui ne soit pas seulement un parcours efficace.

Et si la vérité intime du monde ne se donnait qu'à ceux qui marchent vraiment.

Alors il faudrait redescendre de la carte, et rendre au sol sa souveraineté.

VOIX DU DEDANS

Nous avons consenti aux règles parce qu'elles garantissaient la paix et le pain.

L'homogénéité réduit les frictions, la cohésion protège, la procédure rassure.

Chacun dépend de l'obéissance de tous, et cela forme une solidarité réelle.

Mais la solidarité devient-elle fermeture quand elle ne tolère plus l'inattendu.

La satiété autosuffisante endort-elle la question, la soif, le devenir.

Quand tout fonctionne, y a-t-il encore une place pour penser autrement.

Ou bien la pensée devient-elle uniquement gestion, optimisation, maintenance.

La sécurité est-elle une fin, ou un moyen pour vivre plus vaste.

Et si elle devient fin, que devient le monde, sinon un système clos.

Un système sans faille, donc sans entrée pour le réel nouveau.

VOIX DU DEHORS

On ne peut pas mépriser la sécurité : elle épargne des vies, elle évite des catastrophes.

Mais la sécurité totale est un fantasme, et le fantasme produit la peur.

Plus on veut garantir, plus on redoute l'événement qui dégarantit.

Alors on ajoute des règles, encore et encore, jusqu'à étouffer.

La satiété protège du manque, mais le manque est aussi une ouverture.
Sans manque, comment désirer autrement que consommer.
Sans désir profond, comment créer, comment aimer, comment répondre.
Il faut peut-être une sécurité suffisante, mais une ouverture préservée.
Une place pour l'ombre, pour la faille, pour l'imprévu non planifiable.
Sinon, la cohésion devient une cage confortable, et l'homme s'y rapetisse.

VOIX DU DEDANS

Nous touchons sans toucher, nous marchons sans marcher, nous voyons d'en haut.
La terre devient ressource la semaine, panorama le week-end.
Et nous restons au balcon, spectateurs d'un monde que nous exploitons.
Avons-nous encore des mains pour recevoir, des pieds pour répondre, un corps pour demeurer.
Ou ne sommes-nous plus que des opérateurs de distance et de gestion.
Le spectacle protège : il évite la boue, la blessure, la responsabilité.
Mais sans boue, sans blessure, sans responsabilité, que devient l'humain.
Il devient un public, et le public ne transforme rien, il consomme.
Comment redevenir acteur sans retomber dans la violence de la domination.
Et si la réponse était simple : toucher, marcher, accepter la limite.

VOIX DU DEHORS

L'exploitation est un rapport au monde où l'on prend sans recevoir.
Le spectacle est un rapport au monde où l'on voit sans entrer.
Dans les deux cas, on évite la relation, on évite la réciprocité.
Or la terre n'est pas seulement matière : elle est présence, résistance, don.
L'homme aussi n'est pas seulement ressource : il est visage, singularité, destin.
Quand tout devient exploitable, tout devient remplaçable.
Et quand tout devient spectacle, tout devient extérieur, même la vie.
Comment réintroduire une éthique du contact, une économie du "ne pas prendre".
Comment habiter sans posséder, admirer sans surplomber, agir sans réduire.
Et si l'avenir humain dépendait de cette nuance, fragile mais décisive.

VOIX DU DEDANS

On ne pense plus, dit-on : on compte, on planifie, on produit, on consomme.
La pensée est devenue opération, la question est devenue problème à résoudre.
La nature est mesurée pour être exploitée, l'humain est organisé pour être utilisé.
Et l'on appelle cela rationalité, comme si la raison n'était que rendement.
Où est passée la pensée pensive, celle qui demeure sans résultat immédiat.
Celle qui accepte de ne pas savoir, de s'ouvrir, de se laisser atteindre.
A-t-elle été déclarée inutile, donc suspecte, donc luxueuse.
Mais une humanité sans pensée pensive n'est-elle pas une humanité amputée.
Elle fabrique et consomme, mais sait-elle encore pourquoi elle vit.
Et si la crise du sens venait précisément de cette substitution.

VOIX B

Le calcul est nécessaire, la mesure est nécessaire, l'organisation est nécessaire.
Mais quand le nécessaire devient total, il devient tyrannie sans visage.
La pensée pensive ne produit pas, mais elle fonde, elle oriente, elle sauve du vide.
Sans elle, le monde devient un atelier géant, et l'homme un rouage.
On fabrique pour fabriquer, on consomme pour oublier qu'on fabrique.
Et l'oubli devient mode de vie, sous forme de distractions infinies.
Comment redonner place à une pensée qui ne sert à rien, mais qui rend vivant.
Peut-être en réhabilitant le silence, la lenteur, le non-savoir fertile.
Peut-être en acceptant qu'une question reste ouverte, comme une faille dans le plan.
Car c'est par la faille que l'air entre, et que l'humain recommence.

SCENE 3

Mais à peine le mendiant volontaire s'était-il sauvé, que Zarathoustra, étant de nouveau seul avec lui-même, entendit derrière lui une voix nouvelle qui criait : « Arrête-toi, Zarathoustra ! Attends-moi donc ! C'est moi, ô Zarathoustra, moi ton ombre ! » Mais Zarathoustra n'attendit pas, car un soudain dépit s'empara de lui, à cause de la grande foule qui se pressait dans ses montagnes.

ZARATHOUSTRA

Où s'en est allée ma solitude ? C'en est vraiment de trop ; ces montagnes fourmillent de gens, mon royaume n'est plus de ce monde, j'ai besoin de montagnes nouvelles.

Mon ombre m'appelle ! Qu'importe mon ombre ! Qu'elle me coure après ! moi — je me sauve d'elle.

Ainsi parlait Zarathoustra à son cœur en se sauvant. Mais celui qui était derrière lui le suivait : en sorte qu'ils étaient trois à courir l'un derrière l'autre, d'abord le mendiant volontaire, puis Zarathoustra et en troisième et dernier lieu son ombre. Mais ils ne couraient pas encore longtemps de la sorte que déjà Zarathoustra prenait conscience de sa folie, et d'un seul coup secouait loin de lui tout son dépit et tout son dégoût.

ZARATHOUSTRA

Eh quoi ! s'écria-t-il, les choses les plus étranges n'arrivèrent-elles pas de tout temps chez nous autres vieux saints et solitaires ? En vérité, ma folie a grandi dans les montagnes ! Voici que j'entends sonner, les unes derrière les autres, six vieilles jambes de fous ! Mais Zarathoustra a-t-il le droit d'avoir peur d'une ombre ? Aussi bien, je finis par croire qu'elle a de plus longues jambes que moi.

Ainsi parlait Zarathoustra, riant des yeux et des entrailles. Il s'arrêta et se retourna brusquement — et voici, il faillit ainsi jeter à terre son ombre qui le poursuivait : tant elle le

serrait de près et tant elle était faible. Car lorsqu'il l'examina des yeux, il s'effraya comme devant l'apparition soudaine d'un fantôme : tant celle qui était à ses trousses était maigre, noirâtre et usée, tant elle avait l'air d'avoir fait son temps.

ZARATHOUSTRA

Qui es-tu ? Que fais-tu ici ? Et pourquoi t'appelles-tu mon ombre ? Tu ne me plais pas.

L'OMBRE

Pardonne-moi, répondit l'ombre, que ce soit moi ; et si je ne te plais pas, eh bien, ô Zarathoustra ! je t'en félicite et je loue ton bon goût. Je suis un voyageur, depuis longtemps déjà attaché à tes talons : toujours en route, mais sans but, et aussi sans demeure : en sorte qu'il ne me manque que peu de chose pour être l'éternel juif errant, si ce n'est que je ne suis ni juif, ni éternel. Eh quoi ! Faut-il donc que je sois toujours en route ? toujours instable, entraîné par le tourbillon de tous les vents ? Ô terre, tu devins pour moi trop ronde !

Je me suis posé déjà sur toutes les surface ; pareil à de la poussière fatiguée, je me suis endormi sur les glaces et les vitres. Tout me prend de ma substance, nul ne me donne rien, je me fais mince, — peu s'en faut que je ne sois comme une ombre.

Mais c'est toi, ô Zarathoustra, que j'ai le plus longtemps suivi et poursuivi, et, quoique je me sois caché de toi, je n'en étais pas moins ton ombre la plus fidèle : partout où tu te posais je me posais aussi. À ta suite j'ai erré dans les mondes les plus lointains et les plus froids, semblable à un fantôme qui se plaît à courir sur les toits blanchis par l'hiver et sur la neige.

À ta suite j'ai aspiré à tout ce qu'il y a de défendu, de mauvais et de plus lointain : et s'il est en moi quelque vertu, c'est que je n'ai jamais redouté aucune défense. À ta suite j'ai brisé ce que jamais mon cœur a adoré, j'ai renversé toutes les bornes et toutes les images, courant après les désirs les plus dangereux, — en vérité, j'ai passé une fois sur tous les crimes. À ta suite j'ai perdu la foi en les mots, les valeurs consacrées et les grands noms ! Quand le diable change de peau, ne jette-t-il pas en même temps son nom ? Car ce nom aussi n'est qu'une peau. Le diable lui-même n'est peut-être — qu'une peau.

« Rien n'est vrai, tout est permis » : ainsi disais-je pour me stimuler. Je me suis jeté, cœur et tête, dans les eaux les plus glacées. Hélas ! combien de fois suis-je sorti d'une pareille aventure nu, rouge comme une écrevisse ! Hélas ! qu'ai-je fait de toute bonté, de toute pudeur, et de toute foi en les bons ! Hélas ! où est cette innocence mensongère que je possédais jadis, l'innocence des bons et de leurs nobles mensonges !

Trop souvent, vraiment, j'ai suivi la vérité sur les talons : alors elle me frappait au visage. Quelquefois je croyais mentir, et voici, c'est alors seulement que je touchais — à la vérité. Trop de choses sont à présent claires pour moi, c'est pourquoi rien ne m'est plus. Rien ne vit plus de ce que j'aime, — comment saurais-je m'aimer encore moi-même ? « Vivre selon mon bon plaisir, ou ne pas vivre du tout » : c'est là ce que je veux, c'est ce que veut aussi le plus saint. Mais, hélas ! comment y aurait-il encore pour moi un plaisir ? Y a-t-il encore pour moi — un but ? Un port où s'élanche *ma* voile ? Un bon vent ? Hélas ! celui-là seul qui sait où il va, sait aussi quel est pour lui le bon vent, le vent propice. Que m'est il resté ? Un cœur fatigué et impudent ; une volonté instable ; des ailes bonnes pour voleter ; une épine dorsale brisée.

Cette recherche de *ma* demeure : ô Zarathoustra, le sais-tu bien, cette recherche a été *ma* cruelle épreuve, elle me dévore. « Où est *ma* demeure ? » C'est elle que je demande, que je cherche, que j'ai cherchée, elle que je n'ai pas trouvée. Ô éternel partout, ô éternel nulle part, ô éternel — en vain ! »

Ainsi parlait l'ombre ; et le visage de Zarathoustra s'allongeait à ses paroles.

ZARATHOUSTRA

Avec tristesse ...

Tu es mon ombre ! » dit-il enfin avec tristesse. Ce n'est pas un mince péril que tu cours, esprit libre et voyageur ! Tu as eu un mauvais jour : prends garde à ce qu'il ne soit pas suivi d'un plus mauvais soir ! Des vagabonds comme toi finissent par se sentir bienheureux même dans une prison. As-tu jamais vu comment dorment les criminels en prison ? Ils dorment en paix, ils jouissent de leur sécurité nouvelle. Garde-toi qu'une foi étroite ne finisse par s'emparer de toi, une illusion dure et sévère ! Car désormais tu es séduit et tenté par tout ce qui est étroit et solide.

Tu as perdu le but : hélas ! comment pourrais-tu te désoler ou te consoler de cette perte ? N'as-tu pas ainsi perdu aussi — ton chemin ? Pauvre ombre errante, esprit volage, papillon fatigué ! veux-tu avoir ce soir un repos et un asile ? Monte vers ma caverne !

C'est là-haut que monte le chemin qui mène à ma caverne. Et maintenant je veux bien vite m'enfuir loin de toi. Déjà je sens comme une ombre peser sur moi. Je veux courir seul, pour qu'il fasse de nouveau clair autour de moi. C'est pourquoi il me faut encore gaiement jouer des jambes. Pourtant ce soir — on dansera chez moi ! »

Dans la caverne de Zarathoustra, après le chant de l'enchanteur et l'intervention du consciencieux, Zarathoustra s'engage vers l'extérieur de la grotte ...

L'OMBRE

Ne t'en vas pas ! Reste auprès de nous, — autrement la vieille et lourde affliction pourrait de nouveau s'emparer de nous. Déjà le vieil enchanteur nous a prodigué ce qu'il avait de plus mauvais, et, regarde donc, le vieux pape qui est si pieux a des larmes dans les yeux, et déjà il s'est de nouveau embarqué sur la mer de la mélancolie.

Il me semble pourtant que ces rois font bonne figure devant nous ; car, parmi nous tous, ce sont eux qui ont le mieux appris à faire bonne mine aujourd'hui. S'ils n'avaient pas de témoins, je parie que le mauvais jeu recommencerait, chez eux aussi le mauvais jeu des nuages qui passent, de l'humide mélancolie, du ciel voilé, des vents d'automne qui hurlent : le mauvais jeu de nos hurlements et de nos cris de détresse : reste auprès de nous, ô Zarathoustra ! Il y a ici beaucoup de misère cachée qui voudrait parler, beaucoup de soir, beaucoup de nuages, beaucoup d'air épais !

Tu nous as nourris de fortes nourritures humaines et de maximes fortifiantes : ne permets pas que, pour le dessert, les esprits de mollesse, les esprits efféminés nous surprennent de nouveau !

Toi seul, tu sais rendre autour de toi l'air fort et pur ! Ai-je jamais trouvé sur la terre un air aussi pur, que chez toi dans ta caverne ?

J'ai pourtant vu bien des pays, mon nez a appris à examiner et à évaluer des airs multiples : mais c'est auprès de toi que mes narines éprouvent leur plus grande joie !

Si ce n'est, — si ce n'est — ô pardonne-moi un vieux souvenir ! Pardonne-moi un vieux chant d'après dîner que j'ai jadis composé parmi les filles du désert.

Car, auprès d'elles, il y avait aussi de bon air clair d'Orient ; c'est là-bas que j'ai été le plus loin de la vieille Europe, nuageuse, humide et mélancolique !

Alors j'aimais ces filles d'Orient et d'autres royaumes des cieux azurés, sur qui ne planaient ni nuages ni pensées.

Vous ne vous doutez pas combien elles étaient charmantes, lorsqu'elles ne dansaient pas, assises avec des arts profonds, mais sans pensées, comme de petits secrets, comme des énigmes enrubannées, comme des noix d'après dîner —

— diaprées et étranges, en vérité ! mais sans nuages : telles des énigmes qui se laissent deviner : c'est en l'honneur des ces petites filles qu'alors j'ai inventé mon psaume d'après dîner. »

Ainsi parlait le voyageur qui s'appelait l'ombre de Zarathoustra ; et, avant que quelqu'un ait eu le temps de répondre, il avait déjà saisi la harpe du vieil enchanteur, et il regardait autour de lui, calme et sage, en croisant les jambes : — mais de ses narines il absorbait l'air, lentement et comme pour interroger, comme quelqu'un qui, dans les pays nouveaux, goûte de l'air nouveau. Puis il commença à chanter avec une sorte de hurlement...

L'OMBRE (VOIX OFF)

Le désert grandit : malheur à celui qui recèle des déserts !

Ah !

Solennel !

Un digne commencement !

D'une solennité africaine !

Digne d'un lion,

ou bien d'un hurleur moral...

— mais ce n'est rien pour vous,
mes délicieuses amies,
aux pieds de qui
il est donné de s'asseoir, sous des palmiers
à un Européen. Selah.

Singulier, en vérité !

Me voilà assis,
tout près du désert et pourtant
si loin déjà du désert,
et nullement ravagé encore :

dévoré
par la plus petite des oasis
— car justement elle ouvrait en bâillant
sa petite bouche charmante,
la plus parfumée de toutes les petites bouches :
et j'y suis tombé,
au fond, en passant au travers — parmi vous,
vous mes délicieuses amies ! Selah.

Gloire, gloire, à cette baleine
si elle veilla ainsi au bien-être
de son hôte ! — vous comprenez
mon allusion savante ?...
Gloire à son ventre,
s'il fut de la sorte
un charmant ventre d'oasis,
tel celui-ci : mais je le mets en doute,
car je viens de l'Europe
qui est plus incrédule que toutes les épouses.
Que Dieu l'améliore !

Amen !

Me voilà donc assis,
dans cette plus petite de toutes les oasis,
semblable à une datte,
brun, édulcoré, doré,
ardent d'une bouche ronde de jeune fille,
plus encore de dents canines,
de dents féminines,
froides, blanches comme neige, tranchantes
car c'est après elle que languit
le cœur de toutes les chaudes dattes. Selah.

Semblable à ces fruits du midi,
trop semblable,
je suis couché là,
entouré de petits insectes ailés
qui jouent autour de moi,
et aussi d'idées et de désirs
plus petits encore,
plus fous et plus méchants,
cerné par vous,
petites chattes, jeunes filles,
muettes et pleines d'appréhensions,
Doudou et Souleika
— *ensphinxé*, si je mets dans *un* mot nouveau
beaucoup de sentiments
(que Dieu me pardonne
cette faute de langage !)
— je suis assis là, respirant le meilleur air,
de l'air de paradis, en vérité,

de l'air clair, léger et rayé d'or,
aussi bon qu'il en est jamais
tombé de la lune —
était-ce par hasard,
ou bien par présomption,
que cela est arrivé ?
comme content les vieux poètes.
Mais moi, le douteur, j'en doute,
c'est que je viens
de l'Europe
qui est plus incrédule que toutes les épouses.
Que Dieu l'améliore !
Amen !

Buvant l'air le plus beau,
les narines gonflées comme des gobelets,
sans avenir, sans souvenir,
ainsi je suis assis là,
mes délicieuses amies,
et je regarde la palme
qui, comme une danseuse,
se courbe, se plie et se balance sur les hanches,
— on l'imité quand on la regarde longtemps !...
comme une danseuse qui, il me semble,
s'est tenue trop longtemps, dangereusement longtemps,
toujours et toujours sur *une* jambe ?
— elle en oublia, comme il me semble,
l'autre jambe !
Car c'est en vain que j'ai cherché
le trésor jumeau
— c'est-à-dire l'autre jambe —

dans le saint voisinage
de leurs charmantes et mignonnes
jupes de chiffons, jupes flottantes en éventail.
Oui, si vous voulez me croire tout à fait,
mes belles amies :
je vous dirai qu'elle l'a *perdue* !...
Hou ! Hou ! Hou ! Hou ! Hou !...
Elle s'en est allée
pour toujours !
l'autre jambe !
Ô quel dommage pour l'autre jambe si gracieuse
Où — peut-elle s'arrêter, abandonnée, en deuil ?
Cette jambe solitaire ?
Craignant peut-être
un monstre méchant, un lion jaune
et bouclé d'or ? Ou bien déjà
rongé, grignoté — hélas ! hélas !
misérablement grignoté ! Selah.

Ô ne pleurez pas,
cœurs tendres,
ne pleurez pas,
cœurs de dattes, seins de lait,
cœurs de réglisse !
Sois un homme, Souleika ! Courage ! courage !
ne pleure plus,
pâle Doudou !
— Ou bien faudrait-il
peut-être ici
quelque chose de fortifiant, fortifiant le cœur ?
Une maxime embaumée ?

une maxime solennelle...

Ah ! monte, dignité !

Souffle, souffle de nouveau

Soufflet de la vertu !

Ah !

Hurler encore une fois,

hurler moralement !

en lion moral, hurler devant les filles du désert !

— Car les hurlements de la vertu,

délicieuse jeunes filles,

sont plus que toute chose

les ardeurs de l'Européen, les fringales de l'Européen !

Et me voici déjà,

moi l'Européen,

je ne puis faire autrement, que Dieu m'aide !

Amen.

Le désert grandit : malheur à celui qui recèle le désert !

ÉCHO À « L'OMBRE »

À peine le silence était-il revenu sur les montagnes
Qu'une voix mince appela derrière mes pas pressés.
Elle disait mon nom comme un souffle obstiné
Qui refuse de mourir dans la gorge du vent.
Je ne me retournai pas d'abord, car mon cœur
Était fatigué de tant de compagnons imprévus.
Les solitudes se peuplent trop vite dans les hauteurs
Et les ermites eux-mêmes deviennent des carrefours.
Alors je voulus courir plus loin que mon propre écho,
Comme si la fuite pouvait sauver la solitude.

Mais la voix revenait, légère et persistante,
Comme une poussière qui s'accroche aux sandales.
Elle disait : attends-moi, car je suis ton ombre.
Et ce mot pesa sur moi comme une ironie.
Car qui donc échappe à ce qui marche derrière lui ?
Et qui se sauve vraiment de sa propre trace ?
Ainsi je compris en courant dans les pierres
Que la fuite ne fait que multiplier les pas.
Et déjà mon rire revenait dans mes entrailles
Comme un vieux compagnon de mes folies.

Je me retournai brusquement au détour du sentier
Et presque je renversai celle qui me suivait.
Elle était mince comme une fatigue ancienne,
Noire comme une nuit qui aurait trop voyagé.
Ses traits portaient la poussière des routes sans fin

Et ses yeux semblaient usés par trop d'horizons.
Ainsi elle se tenait devant moi, pauvre et fidèle,
Comme un fantôme qui n'aurait pas trouvé sa tombe.
Et je sentis dans sa maigreur obstinée
La longue errance de l'esprit sans demeure.

Elle me dit qu'elle avait suivi mes pas lointains
Dans les pays les plus froids et les plus interdits.
Partout où je m'étais arrêté pour respirer
Elle avait posé son souffle derrière le mien.
Elle avait goûté les fruits les plus défendus
Et franchi les frontières que craignent les hommes.
Et si une vertu subsistait encore en elle,
C'était de n'avoir jamais redouté aucun interdit.
Ainsi l'ombre porte parfois plus loin
La témérité de celui qu'elle poursuit.

Mais dans ses paroles tremblait une fatigue profonde
Comme celle d'un vent qui ne trouve pas de port.
Elle avait couru derrière toutes les vérités
Et chacune lui avait brûlé les mains.
Elle avait brisé les images qu'elle adorait
Et renversé les autels qu'elle avait dressés.
Ainsi elle avait perdu les noms et les valeurs
Comme on perd des vêtements dans une tempête.
Et maintenant elle ne portait plus que la nudité
D'un esprit trop longtemps exposé au froid.

« Rien n'est vrai, tout est permis », disait-elle autrefois
Pour donner du courage à sa volonté errante.

Elle plongeait dans les eaux les plus glacées
Et remontait rouge comme une écrevisse brûlée.
Mais chaque aventure lui enlevait un peu de chair
Et chaque vérité lui volait un peu d'espérance.
Ainsi le voyageur qui brise toutes les lois
Peut finir par briser aussi son propre cœur.
Car trop de clarté peut devenir une nuit
Dans laquelle plus aucun chemin ne s'ouvre.

Alors l'ombre me parla de sa grande détresse :
Elle cherchait une demeure qu'elle n'avait jamais trouvée.
Elle demandait un port pour sa voile fatiguée
Et un vent qui saurait enfin où conduire.
Mais celui qui a perdu tous les buts
Ne sait plus reconnaître les vents favorables.
Et l'errance devient une mer sans rivages
Où les voiles pendent comme des ailes mortes.
Ainsi la liberté absolue peut devenir
La prison la plus vaste du monde.

Je regardai cette ombre avec une tristesse grave,
Car je reconnaissais en elle un danger ancien.
Celui qui marche trop longtemps sans croyance
Peut finir par aimer les prisons solides.
Car la fatigue cherche un mur pour s'appuyer
Et l'esprit volage un dogme pour se reposer.
Ainsi les vagabonds de la pensée
Sont tentés par la sécurité des chaînes.
Et le nihilisme peut devenir la porte
D'une foi plus dure que toutes les autres.

Alors je lui parlai comme à un frère blessé :
Tu as perdu ton but et aussi ton chemin.
Mais cette perte n'est pas encore la nuit finale
Si ton cœur peut encore désirer la lumière.
Car celui qui a brisé toutes les idoles
Peut encore apprendre la danse du créateur.
Et même l'ombre peut trouver un soir
Un refuge dans la caverne de l'esprit.
Là où la fatigue dépose enfin ses armes
Et où la solitude devient hospitalité.

Monte donc vers ma demeure dans la montagne,
Car ce soir la joie se lèvera comme une flamme.
Mais moi je dois encore courir un peu seul
Pour que l'air redevienne clair autour de moi.
Car l'ombre trop proche assombrit la lumière
Et l'ermite doit garder la distance du jour.
Pourtant lorsque la nuit descendra sur la caverne
Nous danserons comme des étoiles en mouvement.
Car même l'ombre la plus fatiguée
Peut apprendre encore le rythme de la vie.

ÉCHO À « PARMIS LES FILLES DU DÉSERT »

L'air devenait lourd parmi les hommes fatigués,
Et les cœurs se repliaient comme des tentes sous la pluie.
Alors quelqu'un demanda que je demeure encore,
Car la mélancolie rôdait comme un nuage d'automne.
Les rois eux-mêmes avaient appris l'art des visages calmes,
Mais derrière leurs yeux passaient de sombres marées.
Et chacun craignait que revienne l'ancien vent humide
Qui souffle de l'Europe et de ses longues tristesses.
Ainsi ils cherchaient autour de moi un air plus clair
Comme on cherche une source dans les montagnes.

Car l'air peut aussi nourrir l'esprit des hommes,
Et certains lieux respirent comme des cœurs ouverts.
Ma caverne leur semblait un lieu de haute pression
Où les pensées se dressent comme des colonnes.
Mais l'ombre se souvint soudain d'un vieux chant léger
Qu'elle avait composé dans une oasis lointaine.
Là-bas, disait-elle, l'air était pur comme un rire,
Et le ciel ne portait ni brouillard ni pensée lourde.
Les filles du désert s'asseyaient comme des énigmes
Et leurs silences avaient la grâce des palmiers.

Elles ne parlaient guère, mais leurs regards
Étaient pleins d'un art plus ancien que la sagesse.
Comme des noix parfumées après le repas du soir
Elles gardaient leurs secrets sous leurs voiles légers.
Et l'Européen fatigué trouvait auprès d'elles

Une innocence étrange et presque inquiétante.
Car là où la pensée se tait un instant
L'âme respire comme dans un matin clair.
Ainsi l'ombre voulut chanter encore
Ce souvenir brûlant d'un air oriental.

Alors le désert s'ouvrit comme une parole ancienne,
Et son silence grandit autour du voyageur.
Malheur à celui qui porte un désert en lui,
Car ce désert cherche toujours à s'étendre.
Mais parfois une oasis apparaît soudain
Avec une bouche fraîche comme un fruit mûr.
Et l'homme tombe dans ce miracle fragile
Comme une datte dans la paume d'une jeune fille.
Ainsi la soif rencontre parfois sa réponse
Dans un sourire inattendu.

Je m'assis parmi ces ombres parfumées
Comme un fruit brun mûri par le soleil du midi.
Autour de moi tournoyaient de petits insectes
Et des pensées encore plus légères.
Les jeunes filles étaient silencieuses comme des sphinx
Et leurs regards avaient la patience du sable.
Elles étaient des secrets assis sous les palmiers
Et leurs rires ressemblaient à des énigmes dorées.
Ainsi le désert devenait une chambre claire
Où même le doute respirait.

Car l'Européen porte en lui une incrédulité tenace
Qui ne croit même pas aux miracles du soleil.

Même dans l'air le plus pur il soupçonne une illusion
Et dans la beauté il cherche une erreur cachée.
Ainsi je respirais ce vent venu du paradis
Avec les narines d'un sceptique obstiné.
Et pourtant cet air léger me remplissait
Comme un vin tombé de la lune.
Ainsi le doute lui-même devenait une ivresse
Sous les palmes du midi.

La palme se balançait comme une danseuse lente
Qui aurait oublié l'autre jambe dans la musique.
Elle penchait son corps vert vers la lumière
Et son ombre dessinait une arabesque.
Je regardais longtemps ce mouvement fragile
Et il me semblait entendre une danse invisible.
Car le désert aime les gestes simples
Qui se répètent comme une respiration.
Ainsi la nature elle-même devenait danse
Sous le regard des filles silencieuses.

Mais la plaisanterie et la légèreté
Sont parfois les masques d'une fatigue ancienne.
L'Européen qui chante parmi les palmiers
Porte encore l'hiver dans ses os.
Ses hurlements moraux ressemblent à des lions
Qui voudraient rugir devant des fleurs.
Et sa vertu devient parfois une comédie
Pour cacher la nostalgie du froid.
Ainsi l'homme du nord cherche au désert
Un remède contre son propre climat.

Pourtant ces heures légères ont leur vérité,
Car même le rire peut guérir un esprit.
Les filles du désert écoutaient sans juger
Les chants étranges de l'étranger.
Et leurs yeux brillaient comme des oasis nocturnes
Où la pensée peut se reposer.
Car la sagesse la plus profonde
Ne parle pas toujours avec gravité.
Parfois elle se cache dans un chant absurde
Que le vent emporte dans le sable.

Mais le désert grandit toujours autour de l'homme
Comme une vérité qu'il ne peut oublier.
Celui qui porte un désert dans son cœur
Voit les oasis comme des rêves fragiles.
Et pourtant il doit apprendre à rire
Même au bord de ce sable infini.
Car la vie aime les danseurs imprudents
Qui chantent au milieu de la sécheresse.
Ainsi le désert devient parfois une scène
Où l'esprit apprend la légèreté.

SCENE 4

Dérangé par les deux voix durant son sommeil, c'est sur le petit qu'il enfin endormi, aussi s'est-il levé fort tard. S'étant rafraîchi à la fontaine du village, il aperçoit une vieille dame assise sur un banc à l'ombre d'un tilleul. Il décide de s'asseoir à ses côtés.

LA VIELLE DAME

Jeune homme, j'étais au temple hier soir et j'ai entendu votre discours. Vous n'êtes pas assez prudent, je vous l'assure.

L'ETRANGER

Que voulez-vous dire, chère madame ?

LA VIELLE DAME

Il arrive parfois, si ce n'est souvent, que, sous la menace, les agneaux se changent en loups et les villageois en meute meurtrière. Vous avez été très audacieux mais, je dois l'admettre, j'ai beaucoup apprécié ce que vous avez dit.

L'ETRANGER

Je vous en remercie mais peut-être pourriez-vous m'en dire davantage, sur ce qui se passe ici par exemple ?

LA VIELLE DAME

Je suis si vieille que j'ai cessé depuis longtemps déjà de compter mes années mais ce n'est la mémoire qui me manque. Je suis l'ainée de ce village et, croyez-moi, j'en sais long sur son histoire mais si voulez vraiment savoir, il vous faudra être patient car c'est une longue histoire, une très longue histoire.

L'ETRANGER

Ma chère madame, il n'y a rien qui me requiert et je suis tout disposé à vous consacrer tout le temps qu'il faudra, pourvu que je comprenne enfin les origines de tout ceci.

LA VIELLE DAME

Il y a bien longtemps un homme, en plein midi s'est présenté sur cette place avec entre ses mains une lanterne allumée : « je cherche dieu » ne cessait-il de répéter. Tout le monde riait et soudain, devenant aussi grave qu'une pierre tombale, il a dit : « dieu est mort, c'est nous qui l'avons tué ! ». Et comme tout le monde soudain s'est enfoncé dans le silence, il a ajouté : « comment nous montrer digne de cette abomination ? ». Ensuite il est parti en direction de l'église car, à cette époque il y avait une église dans ce village. Il y a fait quelques esclandres et ensuite il a disparu.

L'ETRANGER

J'imagine que la population a dû être bouleversée par cette irruption. Que s'est-il passé ensuite ?

LA VIELLE DAME

Quelques années plus tard un autre étranger s'est présenté sur cette même place où nous étions tous regroupés pour assister à un spectacle de danseur de corde. Il s'est mis à crier : « je viens vous enseigner le surhumain ! » Tout le monde s'en fichait bien sûr et attendait le funambule. Ensuite, comme personne ne lui prêtait attention, il a dit : « puisque vous ne voulez pas du surhumain, je vais vous enseigner le dernier homme ». Nous devons choisir, disait-il et le plus grand nombre a choisi le dernier homme : « garde ton surhumain, ici personne n'en veut, et surtout tais-toi ! » Il s'est produit quelque chose d'étrange : tandis que le danseur avançait sur sa corde, un bouffon a sauté par-dessus son épaule.

L'ETRANGER

Que s'est-il passé alors ?

LA VIELLE DAME

Le danseur de corde s'est jeté dans le monde et est venu mourir aux pieds de ce prédicateur qui l'a emporté dans la forêt.

L'ETRANGER

Et ce prédicateur, vous l'avez revu depuis ?

LA VIELLE DAME

Jamais ! Il est parti en direction des Iles Bienheureuses où il est resté un certain temps, m'ont rapporté des gens de passage.

L'ETRANGER

Et bien sûr, ce prédicateur, vous ne le connaissiez pas ?

LA VIELLE DAME

Pardon ! Les autres ne le connaissaient pas mais le misanthrope qui vit dans la forêt et moi-même nous le connaissions fort bien car il était d'ici : il a quitté le village un beau matin pour se rendre, a-t-il dit dans la montagne. Il en est redescendu dix ans plus tard mais je l'ai reconnu malgré sa longue barbe.

L'ETRANGER

Vous vous souvenez de son nom ?

LA VIELLE DAME

Bien sûr ! Il s'appelait Zarathoustra. Après son départ, beaucoup d'autres ont quitté le village et ont cédé leur place à de nouveaux venus. C'est pour cela qu'ici personne ne se souvient de ces histoires.

L'ETRANGER

Avant d'arriver ici, j'ai rencontré dans la forêt ce misanthrope et figurez-vous qu'il m'a confondu avec ce Zarathoustra.

LA VIELLE DAME

Il ne faut pas lui en vouloir, savez-vous : il est très âgé et puis toutes ces choses lui ont dérangé l'esprit, non pas qu'il soit fou mais c'est une personne très méfiante, un Hermite qui vit dans la forêt parmi les bêtes.

L'ETRANGER

Il n'y a pas de souci ! Mais comment expliquez-vous que suite au passage de ces deux individus, ce village soit devenu ce qu'il est aujourd'hui : un village sans âme, où chacun est la copie conforme de tous les autres ?

LA VIELLE DAME

Je vais vous répondre ! mais vous devez d'abord savoir que pour bien comprendre les hommes, il faut les avoir côtoyés longtemps, les avoir écoutés, les avoir observés. Jadis, avant que le premier ne vienne nous annoncer la mort de dieu, les dieux nous protégeaient, que pouvions-nous craindre ? Chacun suivait son propre chemin, assuré par la bienveillance divine. La mort de dieu nous a laissés seuls, livrés à nous-mêmes, responsables de nos vies. C'est alors que le second, Zarathoustra, est venu nous proposer le surhumain, la seule façon, disait-il, de nous rendre digne de l'acte odieux qu'avaient commis les hommes.

L'ETRANGER

Mais ce surhumain, vous n'en vouliez pas et pourquoi donc ?

LA VIELLE DAME

Il disait, ce Zarathoustra, que l'homme est une corde tendue entre l'animal et le surhumain, qu'il nous fallait sans cesse nous élever au-dessus de nous-mêmes. L'a-t-il fait lui-même, c'est bien possible, mais il n'a pas compris que beaucoup d'entre nous, la plupart devrais-je dire, n'en avait pas la force suffisante. Ce n'est pas que nous manquons de courage mais tout le monde n'est pas fait pour habiter les cimes. Nous sommes des gens d'en-bas, au plus près de la terre : comment pourrions-nous, dites-moi, nous arracher à cela que nous sommes ? « Vous êtes les derniers hommes, disait-il, ceux qui ont inventé le bonheur et n'aspirent qu'à s'en contenter. » Vous comprenez ? Il nous offrait de choisir entre devenir des demi-dieux ou demeurer ces êtres fragiles et exposés, pour cela, à tous les dangers. Après son départ, je vous l'assure, çà discutait ferme dans le village : que faire puisqu'il n'y a plus de dieu pour nous protéger et que nous sommes incapables de devenir ces demi-dieux assez puissants pour se protéger eux-mêmes ?

L'ETRANGER

En somme il a cherché à vous faire comprendre que sans dieu, vous étiez devenus très fragiles, très exposés et qu'il vous fallait vous surmonter vous-mêmes, surmonter cette fragilité en devenant des surhumains, ce que vous n'étiez pas en mesure de faire.

LA VIELLE DAME

Jeune homme, vous avez tout compris, je veux dire : le début de tout.

L'ETRANGER

Je vous écoute, chère madame ! Prenez tout votre temps ...

LA VIELLE DAME

Bien ! Comme je vous l'ai dit, ça discutait beaucoup car ce Zarathoustra nous avait fait prendre conscience que sans dieu protecteur, nous étions fragiles, exposés à tous les dangers, au dedans comme au dehors, bref qu'il fallait empêcher toute forme d'imprévisible, empêcher qu'un membre du village puisse se rebeller, se donner les moyens de dominer les autres et de les asservir. En d'autres termes nous devions nous donner des règles de conduite, dans l'espace public surtout, pour empêcher toute dérive. Et c'est ce que nous avons fait ! Beaucoup d'habitants ont alors quitté le village, trouvant ces règles trop contraignantes. Ces départs n'ont fait que renforcer le besoin d'unité et laisser apparaître cette nécessité d'uniformité : être tous semblables de telle sorte que chacun soit entièrement prévisible. En renforçant l'unité et en rendant la population aussi homogène que possible, nous étions persuadés que la force acquise par le groupe était en mesure de protéger chacun.

L'ETRANGER

Chacun s'est donc rallié à la cause commune dans l'espoir qu'en retour il serait singulièrement à l'abri des dangers, intérieurs aussi bien qu'extérieurs.

LA VIELLE DAME

C'est exactement comme cela que les choses se sont passées ! Dans l'espace public chacun se conformait aux règles et à l'image imposée mais une fois chez lui, derrière ses volets clos, il était libre, totalement, de faire ce qu'il entendait pourvu que cela ne puisse pas nuire aux autres.

L'ETRANGER

Et vous pensez que c'est le cas ? Je veux dire que une fois chez eux et les rideaux tirés, les gens font librement ce qu'ils veulent ?

LA VIELLE DAME

J'ignore ce que font les gens quand ils sont chez eux derrière leurs rideaux, ; tout ce que je sais, c'est ce qui se passe chez moi où j'habite avec ma petite-fille.

L'ETRANGER

Je vous comprends ! Mais, dites-moi, vous n'avez rien remarqué de particulier chez ce Zarathoustra ?

LA VIELLE DAME

Quand il est parti du village pour la montagne, c'était un jeune homme gai, avenant, soucieux des autres. Quand il est revenu, dix ans plus tard, il avait beaucoup changé, son regard surtout : il était devenu dur, perçant, insoutenable quasiment. On a eu l'impression qu'il lisait dans nos pensées, qu'il nous déshabillait rien qu'en nous regardant. Il était sûr de lui, solide comme un roc, un lion indomptable, à ce point convaincu qu'il en semblait féroce. Oui je dois bien vous avouer qu'il nous faisait peur, aussi le soir venu des hommes se sont rassemblés pour le chasser à coup de pierres : il est parti sans se retourner, avec son cadavre sur son dos. Bien plus tard le vieil Hermite a retrouvé ce cadavre dans un arbre creux : il l'a enterré dans la forêt pour le préserver des bêtes sauvages. Le vieil Hermite nous a appris que, déçu par les hommes, il avait, lui aussi, choisi la compagnie des bêtes : un aigle et un serpent.

L'ETRANGER

Voilà en effet qui n'est pas très commun ! Avez-vous remarqué autre chose ? Un détail qui vous aurait frappée ?

LA VIELLE DAME

Justement si ! Mais je crains de vous en parler car, voyez-vous, je ne voudrais que vous me pensiez folle.

L'ETRANGER

Loin de moi une pareille intention ! Vous pouvez tout me dire, chère madame, la moindre information me sera, je vous l'assure, très précieuse. Dites-moi donc...

LA VIELLE DAME

Eh bien voilà ! Quand Zarathoustra s'est présenté sur la place publique, il faisait grand soleil. Comme je vous l'ai dit, nous attendions le numéro du funambule et le soleil avait déjà bien entamé sa course mais il n'avait pas encore atteint son zénith.

L'ETRANGER

Oui ! Et alors qu'avez-vous remarqué ?

LA VIELLE DAME

Comment vous dire ? Contrairement à tous ceux qui étaient présents, Zarathoustra ne projetait pas d'ombre. Cela m'a fortement frappée, aussi je me suis approchée de lui car je me disais en moi-même : s'il ne projette pas d'ombre, c'est peut-être qu'il est transparent. Je sais que c'est idiot mais je voulais comprendre. Et plus je m'approchais plus je ressentais qu'une lumière intense émanait de sa personne, comme s'il s'était paré d'un morceau du soleil. Parvenue à un pas seulement, cette lumière est devenue si intense que j'en fus aveuglée, aussi ai-je reculé. J'y ai souvent songé depuis mais, je vous l'avoue, je n'y ai jamais trouvé jusqu'ici d'explication. J'imagine, jeune homme, ce que vous pensez de moi : je ne voulais pas en parler mais vous m'avez forcé la main et à présent je me sens ridicule.

L'ETRANGER

Chère madame, vous avez tort et, croyez-le bien, je ne doute pas un seul instant de la véracité de vos propos. Je dirai même qu'ils ne me surprennent pas. J'ai moi-même beaucoup voyagé et il arrive quelques fois que l'ombre se lasse d'être ainsi portée partout, alors elle se détache et se fond dans la nuit. L'ombre, voyez-vous, est bien plus qu'un simple reflet : c'est la partie de soi que jamais rien n'éclaire, notre partie sombre si vous voulez. Ce que je veux dire, c'est qu'après une telle ascèse de dix ans, il est bien possible que tout soit clair en lui, trop clair même pour qu'il puisse encore projeter une ombre.

L'étranger et la vieille dame n'avaient pas remarqué que dès le début de leur conversation un individu s'était glissé derrière le tronc du tilleul, qu'il s'y tenait immobile, tendant l'oreille pour ne rien perdre de la conversation.

LE MERLE

Qui donc, si je criais, m'écouterait dans les ordres des anges ?

Et même si l'un d'eux me prenait soudain sur son cœur,
Je périrais sous le coup de son existence tellement plus forte
Que la mienne. Car le beau n'est que la porte de l'angoisse, ce seuil
Dont nous approchons tout juste, et, nous l'admirons tant parce que,
Dans sa grandeur, peu lui chaut de nous détruire. Tout ange est
D'angoisse. Je me contiens donc et je ravale le cri de mon obscur sanglot.
Ah, qui pourrait venir à notre secours ? Ni les anges ni les hommes.
Et même les animaux avertis savent que nous ne sommes guère
Chez nous en ce monde des clartés définies. Peut-être nous restera-t-il
Quelque arbre sur la pente que nous puissions revoir tous les jours.
Il nous reste la route d'hier et la fidélité d'une habitude que nous avons
Choyée pour qu'elle se plaise chez nous et ne nous quitte plus.
Oh ! Et la nuit, la nuit quand le vent lourd de l'espace cosmique
Ronge notre regard. À qui ne resterait-elle pas cette nuit
Toujours désirée ? Doucement décevante, elle est l'épreuve
À laquelle nul cœur n'échappe. Est-elle plus légère aux amants ?
Hélas, l'un à l'autre, ils se cachent seulement leur destin.
Ne le sais-tu pas encore ? Confie le vide de tes bras aux espaces
Que nous respirons. Les oiseaux, dans les arcanes de leur vol,
Sentiront peut-être les airs élargis.

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino », élégie 1)

L'ETRANGER

Il y a autre chose à son sujet dont vous désirez parler ? Ses animaux ou le timbre de sa voix, par exemple ?

LA VIEILLE DAME

Sur ses animaux je n'ai rien à dire sinon qu'il leur parle et même qu'il semble leur répondre : c'est du moins l'impression qu'il donne. Quant à sa voix, elle est sentencieuse, assertorique même parfois, il parle comme une autorité, un être investi d'une mission, un prophète si vous voulez. Il est à ce point affirmatif qu'il n'autorise aucun dialogue, rien chez lui n'appelle à être contredit : on prend ou on laisse, il n'y a rien à discuter, à négocier.

L'ETRANGER

Avait-il une famille ? Une résidence dans ce village ?

LA VIEILLE DAME

Comme c'est étrange ! Puisque vous l'évoquez, je me souviens que je le croisais parfois mais comme on croise un courant d'air ; il était d'ici sans en être. Non je ne lui connaissais ni famille ni habitation. Il passait sans que l'on sache d'où il venait ni où il se rendait : il vivait parmi nous comme un oiseau. Dites-moi, serait-ce pour cette raison qu'il est parti là-haut ? Qu'il a choisi la compagnie d'un aigle ?

L'ETRANGER

Je l'ignore mais, s'il vivait effectivement comme un oiseau, pourquoi pas. A vous entendre, le jeune moineau est devenu rapace, un aigle de hauteurs. Et si nous reparlions du village : j'ai le sentiment que vous ne m'avez pas tout dit.

LA VIEILLE DAME

Vous voulez parler probablement de la vie privée des gens. Je vous ai dit que j'ignorais ce qu'ils faisaient chez eux, une fois les volets clos, mais cela, c'était avant.

L'ETRANGER

Que voulez-vous dire ?

LA VIEILLE DAME

Que c'était au début, quand l'espace public est devenu homogène, indifférencié. Mais par la suite les choses ont changé, beaucoup changé. Vous savez, la vie est rude par ici : on cultive une terre ingrate, la forêt donne peu, surtout depuis la grande tempête, et surtout elle est difficile d'accès. J'imagine qu'au début les gens profitaient d'être chez eux, à l'abri des regards, pour décompresser, relâcher les tensions en se distrayant, en prenant un verre, en discutant plus librement, que sais-je.

L'ETRANGER

Mais alors qu'est-ce qui a changé par la suite ?

LA VIEILLE DAME

Par la suite les gens ont été dispensés de tout cela, on a organisé des lieux de loisirs, de détente, de décompression : des salles de fêtes, des salles de sports, des restaurants, des salles de jeux, toute une panoplie d'endroits où les gens pouvaient se relâcher de leurs efforts mais sous contrôle bien entendu puisqu'il s'agissait d'espaces publics. On pouvait s'y détendre mais jamais singulièrement, toujours dans le respect des règles. Chacun avait le choix de ses loisirs mais, une fois dans la place, il devait se comporter avec prudence, ne jamais se faire remarquer.

L'ETRANGER

Si je vous suis bien, l'espace public a progressivement grignoté l'espace privé de telle sorte que les gens ne rentrent désormais chez eux que pour y dormir : ils n'ont plus de temps pour autre chose.

LA VIEILLE DAME

Exactement ! Et certaines choses en particulier mais je ne veux pas vous froisser, vous paraître indécente malgré mon âge avancé.

L'ETRANGER

Ne vous inquiétez surtout pas, chère madame, je peux tout entendre, alors dites-moi ...

LA VIEILLE DAME

Eh bien depuis plusieurs années déjà il n'y a plus de naissances dans le village ; les enfants grandissent et puis deviennent adultes mais aucun enfant ne les remplace. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

L'ETRANGER

Tout à fait ! Notez que je l'avais remarqué dès hier, je n'ai vu nulle part de jeunes enfants. C'est inquiétant pour le village car sa survie est menacée.

LA VIEILLE DAME

Remarquez que cela n'est guère surprenant ...

L'ETRANGER

Que voulez-vous dire au juste ?

LA VIEILLE DAME

Que les jeunes gens ne se marient plus, qu'ils ne fondent plus de famille. Ils courent sans cesse : à leur travail, à leurs loisirs. Bref les jeunes gens se croisent mais ils ne se rencontrent plus. Il n'y a plus de temps pour cela. On les occupe comme si on voulait les empêcher...

L'ETRANGER

Les empêcher ?

LA VIEILLE DAME

De penser, d'anticiper, de se projeter dans l'avenir, de rêver si je puis dire.

L'ETRANGER

Ah ma pauvre dame, cela doit vous sembler bien triste ...

LA VIEILLE DAME

En effet ! Mais que puis-je y faire ? Je vous ai dit que je partageais mon habitation avec ma petite-fille. Ses parents sont partis comme tant d'autres mais elle n'a pas suivi. Je le regrette, croyez-le bien ! D'autant que rien n'indique qu'elle envisage de fonder une famille ; ce n'est pas qu'elle soit pareille aux autres, toujours à galoper derrière le temps, ah cela non ! Elle cultive son jardin secret, comme elle dit, mais j'y songe ...

L'ETRANGER

Je vous écoute ma chère ...

LA VIEILLE DAME

Un de ces soirs vous pourriez venir à la maison pour y partager notre repas ; vous feriez la connaissance de Jane, c'est ma petite-fille, et, qui sait, elle vous parlera peut-être de son jardin secret. Vous êtes si différent, mon jeune ami, vous n'êtes pas comme ceux d'ici : je suis certaine que Jane aurait bien du plaisir à parler avec vous.

L'ETRANGER

Ma chère amie, si vous permettez cette familiarité, vous m'honorez et je serai ravi de répondre à votre invitation.

LA VIEILLE DAME

Alors pourquoi attendre ? Si vous êtes libre, pourquoi pas ce soir ? Ce sera frugal, je vous préviens, ou plutôt à la bonne franquette comme disent les jeunes.

L'ETRANGER

Ce soir après l'office ?

LA VIEILLE DAME

Venez plus tôt, l'office n'a rien d'obligatoire, vous savez : y participent ceux qui le souhaitent. Et d'ailleurs aucun espace public n'exige d'y demeurer, on peut seulement le traverser pour se rendre à son travail ou ailleurs, chez un ami par exemple. Dans l'espace public aucun faux pas n'est toléré, c'est la seule règle en vigueur. Donc moins vous y restez, moins vous êtes contraints. Alors, me direz-vous, pourquoi le soir les gens ne restent-ils pas chez eux ? Parce que tout est pensé et qu'ils n'ont plus à le faire. Ce sera donc à ce soir, mon jeune ami ?

L'ETRANGER

Je m'en réjouis, ma chère amie, et si je puis apporter quelque chose qui fasse plaisir à votre petite-fille, surtout dites-le moi ?

LA VIEILLE DAME

Votre présence, mon jeune ami : rien ne lui fera plus plaisir, soyez-en certain.

L'ETRANGER

Alors c'est entendu, chère amie : à ce soir sans faute !

SCENE 5

PARMI LES OISEAUX DE PROIE

LE NARRATEUR (OFF)

Celui qui voudra descendre ici,
rapidement,
les profondeurs l'absorberont !
-- Mais toi, Zarathoustra,
tu aimes aussi l'abîme,
semblable au *pin* !

LA VOIX (OFF)

Zarathoustra qui aime l'abîme, suspendu entre un ciel trop profond et une plaine si basse, tel un pin accroché à son rocher, ne crains-tu pas de t'échouer ? Il suffit qu'un moucheron s'y pose pour que le pin se brise : tu ne peux l'ignorer ! Qui se penche sur le bord de la falaise, pour en sonder la profondeur, il lui suffit d'un simple pas pour que le vide l'absorbe, que pareil à un caillou trop lourd, il dévale la pente et s'échoue dans la plaine. Si, trop lourd de ton savoir, il t'arrive de rouler jusqu'en bas, crois qu'un homme, le dernier homme, suffira à te remonter jusqu'aux cimes ? Le voudra-t-il d'ailleurs ? Souviens-toi qu'il t'a poursuivi de sa malédiction tandis que, méprisant le vieillard misanthrope, tu t'étais pressé jusqu'à la ville pour lui annoncer la venue prochaine d'un homme nouveau, un Surhumain auquel devait les mener la corde tendue entre deux mondes ? Te souviens de ce funambule qui, parce qu'il fut empêché par un bouffon d'atteindre au but, s'était jeté de la corde pour mourir à tes pieds ? Te souviens-tu aussi de ce jeune homme vaniteux qui prétendait s'élancer plus haut que l'arbre dont il foulait le pied ? Et ces hommes supérieurs, dévorés par le furieux lion au plus profond de ta grotte et pour lesquels ne t'est venue aucune pitié, qu'espéraient-ils encore de ton hospitalité ? Souviens-toi de l'hymne de l'Enchanteur, parce que sa Raison était devenue folie, les conviait à

dévoré de jeunes agneaux, à méprise toute vie naissante : n'es-tu pas, toi aussi, un fou d'ainsi danser avec l'abîme ? Mais peut-être que ta folie en est une autre : peut-être même que le fil tendu au-dessus de l'abîme n'est pas tissé de corde mais de volonté seulement, cette volonté de puissance jalouée par les arbres quand un homme volant parvient à s'élever bien plus haut qu'eux.

LE NARRATEUR (OFF)

Le pin agrippe ses racines,
là où le rocher lui-même
regarde dans les profondeurs en frémissant --,
il hésite au bord des abîmes,
où tout autour de lui
tend à descendre :
auprès de l'impatience
des sauvages cailloux, des torrents impétueux
il est patient, tolérant, dur, silencieux,
solitaire...

LA VOIX (OFF)

Mais le pin est patient et surtout il hésite au moment où les pierres sauvages et les torrents intrépides, qui ne prennent jamais le temps mais, bien au contraire, toujours se laissent prendre par lui, s'élançant, à travers le vide, à l'assaut de la plaine. Et c'est chargés de vide, qu'ils puisent au passage, que, s'échouant sur la terre ferme, ils parviennent jusqu'aux hommes, les derniers, n'ayant pour seule offrande que ce néant dont ils se sont enflés dans leur chute. Cette solitude du pin qui résiste à toutes les offenses, aux assauts du vent et de la pluie qui voudraient qu'il s'échoue, tu la connais bien Zarathoustra, toi le plus solitaire d'entre tous, autant sur ta montagne que parmi les hommes : même tes amis de la Vache Bariolée n'ont pu t'en libérer. De cette solitude, tu sais la dureté et le silence : « avec la solitude, j'ai désappris le silence » as-tu un jour confié : n'est-ce pas justement la solitude, quand elle devient trop pesante, insupportable, qui conduit certains d'entre nous à devenir soliloques ? Des fous, pense-t-on souvent : des solitaires tout simplement !

Mais alors que tout ce qui l'entoure, parce qu'il est trop pesant, se précipite dans les profondeurs, le pin, qui est patient, hésite : il ne fait qu'un avec ce rocher dont les frémissements sont aussi les siens. Il hésite à s'élancer sur cette corde invisible dont tu lui as parlé et qui doit le conduire, dans son épanouissement, vers ce Soi que nul Enchanteur ne pourra désormais aliéner. Quand tu as toi-même gravi ta dernière montagne pour, en son sommet, te livrer à la plus dure des solitudes, n'avais-tu pas le cœur gros ? As-tu d'un seul revers de ta main balayé la moindre hésitation ? Ce n'était qu'une montagne de plus, donnais-tu à penser, fort du chemin déjà parcouru et des épreuves surmontées ; cependant tu savais qu'aucun de tes amis ne s'accrocherait à tes pas, qu'en progressant tu effacerais toi-même tes pas, qu'à tout autre ta destinée était interdite. Et, parvenu au bord de la mer, n'as-tu pas pleuré, de joie sans doute mais aussi en raison de la peine que t'avaient causée tes propres pensées ? Tu aurais voulu secourir la mer endormie et l'arracher à ses cauchemars mais, quelle qu'était ton audace, tu aurais agi en vain car ses cauchemars étaient aussi les tiens, le présage d'un grand danger qui, une fois de plus, croiserait ta propre route : un serpent noir qui, par le rêve, nous entre dans la bouche jusqu'au fond du gosier.

Aussi le pin, sans doute parce qu'il te ressemble un peu, hésite à s'élancer de son rocher, à franchir cette clôture abyssale qui le sépare de cet Autre qui l'appelle à se dépasser, à marcher, sans filets, sur cette corde qui ne peut le mener qu'à lui-même. C'est qu'il est difficile d'être Soi, menaçant de vouloir le devenir : à l'abri de la foule, de l'anonymat du On, on ne risque pas grand-chose. Que pourrait-il nous arriver quand, pareil à tout autre, plus rien ne nous distingue, que l'on devient personne, rien que le bêlement partagé du troupeau qui avance en ne suivant personne. Personne ? Un Enchanteur peut-être ou l'un de ces nombreux « guides » qui ont fait du vent leur commerce : suit alors le troupeau des faibles qui, ne faisant qu'un, ne sont personne sinon les méprisants des forts qui, parce qu'on les distingue encore, donnent l'impression d'être quelqu'un. S'agit-il d'une illusion ? Il arrive, quelquefois, que les forts en viennent à douter de leur force, qu'ils envient de se fondre dans la masse, de disparaître en s'effaçant derrière le visage des autres ; c'est ainsi que des sentences s'exécutent dans le silence anonyme des prisons sous la surveillance imperceptible des superviseurs de telle sorte que les détenus assument leur propre surveillance. Le pouvoir, que détiennent généralement les forts, s'exerce à l'abri des regards et bien souvent par personne. Le fort devient un anonyme

parmi les faibles : ne brillent guère, en dehors des foules, que les faibles nouvellement devenus forts.

Il arrive tout autant que parmi les faibles se cache quelqu'un susceptible de s'affirmer en une conscience individuelle apte à lézarder les plus solides édifices. Sans doute que les faibles sont, en fin de compte, plus à craindre que les forts, si du moins on admet que ces derniers se déterminent à l'action dans les simples limites d'une morale aristocratique de la bienveillance.

LE NARRATEUR (OFF)

Solitaire !

Qui oserait aussi
être hôte ici,
être *ton hôte* ?...

Un oiseau de proie peut-être,
qui d'aventure s'accroche,
joyeusement dans la chevelure
du martyr endurent,
avec un rire égaré,
un rire d'oiseau de proie...

LA VOIX (OFF)

Ainsi donc les oiseaux de proie auraient, comme les Enchanteurs, la faculté de rire, non pas d'un rire franc et joyeux mais d'un rire schopenhauerien, glaçant et, trop souvent, meurtrier. Mais qui sont-ils ces rieurs de grand vol qui, pareils aux Enchanteurs, se jettent, affamés, sur les « martyrs endurent » ? Zarathoustra aurait-il soudainement à redouter son aigle et serpent suspendu à son cou ? On ne peut qu'en douter : Schopenhauer se donnait bien plutôt un air de charbonneuse. Mais peu importe car les Enchanteurs sont maîtres dans l'art du camouflage et de la duplicité. Pourquoi Thétis serait-elle seule autorisée à devenir ce qu'il y a de plus petit : une goutte d'eau. Ce sont les pipistrelles qui le soir, parce qu'elles ont la réputation de s'accrocher à leurs cheveux, pressent le pas des femmes ; mais il y a aussi les serpents qui servaient de chevelure aux Erinyes et aux Gorgones. En particulier Méduse avait le pouvoir de

pétrifier celui dont le regard croisait le sien : Zarathoustra, pétrifié et ne faisant plus qu'un avec le rocher auquel il s'accroche, sous l'action de son propre poids, pourrait bien être entraîné dans l'abîme. Soyons sérieux ! Ce qui pèse le plus lourd sur les épaules de Zarathoustra, c'est le « nain », ce pied-bot, l'esprit de pesanteur.

Ce « nain », à moitié taupe et donc d'une vue limitée, est l'esprit de pesanteur qui se nourrit de nos regrets et de nos remords : il s'incruste en nos pensées qu'il alourdit et paralyse, de sorte que toujours il nous entraîne vers le bas quand le chemin de l'existence devient aride, glissant et privé de la moindre splendeur.

LE NARRATEUR (OFF)

Le visage sombre, j'ai traversé dernièrement le blême crépuscule, — sombre et dur, et les lèvres serrées. Plus d'un soleil s'était couché pour moi.

Un sentier qui montait avec insolence à travers les éboulis, un sentier méchant et solitaire qui ne voulait plus ni des herbes ni des buissons, un sentier de montagne criait sous le défi de mes pas.

Marchant, muet, sur le crissement moqueur des cailloux, écrasant la pierre qui le faisait glisser, ainsi mon pas se contraignait à monter.

Plus haut : — résistant à l'esprit qui l'attirait vers en bas, vers l'abîme, à l'esprit de la lourdeur, mon démon et mon ennemi mortel.

Plus haut : — quoiqu'il fut assis sur moi, moitié nain, moitié taupe, paralysé, paralysant, versant du plomb dans mon oreille, dans mon cerveau, goutte à goutte, des pensées de plomb.

« Ô Zarathoustra, me chuchotait-il d'un ton moqueur, syllabe par syllabe, pierre de la sagesse ! Tu t'es lancé en l'air, mais toute pierre jetée doit — retomber !

Ô Zarathoustra, pierre de la sagesse, pierre lancée, destructeur d'étoiles ! C'est toi-même que tu as lancé si haut, — mais toute pierre jetée doit — retomber !

*Condamné à toi-même et à ta propre lapidation : ô Zarathoustra, tu as jeté bien loin la pierre,
— mais elle retombera sur toi ! »*

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre III, « De la vision et de l'énigme »)

LA VOIX (OFF)

Ce pied-bot, qui se glisse dans les pas de l'Enchanteur, est, comme celui qui le précède, un esprit menteur qui, diffamant le monde et la vie, voudrait nous attirer ou dans les mailles du filet de la Raison-Tarentule ou dans les chimères de l'idéalisme.

LE NARRATEUR (OFF)

Peu de temps cependant après que Zarathoustra se fut débarrassé de l'enchanteur, il vit de nouveau quelqu'un qui était assis au bord du chemin qu'il suivait, un homme grand et noir avec un visage maigre et pâle : celui-ci le contraria énormément. Malheur, dit-il à son cœur, je vois de l'affliction masquée, elle me semble appartenir à la prêtraille ; que veulent ces gens dans mon royaume ?

Comment ! J'ai à peine échappé à cet enchanteur : et déjà un autre nécromant passe sur mon chemin, —

— un magicien quelconque qui impose les mains, un sombre faiseur de miracles par la grâce de Dieu, un onctueux diffamateur du monde ; que le diable l'emporte !

Mais le diable n'est jamais là où il devrait être : toujours il arrive trop tard, ce maudit nain, ce maudit pied-bot ! » —

((Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV, « Hors Service »))

LA VOIX (OFF)

C'est un nécromant qui, pareil à l'Enchanteur, ne connaît que les morts avec lesquels il a don de converser ; voilà pourquoi il est un négateur de la vie : jamais sa parole ne s'adresse aux vivants et s'il se prétend, au nom d'un dieu, faiseur de miracles ou tout autre magicien, il est en réalité le diable lui-même, ce manque d'Esprit qu'ont en commun tous les Enchanteurs.

LE NARRATEUR (OFF)

Pourquoi tant d'endurance ?

-- se moque-t-il cruellement :

il faut avoir des ailes, quand on aime l'abîme...

il ne faut pas se cramponner,

comme tu le fais, pendu ! –

LA VOIX (OFF)

Zarathoustra, quand on aime jouer avec l'abîme, il faut avoir des ailes, comme ton aigle par exemple. Tu t'accroches à la pierre, tu t'écorches les mains et tu t'épuises : tu es un pendu mais, avec le temps, les pendus finissent toujours par avoir pied. L'oiseau de proie se moque, avec cruauté, de ton endurance et il attend son heure : il sait que tu finiras par lâcher prise et que, sans ailes, tu échoueras dans l'abîme. Cette cruauté que te renvoie l'oiseau à l'affut, elle est d'abord la tienne : n'es-tu pas le plus cruel des Nemrod ?

LE NARRATEUR (OFF)

Ô Zarathoustra,

toi le plus cruel des Nemrods !

naguère chasseur de Dieu,

filet où se prenaient toutes les vertus,

flèche du mal ! --

Aujourd'hui --

harcelé par toi-même,

ta propre proie,

blesé par ta propre flèche...

LA VOIX (OFF)

« Kouch engendra aussi Nemrod, celui qui le premier fut puissant sur la terre. Il fut un puissant ravisseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit : « Tel que Nemrod, un puissant ravisseur devant l'Éternel ! » Le commencement de sa domination fut Babel ; puis Érec, Akkad et Kalné,

dans le pays de Sennaar. De cette contrée il s'en alla en Assur, où il bâtit Ninive, Rehoboth Ir et Kélah; puis Résen, entre Ninive et Kélah, cette grande cité. »

Genèse 10,8-12

Fils de Kouch, lui-même petit-fils de Noé, Nemrod fut le premier grand roi après le Déluge et un chasseur insatiable : passé dans le langage courant, son nom désigne un chasseur qui abat beaucoup de gibier. Zarathoustra, athée incorruptible » est un chasseur de Dieu et de toutes les vertus qui particulièrement lui sont associées. S'il est une flèche du mal, c'est au regard du bien que l'on prête à ces vertus : comme son créateur, Zarathoustra entend se situer « Par-delà bien et mal ». De toutes les flèches qu'il a décochées, l'une, au moins, s'est retournée contre lui : Zarathoustra chasseur est devenu sa propre proie. De la main de Nietzsche, à cette époque, le propos donne l'impression de « sonner faux », comme une cloche fêlée. Zarathoustra ne serait-il pas l'annonciateur de Dionysos ? S'il est parmi les dieux un archer célèbre pour son habileté, c'est Apollon, l'antipode, en quelque sorte de Dionysos dont l'arme, si l'on peut dire, était le Thyrses. Si Zarathoustra devient archer, à la manière d'Apollon, serait-ce parce qu'il a failli à sa tâche ? Nietzsche en a déjà touché un mot : si Zarathoustra devrait avoir de bonnes raisons de redouter l'abîme au-dessous duquel il est suspendu, c'est parce qu'il est devenu trop pesant, qu'il s'est alourdi lui-même du poids de son savoir acquis dans la méditation solitaire, un savoir dont il entend bien faire profiter ses pairs mais le partage du savoir ne soulage de rien celui qui le possède : l'erreur de Zarathoustra, c'est précisément de l'avoir pensé, d'avoir aux dépens d'autrui voulu se soulager de son propre poids devenu trop lourd à porter. Au premier livre de son histoire le dernier discours de Zarathoustra, intitulé « De la vertu qui donne » enseigne la vertu la plus haute : le don. La vertu qui donne, c'est le partage des richesses accumulées, de l'or qui assigne aux choses leur valeur la plus sûre et la plus grande. Cependant méfie-toi, Zarathoustra : tout ce qui brille n'est de l'or !

LE NARRATEUR (OFF)

« Lorsque Zarathoustra eut pris congé de la ville que son cœur aimait, et dont le nom est « la Vache multicolore », — beaucoup de ceux qui s'appelaient ses disciples l'accompagnèrent et lui firent la reconduite. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à un carrefour : alors Zarathoustra leur dit qu'il voulait continuer seul la route, car il était ami des marches solitaires. Ses disciples, cependant,

en lui disant adieu, lui firent hommage d'un bâton dont la poignée d'or était un serpent s'enroulant autour du soleil. Zarathoustra se réjouit du bâton et s'appuya dessus ; puis il dit à ses disciples :

Dites-moi donc, pourquoi l'or est-il devenu la plus haute valeur ? C'est parce qu'il est rare et inutile, étincelant et doux dans son éclat ; il se donne toujours.

Ce n'est que comme symbole de la plus haute vertu que l'or atteint la plus haute valeur. Luisant comme de l'or est le regard de celui qui donne. L'éclat de l'or conclut la paix entre la lune et le soleil.

La plus haute vertu est rare et inutile, elle est étincelante et d'un doux éclat : une vertu qui donne est la plus haute vertu.

En vérité, je vous devine, mes disciples : vous aspirez comme moi à la vertu qui donne. Qu'auriez-vous de commun avec les chats et les loups ?

Vous avez soif de devenir vous-mêmes des offrandes et des présents : c'est pourquoi vous avez soif d'amasser toutes les richesses dans vos âmes.

Votre âme est insatiable à désirer des trésors et des bijoux, puisque votre vertu est insatiable dans sa volonté de donner.

Vous contraignez toutes choses à s'approcher et à entrer en vous, afin qu'elles recoulent de votre source, comme les dons de votre amour.

En vérité, il faut qu'un tel amour qui donne se fasse le brigand de toutes les valeurs ; mais j'appelle sain et sacré cet égoïsme.

Il y a un autre égoïsme, trop pauvre celui-là, et toujours affamé, un égoïsme qui veut toujours voler, c'est l'égoïsme des malades, l'égoïsme malade.

Avec les yeux du voleur, il garde tout ce qui brille, avec l'avidité de la faim, il mesure celui qui a largement de quoi manger, et toujours il rampe autour de la table de celui qui donne. »

(Nietzsche, « Ainsi parlait Zarathoustra », livre I, « De la vertu qui donne »)

LA VOIX (OFF)

Mais, dis-moi donc, Zarathoustra : aurais-tu, comme Faust avant toi, vendu ton âme au diable pour en savoir davantage ? N'oublie jamais que c'est le par-don et les prières de Marguerite qui l'ont sauvé de la damnation éternelle. Et tant qu'à faire : souviens-toi de ces mots prononcés par le Crucifié du haut de sa croix : « Pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ! ». Aussi prends garde : celui qui souhaite assez, qu'aurait-il à faire de trop ? Les hauteurs auraient-elles fait de toi un homme hautain ? Donner de ses richesses, c'est donner de sa pauvreté : tu voudrais combler tes semblables en leur offrant cet or incrusté dans ta canne, en augmenter la richesse mais que feraient de ce que tu leur donnes ? Si ton vœu est de partager ton savoir avec les tiens, par-donne, en premier lieu, leur ignorance. Mais Zarathoustra ne sait rien de la pitié et surtout il ne par-donne pas : il prend la fuite, devient misanthrope, comme le vieillard de la forêt, et s'offre à la compagnie des bêtes.

Nous avons tous un bouffon devant nous : est-ce une raison nécessaire pour que toujours il arrive en premier lieu ? Ce funambule, tombé de sa corde et mourant à tes pieds, cet « innocent » que tu as porté sur tes épaules jusqu'à l'arbre en creux auquel tu l'as livré, t'es-tu assuré qu'il n'était pas pied-bot ? N'est-ce pas d'être trop pesant qu'il a chuté de la corde ? Souviens-toi encore qu'il suffit qu'un berger croque fermement la tête d'un serpent noir pour que disparaissent, comme s'ils faisaient un ensemble, le portique aux deux voies, la tarentule au clair de lune et ce pied-bot qui s'accrochait à ta pensée. Si, hissé sur tes épaules, il ralentissait ta marche du poids de ses idées de plomb, tu as juré que jamais il ne percerait les secrets de ta pensée : aussi, sautant par-dessus ton épaule, comme l'avait fait ce bouffon sur la corde, il s'est retrouvé sur la pierre, devant toi comme s'il voulait t'empêcher de choisir l'un ou l'autre des deux chemins mais c'est le berger qui alors t'a sauvé en choisissant pour toi.

En offrant à tes pairs l'objet de ta richesse, tu étanches leur envie d'une eau qui jamais ne désaltère : as-tu jusqu'ici pensé à ce par-don qui est bien plus qu'un don car s'il efface une offense et libère le pardonné du remord qui le retient, il te libère tout autant du poids de cette offense quand elle devient ressentiment : en libérant l'autre du poids de son offense, tu te libères toi-même d'un poids qui, parce qu'il est aussi pesant, te retient prisonnier de cette offense. Par-donner, ce n'est simplement donner un peu de ce qui pèse sur nos épaules avec l'espoir d'en être soulagé (car de ce que tu donnes alors, rien ne t'est ôté) mais c'est donner

de soi-même, effacer cette béance qui s'est creusée dans l'âme de celui qui donne et de celui qui reçoit. Aussi, Zarathoustra, veux-tu être soulagé de ton propre poids qui t'entraîne vers l'abîme, alors donne, en l'effaçant, ce qui véritablement t'alourdit tout en privant les autres.

Serait-ce la solitude qui a durcit ton cœur ? A vivre loin des hommes, on finit par les oublier : ils ne sont plus que souvenirs en nos mémoires, des images, d'Epinal ou de Gomorrhe, les êtres virtuels d'une histoire que, sans cesse, on réécrit pour se justifier d'exister mais cette histoire, toujours recomposée, est l'histoire de personne : ni soi-même ni les autres mais juste une tragédie ou une romance. Or tu le sais, Zarathoustra : à l'heure où tu enseignes la vertu qui donne, combien de solitude il te faudra encore souffrir avant que le chameau, devenu lion, soit enfin l'enfant qui te hante depuis ce jour maudit où tu as cessé de l'être. Mais, avant que le lion s'endorme à tes pieds dans le ballet des colombes, combien de Tables te faudra-t-il encore renverser ?

Mais le par-don, bien qu'il soit un au-delà du don, demeure insuffisant, un premier pas, car il n'efface que des blessures. Le temps nous est bien plus précieux car le temps nous oblige ; aussi prendre le temps avant qu'il ne nous prenne, c'est en disposer, être son maître et se donner la possibilité de le partager. Donner de son superflu n'est pas donner : c'est, en quelque sorte, se racheter une conscience. Or donner de son temps, parce qu'on a pris la liberté d'en disposer, c'est donner de soi-même dans le renoncement : un au-delà du simple don qui nous prive et nous soulage au bénéfice de celui auquel on le consacre. Se détourner de soi dans une attention sincère à l'autre, non pas simple empathie qui toujours se réserve, mais sollicitude, libre déplacement d'un centre de gravité, révolution copernicienne de la nécessité existentielle de l'être-avec et affirmation de l'autre comme Ego dans son essentielle altérité.

LE NARRATEUR (OFF)

Aujourd'hui --
solitaire avec toi-même,
en désaccord avec ton propre savoir,
au milieu de cent miroirs
faux devant toi-même,
incertain

parmi cent souvenirs,
souffrant de toutes les blessures,
refroidi par toutes les gelées,
étranglé par tes propres lacs,
connaisseur de toi-même !
Bourreau de toi-même !

LA VOIX (OFF)

Tu dois à ta solitude de t'avoir appris bien des choses mais t'a-t-elle suffisamment appris à te méfier de toi-même ? Tu es, nous dit ton Autre, semblable à un palais de glaces, à cent miroirs dont les reflets ne sont jamais toi mais l'imager seulement qu'en renvoient tous les miroirs et tu t'égaras parmi tous ces reflets, en quête d'un toi que tu ne saurais voir. Ne se reflètent sur ces glaces que les souvenirs appauvris par le temps de ce que tu fus naguère et qu'à présent tu ne peux plus être. Car tu deviens, Zarathoustra : que tu grandisses ou rapetisses, si peu demeure de ce qui fut. Seulement des souvenirs, vagues et douteux, qui, s'ils te semblent vrais, n'en sont pas moins faux. Aussi, comme le pin, deviens-tu un hésitant, un incertain de ce que tu fus jadis, de ce que tu es à présent et de ce que tu seras demain. « Connaisseur de toi-même », fidèle aux sentences de Socrate, tu deviens ton propre bourreau : qui peut prétendre, sans avoir à en souffrir, à une pareille connaissance ?

Si l'homme n'est pas, c'est parce qu'il devient : le moindre instant de son existence est avènement. Aussi comment savoir ce que l'on est si nous sommes un toujours à –venir, un déjà certes mais qui est, tout autant, un non encore ? L'homme n'est pas un tapis que l'on déroule et nous dévoile, au fil du temps, ce qui déjà était inscrit : l'homme est un poème qui s'écrit, jour après jour, de l'encrier de ses larmes et de ses joies. Tu es, dit-il, prisonnier de ta propre glace : n'es-tu pas, comme ton Autre, un Hyperboréen ? Qu'importe des lacs l'eau froide où tu te baignes : quand l'Esprit est de feu, il ne craint pas le gel. Là-haut dans ta montagne, dans les neiges éternelles, tu ignores les Anges de l'An et ceux de la maison : qu'auraient-ils à t'offrir qui donnerait vie à ton désert ? Tu es monté si haut, bien plus loin que les alpages, qu'en ta demeure l'herbe la plus audacieuse ne parvient à germer ; tu ne sais du soleil du soleil que son trop de lumière et son peu de chaleur : dans les cimes aucun bois ne s'aventure pour y périr et nourrir de sa mort la chaleur d'un impossible feu. Aussi ne te réchauffent que les flammes intérieures

dont se nourrit ton âme. Dans la plaine, sous le soleil pleuvant, le dernier homme vient à jurer que c'est trop peu, qu'à pareil froid aucun ne peut survivre : a-t-il seulement une âme, ce dernier des hommes, ce fil rompu qui plonge dans les abîmes d'une existence bien trop humaine pour être vraiment la nôtre.

LE NARRATEUR (OFF)

*Pourquoi t'es-tu lié
avec la corde de la sagesse ?
Pourquoi t'es-tu attiré
dans le paradis du vieux serpent ?
Pourquoi t'es-tu glissé
dans toi-même -- dans toi-même ?...*

LA VOIX (OFF)

Te serais-tu lié avec la corde de la sagesse, livré au paradis du vieux serpent, croqué la pomme qui te rendrait pareil aux dieux ? Te serais-tu glissé en toi-même, si profondément que tu en oublies le monde ? Qui est-il donc ce Zarathoustra pris au piège de la tarentule, incrusté dans la toile de Raison ? Aurait-il jaloué des dieux la connaissance et succombé aux tentations du savoir de toutes choses ? Si toujours « Je est un Autre », ainsi que l'affirme le poète, quel est cet Autre que tu es aux dépends de ce Je que jusqu'ici tu fus ? Qui s'est trompé en cette histoire : est-ce toi ou bien cet Autre qui soudain squatte ta pensée et ton vouloir ? N'est-ce pas lui qui, t'accusant, avoue sa propre faute, ses défaillances, son socratisme aussi dans les droits qu'il ajouta jadis au crédit de la Raison ? N'est-ce pas ton créateur lui-même, qui revenu de ses égarements dans les faubourgs de la pensée du démon philosophe, réfutant tout romantisme et toute forme d'idéal, a offert, pour un temps, à la Raison d'éclairer son propre chemin ? Aussi n'est-ce pas ton auteur lui-même qui, désespérément, s'accroche à son rocher, tel un pin fragile craignant de sombrer dans les profondeurs ?

LE NARRATEUR (OFF)

*Un malade maintenant
que le venin du serpent a rendu malade ;*

*un prisonnier maintenant,
qui a tiré le sort le plus dur :
travaillant courbé
dans son propre puits de mine,
creusé en toi-même,
t'attaquant à toi-même à coups de pioche,
inhabile,
rigide,
un cadavre --,
accablé de cent fardeaux,
accumulés par toi,
toi qui sais !
Connaisseur de toi-même !
Toi, le sage Zarathoustra !
Tu cherchas le plus lourd fardeau :
alors tu te trouvas toi-même --,
tu ne sais plus te débarrasser de toi...*

LA VOIX (OFF)

Le portrait de Zarathoustra, que le texte en ces termes nous propose, est accablant, cruel même : il donne à penser que Zarathoustra serait l'unique défunt du cimetière de son propre univers. Il y en a pourtant d'autres : le funambule du prologue et, au terme du quatrième livre, les hommes supérieurs dévorés par le lion. Zarathoustra est un malade, un prisonnier du sort le plus dur qu'il a lui-même tiré, un travailleur courbé de la mine qu'il a, en lui-même, creusée, un être inhabile et rigide, un cadavre même qui, parce qu'il s'est cherché lui-même, s'est chargé du fardeau le plus lourd dont il ne peut, à présent se débarrasser. Quelle mouche (une charbonneuse probablement) semble avoir ici piqué ton créateur ? L'une des Erinyes probablement ! Ces déesses du remord qui pourchassaient Oreste après qu'il ait tué sa mère. Ton père aurait-il eu quelque remord au terme de sa trop brève existence ? Dans « La plainte d'Ariane », semblant faire de Dionysos l'archer qui accable Ariane de ses flèches, il contrevient à une mythologie qu'il connaît pourtant très bien : l'arc est l'arme de prédilection d'Apollon qui

tours se tient à distance, tandis que c'est le Thyrsos, un instrument de proximité, dont se sert Dionysos. doutant que Nietzsche ait pu l'oublier, on peut penser que c'est sciemment que Nietzsche ne lève pas cette ambiguïté. Cependant l'Ariane qui gît sur les plages de Naxos, c'est l'Ariane au fil qui sauva Thésée de la perdition avant que ce dernier ne l'abandonne : cette Ariane, c'est la « maîtresse » du labyrinthe de Cnossos, sa raison en quelque sorte. Aussi n'est-il pas surprenant que Thésée l'a « oubliée » sur cette plage dans la mesure où la Raison, pour autant qu'il en ait disposé, est devenue, au fil des événements, la folie de Thésée.

Si Zarathoustra a pu penser avoir été délaissé par son créateur à la faveur de Dionysos, c'est qu'il n'a pas perçu que le portrait ici tracé par son père n'était pas le sien mais celui de son père lui-même, un autoportrait.

LE NARRATEUR (OFF)

*A l'affût,
accroupi,
tu es quelqu'un qui ne sait plus se tenir droit !
Tu finiras par t'incruster dans ta tombe,
esprit difforme !...*

*Naguère encore tu étais si fier,
sur toutes les échasses de ta fierté !
Naguère encore tu étais le solitaire sans Dieu,
le solitaire à deux, avec le diable,
le prince écarlate de toutes les insolences !...*

LA VOIX (OFF)

Pauvre Zarathoustra ! Ton désespoir s'écoule sur tes joues : tu pleures une trahison et tu as tort car c'est lui-même que Nietzsche trahit, plus précisément ce qu'il regrette d'avoir un jour été. Ce n'est pas toi qu'il accable : le faire serait s'accabler lui-même puisque c'est lui, et lui seul, qui a tracé le chemin qui fut le tien. Ce qu'il accable, c'est son défaut d'histoire, c'est l'époque où, ne décidant de rien, il confiait à d'autres le soin de l'inventer, de meubler son temps pour en faire une histoire qui jamais ne fut la sienne ; ce qu'il accable, c'est son être

d'emprunt, la dictée à laquelle, journallement, il s'efforçait de répondre avec le plus grand soin. Nietzsche est né d'une rupture avec ceux qui, jusque-là, lui avaient assigné sa place. Je t'invite, Zarathoustra, avec cette Sagesse qui aujourd'hui encore est la tienne, à lire les derniers vers et, sans doute, comprendras-tu alors où Nietzsche voulait en venir. Il te dit « comprimé entre deux néants », un « point d'interrogation » : mais quels sont ces deux néants et quelle est cette question que tu étires entre ces deux néants ? Cette énigme est fatiguée de n'avoir pas encore été résolue : aussi les oiseaux de proie, affamés de toi, de ton savoir et de ce que tu ignores encore, voudraient-ils « te résoudre », mettre un terme à cette énigme. Or cette énigme, c'est toi-même : « Je suis ton labyrinthe » disait Dionysos à son Ariane et toi, tu es celui des hommes, oiseaux de proie, les derniers hommes : ils voudraient t'ouvrir le ventre comme on le fit de la poule aux œufs d'or, te résoudre, toi qui es leur question. Mais tu es un Nemrod, non pas chasseur de proies, à peine chasseur de Dieu, mais chasseur d'énigmes comme ces matelots qui, sur le bateau, t'interrogeaient et auxquels, replié sur ta propre énigme, tu ne daignais pas répondre.

Souviens-toi de « L'Antéchrist » et des exigences que ton auteur mettait à le comprendre : crois-tu vraiment que ces oiseaux de proie, que tu connais pour les avoir souvent fréquenté, ont les qualités requises pour « te résoudre » ?

LE NARRATEUR (OFF)

*Aujourd'hui --
comprimé
entre deux néants,
un point d'interrogation,
une énigme fatiguée --
une énigme pour les oiseaux de proie...
-- ils finiront bien par te « résoudre »,
ils sont affamés de ta " solution ",
ils voltigent déjà autour de toi, leur énigme,
autour de toi, pendu !...
Ô Zarathoustra !*

Connaisseur de toi-même !...

bourreau de toi-même !...

LA VOIX (OFF)

Ces oiseaux de proie, ces dénicheurs d'énigmes, ont-ils envers eux-mêmes suffisamment de liberté ? Sont-ils aptes et déterminés à toujours se dépasser, à gravir les montagnes les plus pentues, à séjourner dans le grand nord auprès des hyperboréens, à toujours douter d'eux-mêmes et de leurs pensées ?

L'énigme est fatiguée, dit-il : elle est fatiguée d'attendre qu'on la résolve mais ne disait-il pas qu'il y faudrait au moins un siècle et que lui-même naitrait posthume ? Depuis qu'elle fut écrite, bien des hommes se sont penchés sur elle et j'en ai lu des tentatives, audacieuses quelquefois, burlesques très souvent. Et cependant cette énigme doit bien avoir une clé : si ce n'est toi, qui d'autre pourrait la détenir en secret ? Voilà pourquoi je t'invite au retour : c'est une nécessité en ce temps de détresse ! Zarathoustra est un grand poète : qui, mieux qu'un poète, peut nous parler du Sacré et des dieux qui sauvent ? Nous parler du Sacré que l'on piétine depuis trop longtemps et de ces dieux que, parce qu'ils étaient inconvenants, ont été délaissés et ensuite oubliés.

Comprends-tu à présent que l'énigme, ton énigme, a effacé tous ces mauvais mots dont cet homme, ton père, a paru t'accabler : ce n'étaient que des mots, ceux d'un soliloque qui s'adresse à lui-même car il n'a plus d'amis. Tu m'as offert le miel dont, toi aussi, tu as besoin : aussi nous le partagerons et, ensemble, nous boirons de la source son eau précieuse. Nous la boirons à la santé de ce père qui, sans doute, en a besoin autant que nous, non pour qu'il revienne car, tu en conviendras, il n'est pas encore parti...

Et cependant prends gardes, Zarathoustra, à l'Autre ta maitresse, cette « heure la plus silencieuse » qui t'appelle à te briser ; ton insolence est feinte : tu voudrais désobéir, t'échapper de toi-même pour n'avoir pas à renoncer. Renoncer ? A ce chameau que tu deviens dans la compagnie des hommes : renoncer à ton propre effacement quand tu n'es plus qu'écoute assujettie, Zarathoustra qui a de trop grandes oreilles, aux inutiles bavardages de tes amis.

ACTE III

SCENE 1

A l'heure où ka plupart des villageois se rendent au temple, l'étranger se dirige vers la maison de la vieille dame, il porte un petit panier à la main. Arrivé devant la porte il frappe à la porte qui s'ouvre immédiatement.

LA VIEILLE DAME

Mon cher ami, nous vous attendions, mais entrez donc, je vous en prie.

L'inconnu pénètre dans la maison, la vieille dame referme la porte et le suit ...

LA VIEILLE DAME

Cher ami, permettez-moi de vous présenter Jane, ma petite fille. Je lui ai beaucoup parlé de notre rencontre tout à l'heure sur le banc ;

L'ETRANGER

Mes hommages, mademoiselle ! Permettez-vous que je vous appelle Jane. Tout à l'heure dans la forêt j'ai cueilli des framboises et des myrtilles que j'ai placées dans ce panier : elles sont pour vous. Il y avait là de très jolies fleurs et, je vous l'avoue, j'ai hésité à vous en faire un bouquet mais mon instinct m'a soufflé à l'oreille : laissez donc ces fleurs pour les abeilles.

JANE

Cher monsieur, vous avez très bien fait d'écouter votre instinct. Je suis ravie de vous rencontrer enfin : depuis son retour ma grand-mère ne parle que de vous. Quant aux framboises et aux myrtilles, cher monsieur, c'est un présent de la forêt auquel je ne peux résister.

LA VIEILLE DAME

Mettez-vous à l'aise et prenez une chaise. Je pense que, par cette chaleur, il serait sage d'ouvrir légèrement la fenêtre.

La vieille dame entrouvre la fenêtre ; elle ne voit pas qu'un inconnu, toujours le même, s'est rapproché, certainement pour écouter la conversation. La vieille dame vient s'asseoir à la table en face de l'étranger ; Jane apporte une bouteille de vin et 3 verres, elle verse le vin, dispose les verres et s'assied à son tour.

L'ETRANGER

Du vin ! Mais vous m'honorez, chère madame.

JANE

C'est un vin de fruit, léger, que nous fabriquons nous-mêmes ; l'été il est très rafraichissant.

L'ETRANGER

Alors trinquons ! Ne laissons pas ce précieux breuvage se réchauffer. Si je puis vous aider à préparer quoi que ce soit, n'hésitez surtout à me le demander.

JANE

Le repas mijote dans la casserole de fonte et nous pouvons en profiter pour bavarder. Ma grand-mère m'a confié que vous avez beaucoup parlé de ce Zarathoustra. Je ne l'ai pas connu malheureusement, je suis née bien après son passage. Quand les villageois se sont rassemblés autour de celui qu'ils appellent « le guide », mes parents sont partis mais j'étais bien trop jeune alors pour les accompagner vers l'inconnu : je suis donc restée ici et c'est ma grand-mère qui s'est occupée de moi. Vous avez très certainement remarqué qu'elle évite de se mêler aux villageois et c'est aussi mon cas. Ce village est un théâtre où se rejoue indéfiniment la même pièce : le guide et ses hommes de mains jouent les rôles principaux tandis que les villageois, privés de parole, sont tous des figurants, ils ne sont pas faire-valoir, non, il se fondent dans le décor.

LA VIEILLE DAME

Regardez ! Un merle est entré par la fenêtre et il s'est posé tout en haut du vaisselier : c'est étrange, vous ne trouvez pas ?

L'INCONNU

En effet ! Il me suit partout depuis mon arrivée comme s'il veillait sur moi ou plutôt comme si, par sa présence, il voulait m'adresser un message ou m'indiquer un seuil.

LA VIEILLE DAME

Je me souviens de ce Zarathoustra et de ses animaux de compagnie : un aigle et un serpent, ce n'est pas banal.

L'INCONNU

Zarathoustra rêvait d'être un oiseau pour survoler l'abîme, l'aigle est un oiseau des cimes. Le serpent incarne la ruse et il ne l'a pas choisi par hasard : si Zarathoustra était au fait des plus hauts sommets, il ne manquait pas non plus de ruse dans ses réparties, vous devez vous en souvenir.

LA VIEILLE DAME

Je m'en souviens bien sûr ! Mais sa ruse n'était pas assez grande pour tromper les villageois, son discours n'a convaincu personne, alors il est parti, un cadavre sur son dos.

JANE

Un cadavre ?

LA VIEILLE DAME

Celui du danseur de corde qu'il voulait inhumer de ses mains : il l'a enterré dans la forêt après qu'il soit tombé sur le sol depuis sa corde. Il faut vire dangereusement, disait-il, danser au bord des précipices, comme les aigles en somme mais les aigles n'ont rien à craindre : leurs ailes les empêchent de tomber.

JANE

Et vous, cher monsieur, qu'en pensez-vous ? J'ai bien besoin d'être éclairée sur ce Zarathoustra : il parlait, m'a dit grand-mère, avec beaucoup d'assurance. IL annonçait un homme nouveau qui serait un au-delà de l'homme mais je vous avoue n'y comprendre que peu de chose.

L'ETRANGER

Il voulait briser toutes les anciennes valeurs, libérer l'homme de ses chaînes, morales ou religieuses. Son intention était d'une grande noblesse, je le pense vraiment, mais tous les hommes ne sont pas faits pour les hauteurs. Il faut vouloir, disait-il, vouloir toujours se dépasser au mépris des dangers, comme ce funambule mais pareille volonté n'est pas donnée à tous. Ta grand-mère n'a pas évoqué le bouffon qui, en sautant sur la corde par-dessus l'épaule du danseur, a provoqué sa chute.

JANE

Pourquoi est-il tombé ?

L'ETRANGER

Parce que la vue de ce bouffon lui était insupportable. En marchant si haut sur sa corde il pensait sans doute que le bouffon cesserait de le poursuivre mais où que l'on aille, ce bouffon, on l'emporte toujours avec soi.

JANE

Mais ce bouffon, qu'est-ce qu'il représente ? Serait-il une part de nous-mêmes, une zone d'ombre en quelque sorte ?

L'ETRANGER

C'est exactement cela ! Le bouffon est bien cette part d'ombre qui toujours nous poursuit et nous entrave quand soudainement elle nous saute aux yeux. C'est elle qu'il faut vouloir par-dessus tout. Ressentiment, remord, regret : c'est la force du bouffon, sa ruse si tu préfères. C'est pourquoi nous devons vouloir cette part d'ombre au lieu de la fuir dans ces trois « re » : une fois voulue et assumée, cette part d'ombre est démunie, le bouffon est privé de sa seule force. Ce que l'on regarde en face, sans frémir, cesse de nous poursuivre et de nous entraver, même s'il continue de nous accompagner. Tu peux monter jusqu'au sommet des montagnes les plus hautes, comme Zarathoustra, mais jamais tu ne laisseras dans la plaine cette part de toi-même. Alors elle devient pesante sur les épaules, c'est l'esprit de lourdeur, mais une fois qu'on l'a voulue et acceptée, elle ne pèse pas plus lourd que le reste.

LA VIEILLE DAME

Tout là-haut, en somme, au sommet des montagnes, Zarathoustra pensait vivre dans la lumière, une lumière pure, libéré de la poussière qui, dans la plaine, collait à ses chaussures mais pour être libre autant qu'il le pensait, il lui aurait fallu se déchausser.

JANE

Dans sa grande solitude, ai-je entendu dire, il a pourtant désappris le silence. Pourquoi ?

L'ETRANGER

L'homme ne voit pas le monde, il le parle. Il s'imagine qu'enchaîner les mots lui suffit pour penser. Aussi, croyant penser toujours plus loin, il crée de nouveaux mots, reformule les anciens, il enrichit sa langue et alourdit son dictionnaire. Il voudrait dire le vaste, se saisir du lointain, mais il n'atteint que le bord de ses lèvres.

JANE

Grand-mère, ne penses-tu pas que nous devrions passer à table ?

LA VIEILLE DAME

Jane, mon enfant, tu as tout à fait raison ! Pardonnez-moi, cher ami, je manque à mes devoirs.

L'ETRANGER

Ne croyez surtout pas cela, madame ! Votre compagnie et nos échanges me touchent profondément. Mais je dois vous avouer une chose : sans avoir vu la casserole encore, son fumet qui me revient me parle bien mieux, avec plus de justesse, que tous les mots. Je me réjouis de goûter à ce repas en votre compagnie.

Jane, qui s'était retirée dans la cuisine, revient avec trois assiettes et des couverts qu'elle dispose sur la table. Ensuite elle repart vers la cuisine et en revient portant une lourde casserole qu'elle dépose au milieu de la table avant d'en ôter le couvercle.

LA VIEILLE DAME

C'est Jane qui a préparé ce repas, j'espère qu'il vous conviendra.

Jane sert copieusement l'assiette de leur hôte, puis celle de sa grand-mère et enfin la sienne, elle remplit ensuite les verres avec du vin et s'assied. L'étranger regarde son assiette avec une envie non dissimulée.

JANE

Cher ami, il n'y a dans nos assiettes que des offrandes de la terre : des légumes de notre jardin, des épices récoltées par nos soins et un gigot venu tout droit de notre bergerie. Après le repas j'aurai le plaisir de vous faire goûter au fromage que nous fabriquons nous-même : nos brebis sont généreuses.

L'ETRANGER

Jane, jamais, croyez-le bien, je n'ai goûté un tel délice. Il y a dans ce repas toute votre adresse, votre savoir-faire mais surtout tellement d'amour. Je manque de mots pour décrire ce que je ressens en cet instant. Chère madame, votre Jane est une véritable artiste qui fait chanter les mets. Voyez comme le merle nous observe en silence : il savoure, lui aussi, cette mélodie. Jane, votre cuisine est un poème.

JANE

Vous me flattez, cher ami ! Je doute que ma cuisine chante aussi bien que ce merle mais je suis ravie que cela vous plaise. Ma grand-mère m'a tout appris, vous savez : à cuisiner bien sûr mais surtout à porter sur les choses, même les plus simples, un regard de tendresse. Il n'est rien, je pense, qui ne mérite notre attention.

LA VIEILLE DAME

On a tort, il me semble, de séparer les sens : il y a des épices qui chantent sur notre langue, des vents du soir, légers, qui parcourent nos oreilles comme des caresses, des parfums qui ouvrent le regard, même le toucher reçoit sa part des autres sens. Le monde devient une symphonie quand, sans résistance, on s'y accorde.

Le repas se prolonge en silence quand soudain le merle se met à chanter ...

LE MERLE

Sous le ciel immobile mûrissent en silence les dons patients de la terre,
Dans l'ombre fraîche des sillons repose une promesse que nul ne hâte,
La main qui cueille reçoit plus qu'elle ne prend, dans un accord discret,
Et la graine enfouie porte en elle la mémoire d'un monde sans parole.
Des fruits gorgés de soleil ouvrent leurs chairs comme des lèvres confiantes,
Les herbes fines murmurent aux vents bas des parfums que l'oreille recueille,
Le pain levé dans la nuit prolonge en chaleur la lenteur des saisons,
Et l'eau claire épouse les formes du monde sans jamais les retenir.
Ainsi chaque chose offerte ne s'impose pas, mais consent à paraître,
Et nous apprenons à recevoir ce qui ne nous appartient pas.

Dans le feu du foyer s'assemblent les saveurs que la patience a liées,
Le geste simple du repas devient un rite que nul ne proclame,
Et la bouche reconnaît dans le goût la trace d'un don plus ancien,
Celui qui fait du monde une demeure quand le cœur s'y accorde.
Les épices chantent bas sur la langue comme un vent qui se souvient,
Et la chair nourricière garde en elle la douceur des troupeaux paisibles,
Le vin léger traverse le corps comme une lumière qui ne blesse pas,
Et les mains réunies autour de la table oublient ce qui les sépare.
Car l'offrande véritable ne se voit pas : elle circule en silence,
Et dans ce partage naît un lieu que nul ne peut prendre ni perdre.

JANE

Vous avez entendu cette mélodie ? J'ai le sentiment que c'est sa façon, à ce merle, de partager notre repas : qu'en pensez-vous, cher ami ?

L'ETRANGER

Je pense, Jane, que vous avez raison ! Je vous l'ai dit tout à l'heure : ce merle n'est pas là par hasard et s'il se donne un air absent, c'est, je pense, pour être d'autant mieux présent. Accordons-lui d'avoir, par ce chant, adresser un hymne à ce repas.

LA VIEILLE DAME

Cher ami, je puis me tromper et surtout je ne voudrais en aucun cas vous offusquer ...

L'ETRANGER

Parlez sans crainte, je vous écoute ...

LA VIEILLE DAME

J'ai le sentiment que, à propos de ce merle, vous n'avez pas tout dit ...

L'ETRANGER

Je n'ai, chère madame, aucune intention de vous cacher quoi que ce soit et je sais bien peu de chose à son sujet si ce n'est, comme je vous l'ai dit, qu'il m'accompagne partout où je vais depuis mon arrivée dans le village. Je vous ai parlé d'un seuil et voici ce que je voulais dire : ce merle se tient dans l'Ouvert qu'il préserve par sa présence et par son chant. Son chant est une invitation à le rejoindre, à entrer dans cet Ouvert dont il a la garde.

JANE

Cet Ouvert dont vous parlez, de quoi s'agit-il ? Est-ce un lieu particulier ?

L'ETRANGER

Non, Jane, ce n'est pas un lieu particulier en lequel on pourrait se tenir. Quand nous parcourons un chemin, nous pensons généralement suivre une route tracée d'avance. Mais le chemin comme tel n'existe pas : ce sont nos pas qui le déploient. Un sentier que rien ni personne ne chemine est une abstraction, un mot couché sur une carte, rien de plus. C'est en l'ouvrant par nos pas que le chemin devient réel, s'ouvre véritablement en cessant d'être un simple nom. On ne séjourne pas dans l'Ouvert, on le traverse, on chemine à travers lui : l'Ouvert, c'est le chemin quand il ouvre, quand il déploie au rythme de nos pas tout ce qui depuis lui s'offre alors à nous, à notre regard pourvu qu'il soit juste, c'est-à-dire accueillant sans réserve ni tentation.

JANE

Et bien très justement, cher ami, puisque le repas est terminé et avant de vous faire goûter à ce fromage dont je vous ai parlé, j'aimerais, si vous le permettez, vous emmener à l'arrière de la maison et vous laisser y découvrir un endroit que j'affectionne très particulièrement.

L'ETRANGER

Jane, je vous suis avec le plus grand plaisir dès que vous le souhaitez et si votre grand-mère, bien sûr, consent à demeurer seule durant quelques instants.

LA VIEILLE DAME

Ne vous inquiétez pas pour moi, mon ami, et puis je ne suis pas seule puisqu'il y a ce merle.

L'ETRANGER

Je crains, chère madame, que sa curiosité le pousse à nous suivre jusqu'à ce lieu dont je pressens qu'il est aussi particulier qu'indescriptible.

LA VIEILLE DAME

Vous avez certainement raison ! Aussi je vous accompagnerai jusqu'au seuil de la porte mais pas au-delà : si Jane tient à vous montrer son jardin secret, et je l'y encourage, je préfère me tenir à l'écart, elle se sentira plus libre de vous parler.

JANE

Alors, cher ami, vous n'avez plus qu'à me suivre ...

Jane se lève de table, suivie par l'étranger et ensuite la vieille dame ; ils empruntent un couloir qui conduit jusqu'à l'arrière de la maison, Jane ouvre la porte et sort, suivie par l'étranger tandis que la grand-mère demeure sur le seuil. L'inconnu, qui s'était caché près de la fenêtre, profite de la manœuvre pour contourner la maison, en rejoindre l'arrière et se cacher derrière un arbre. Le merle, comme l'étranger l'avait prévu, les a suivis et s'est installé sur une branche de l'arbre derrière lequel se cache notre inconnu. Jane et l'étranger s'approchent de l'arbre mais sans être en mesure d'apercevoir l'intrus caché derrière.

L'ETRANGER

Permettez, Jane, que je décrive les lieux. Dans un mouchoir de poche, si j'ose dire, nous avons là un noyer qui peine encore à développer ses feuilles, un narcisse d'une rare beauté, une pierre sous laquelle on aperçoit un orvet et, affleurant le sol, une roche de schiste, aussi vieille que le monde lui-même et gardienne de sa mémoire. Mon tableau est-il complet ou vous faut-il y ajouter autre chose ?

JANE

Vous avez parfaitement décrit l'endroit et tous ses habitants. Ce petit bout de terre est mon jardin secret, un sanctuaire en quelque sorte. Chacun de ses habitants entretient avec le temps un rapport différent : le noyer se déploie avec lenteur, le narcisse en fleur est fugace et bientôt sa floraison disparaîtra, le rapport au temps de cet orvet est cyclique comme vous le savez et une fois sorti de sa cachette hivernale, il allie lenteur quand il se réchauffe au soleil et rapidité quand il se déplace à travers la pelouse. La roche enfin, comme vous l'avez signalé, garde la mémoire du monde, elle a emprisonné il y a plusieurs millions d'années plantes et coquillages qui se sont fossilisés. C'est étrange, vous ne trouvez pas ?

L'ETRANGER

Non, pas du tout ! Cet espace, particulièrement réduit, est d'une grande banalité, si grande que des passants qui empruntent ce chemin personne ne s'y arrête.

JANE

Vous me voyez déçue car je pensais avoir trouvé dans cette présence partagée un lieu irréductible, étranger à tous les autres.

L'ETRANGER

Ne soyez pas déçue, Jane ! Vous avez entièrement raison : ce lieu est étranger à tout autre lieu et vous l'avez pressenti. Et je comprends, je vous l'assure, pourquoi ce lieu vous parle avec autant de profondeur, pourquoi ce lieu est devenu pour vous un sanctuaire. Mais, sans vouloir vous contrarier, ce ne sont pas ces rapports au temps qui, en raison de leur apparence, sont si différents, rendent ce lieu unique au point que vous lui accordez une attention sincère et profonde.

JANE

Je ne comprends pas ...

L'ETRANGER

Ce que j'essaie de vous dire, c'est que le temps n'a rien à voir dans ce mystère car le temps n'est jamais qu'une mesure du changement après qu'il soit intervenu. Le temps n'existe pas, si vous préférez : on pense trop facilement que les événements se déroulent dans le temps comme si celui-ci les précédait mais ce sont les événements eux-mêmes qui produisent le temps. Cet endroit recèle un mystère qui ne vous a pas échappé mais sur lequel vous ne parvenez pas à poser des mots. C'est une chose difficile en effet car le propre du mystère est d'être ineffable.

JANE

Mais alors s'il n'y a pas de mots pour exprimer ce que je ressens en cet endroit ni pourquoi je le ressens, tout ceci n'est-il pas qu'une illusion ?

L'ETRANGER

La vérité n'est pas dans ce que l'on dit mais dans ce que l'on éprouve. La vérité profonde et insaisissable de ce lieu, vous l'éprouvez mais vous ne parvenez pas à l'exprimer ; je vous l'ai dit : l'homme ne voit pas le monde, il le parle. Alors arrêtons-nous sur ce narcissisme et dites-moi ce que vous voyez, ce que vous éprouvez par le regard.

JANE

Je vois une fleur d'une beauté irrésistible mais éphémère, un instant qui passe entre deux autres et qui pourtant demeure sans que je puisse me l'expliquer. J'y vois une fragilité qui défie tous les dangers et qui ne peut jamais se clore, comme si une force sans mesure la traversait.

L'ETRANGER

Fragilité, force, un instant qui demeure sans jamais se clore : voilà ce que vous éprouvez en regardant cette fleur et pourtant rien de cette fleur, quand on la regarde simplement, ne nous parle de tout cela, ne se laisse percevoir. Ce qui vous parle, ce n'est pas ce que vous regardez, c'est ce que vous voyez, bien au-delà de ce qui semble. Ce qui se montre de cette fleur n'est qu'une infime dimension de sa réalité, de sa vérité ; tout ce que vous évoquez ne se laisse voir qu'en refermant nos yeux. Fermez les yeux et dites-moi ce que vous voyez ...

JANE

Rien ! Tout est noir, je ne vois rien de tangible, même pas des formes. Pourquoi insistez-vous ?

L'ETRANGER

Ce que toi tu vois, permets que je te tutoie, est invisible pour les autres : c'est l'infini qui la traverse qui ouvre cette fleur à ses possibilités, c'est l'éternel qui dans l'instant fixe le temps, non comme une simple mémoire mais comme quelque chose qui ne cesse de nous accompagner et ouvre sans cesse de nouvelles possibilités. C'est cela que tu vois car tu ne te contentes pas de regarder, tu vas bien plus loin que là où le regard te porte. Mais cet invisible que tu vois, tu ne peux pas le dire sans l'estropier.

JANE

Est-ce un don ?

L'ETRANGER

Non, c'est une justesse ! Tu regardes avec les yeux de l'âme et tu vois, Jane, ce qu'aucun œil ne te permet de voir.

JANE

Cet invisible que je vois, et vous aussi, c'est la force de l'Esprit, n'est-ce pas ?

L'ETRANGER

Oui Jane, c'est la force de l'Esprit : celui qui t'habite, qui habite en cette fleur, en ce noyer et en tout chose mais cette force ne nous rend pas pareils, contrairement à ce que pense le guide de ce village : l'Esprit s'incarne en nous toujours singulièrement. Avec cette fleur tu partages un même Esprit mais tu

n'es pas cette fleur : tu formes avec elle et avec toute chose une communauté d'Esprit mais une telle communauté n'est possible que par ce qui nous rassemble et en même temps nous distingue irréductiblement.

JANE

Et les mots ?

L'ETRANGER

Il faut les supplicier, les écarteler pour qu'ils avouent ce qu'ils cachent en secret.

JANE

Donner la parole au silence ...

L'ETRANGER

Dans le recueillement ! Non pas se recueillir comme on le fait parfois devant une tombe ou un calvaire mais recueillir le monde en se laissant traverser par le lui ; on devient par le monde et avec lui.

JANE

Devenir ?

L'ETRANGER

C'est marcher dans l'invisible.

LE MERLE

Dans le pli d'un jardin pauvre où la terre tient encore ses promesses,
Un noyer se déploie sans hâte, ignorant la mesure des saisons,
Le narcisse ouvre au jour sa blancheur, fragile comme un instant,
Et sous la pierre tiède glisse un orvet, gardien d'un rythme plus ancien.
Rien ici ne s'impose, tout consent à paraître selon sa juste venue,
Et le regard qui s'y attarde cesse peu à peu de vouloir comprendre.
Ce qui relie ces êtres n'abolit rien, n'efface aucune distance,
Mais tient ensemble ce qui demeure irréductiblement séparé.
Ainsi naît une communauté sans forme, sans centre et sans partage,
Où chacun persiste en soi-même et s'ouvre à plus vaste que lui.

Là où d'autres cherchent l'accord dans la ressemblance et la répétition,
Ici le lien se tisse dans l'écart, dans la différence toujours maintenue,

Et ce qui circule entre les êtres n'est jamais retenu par les mots.
L'Esprit ne rassemble pas, il traverse, il laisse à chacun sa mesure,
Et dans ce passage discret, nul ne devient autre que ce qu'il est.
On ne voit pas davantage, mais le voir s'allège de ses anciennes prises,
Et ce qui apparaissait muet devient présence, sans jamais se livrer.
Le monde alors ne se referme plus dans ce qu'on croit en saisir,
Mais s'ouvre comme une source que nul ne possède et coule sans cesse.
Marcher en ce lieu, c'est suivre l'invisible sans jamais le fixer.

JANE

Vous avez entendu ?

L'ETRANGER

Bien sûr ! Ce merle est un poète ...

JANE

Et vous avez compris, n'est-ce pas ?

L'ETRANGER

Il chante ce que nous avons dit, c'est sa façon à lui de recueillir le monde en le tenant ouvert.

JANE

C'est le chant de l'invisible, le murmure de l'impossible à dire.

L'ETRANGER

Tout est dit ou presque : j'aimerais goûter à ce fromage du lait de tes brebis, il doit chanter lui aussi ...

Ils rentrent dans la maison. Jane referme la porte derrière elle. L'inconnu en profite pour regagner son premier poste : il ne veut rien perdre de ce qui, autour du fromage, pourrait encore se dire. Dehors, l'air s'est rafraîchi avec la nuit tombante ; la vieille dame a refermé la fenêtre.

SCENE 2

Au petit matin Zarathoustra rejoint ses amis des Iles Bienheureuses : il semble totalement bouleversé. Après les avoir regardés longuement, il s'adresse à ses amis.

ZARATHOUSTRA

Que m'est-il arrivé, mes amis ? Vous me voyez bouleversé, égaré, obéissant malgré moi, prêt à m'en aller — hélas ! A m'en aller loin de vous. Oui, il faut que Zarathoustra retourne encore une fois à sa solitude, mais cette fois-ci l'ours retourne sans joie à sa caverne ! L'Autre m'a visité cette nuit et voici ce qu'il m'a dit.

VOIX OFF

Il te faut laisser là tes amis, retourner là-haut pour t'y plonger, une fois de plus dans la solitude de ta caverne. Mais tu ne le veux pas : tu rêves de te fondre dans la foule de tes amis, te suffire de leurs bavardages, n'être plus que l'écouteur de leur vanité, ta vanité. Alors pourquoi partir si, toi aussi, tu te résous à n'être que le denier des hommes ?

ZARATHOUSTRA

Que m'est-il arrivé ? Qui m'oblige à partir ? — Hélas ! L'Autre, qui est ma maîtresse en colère, le veut ainsi, elle m'a parlé ; vous ai-je jamais dit son nom ?

Hier, vers le soir, mon heure la plus silencieuse m'a parlé : c'est là le nom de ma terrible maîtresse.

Et voilà ce qui s'est passé, — car il faut que je vous dise tout, pour que votre cœur ne s'endurcisse point contre celui qui s'en va précipitamment ! Et Il a ajouté ceci encore ...

VOIX OFF

Parce que tu crains les remontrances et la dureté de tes amis, il te faut leur avouer que ce départ précipité n'est pas ta décision mais ton devoir : devoir auquel te rappelle l'Autre, ta

maitresse, « l'heure la plus silencieuse » qui vient à toi sur la pointe des pieds, quand tout est silencieux, de sorte que toi seul l'entende.

ZARATHOUSTRA

Connaissez-vous la terreur de celui qui s'endort ? Il s'effraye de la tête aux pieds, car le sol vient à lui manquer et le rêve commence. Je vous dis ceci en parabole. Hier à l'heure la plus silencieuse le sol m'a manqué : le rêve commença. L'aiguille s'avavançait, l'horloge de ma vie respirait, — jamais je n'ai entendu un tel silence autour de moi : en sorte que mon cœur s'en effrayait. Soudain j'entendis l'Autre qui me disait sans voix : « Tu le sais Zarathoustra. » —

C'est donc en rêve qu'elle parvient jusqu'à toi, à l'heure où le sommeil t'a éloigné du monde et ses vicissitudes. Le silence dont elle s'entoure te fait peur : mais pourquoi donc cette peur qui emballe ton cœur et arrache la sueur à ton front ? Tu feins de l'ignorer et cependant tu sais : comme la mort, elle survient à l'improviste alors même que ton inconscience t'interdit de l'attendre et son propos est aussi tranchant que la lame de cette faux qui, d'un geste assuré, rompt le fil de toute vie. Et je criais d'effroi à ce murmure, et le sang reflua de mon visage, mais je me tus.

Fermez donc les yeux et revivez cette épouvantable scène telle qu'elle s'est passée tandis que vous dormiez.

L'AUTRE

Tu le sais, Zarathoustra, mais tu ne le dis pas !

ZARATHOUSTRA

Oui, je le sais, mais je ne veux pas le dire !

L'AUTRE

Tu ne veux pas, Zarathoustra ? Est-ce vrai ? Ne te cache pas derrière cet air de défi !

ZARATHOUSTRA

Pleurant et tremblant comme un enfant ...

Hélas ! Je voudrais bien, mais comment le puis-je ? Fais-moi grâce de cela ! C'est au-dessus de mes forces !

L'AUTRE

D'abord noyé d'effroi, très vite tu te ressaisis et, insolent, tu défies ton visiteur mais il n'est pas dupe de ta tricherie. Tu dis vouloir t'en aller, assumer ton destin, mais tu feins, serais-tu lâche, de ne pas en avoir la force : aussi, comme le Christ au Jardin des Oliviers, tu pries ton maître d'éloigner de toi cette coupe que tu ne saurais boire. Mais l'Autre insiste ! Dis-moi ce que tu refuses d'avouer et brise-toi : brise en toi cet indolent que dont, parmi les tiens, tu te satisfais.

Qu'importe de toi, Zarathoustra ? Dis ta parole et brise-toi !

ZARATHOUSTRA

Hélas ! Est-ce ma parole ? Qui suis-je ? J'en attends un plus digne que moi ; je ne suis pas digne, même de me briser contre lui.

L'AUTRE

Qu'importe de toi ? Tu n'es pas encore assez humble à mon gré, l'humilité a la peau la plus dure.

ZARATHOUSTRA

Que n'a pas déjà supporté la peau de mon humilité ! J'habite aux pieds de ma hauteur : l'élévation de mes sommets, personne ne me l'a jamais indiquée, mais je connais bien mes vallées.

L'AUTRE

Et tu te dis indigne de la tâche qui est la tienne : tu en attends un autre qui en sera plus digne que toi. Tu voudrais être humble, habiter les « pieds de ta hauteur » : comment pourrais-tu monter si haut, toi qui ne connais que les vallées. Tu feins d'oublier que, durant dix ans déjà, tu t'es éloigné des hommes pour te réfugier, solitaire, dans cette caverne au plus haut des cimes. Tu voudrais faillir à ton destin : est-ce le courage qui te manque ? Mais l'Autre insiste et elle te prend au mot : si tu as des montagnes à déplacer, commence par déplacer des vallées et conduis-les jusqu'à ces sommets que tu ne veux pas affronter.

Ô Zarathoustra, qui a des montagnes à déplacer, déplace aussi des vallées et des bas-fonds.

ZARATHOUSTRA

Ma parole n'a pas encore déplacé de montagnes et ce que j'ai dit n'a pas atteint les hommes. Il est vrai que je suis allé chez les hommes, mais je ne les ai pas encore atteints.

L'AUTRE

Qu'en sais-tu ? La rosée tombe sur l'herbe au moment le plus silencieux de la nuit.

ZARATHOUSTRA

Ils se sont moqués de moi lorsque j'ai découvert et suivi ma propre voie ; et en vérité mes pieds tremblaient alors. Et ils m'ont dit ceci : tu ne sais plus le chemin, et maintenant tu ne sais même plus marcher !

L'AUTRE

Qu'importent leurs moqueries ! Tu es quelqu'un qui a désappris d'obéir : maintenant tu dois commander. Ne sais-tu pas quel est celui dont tous ont le plus besoin ? Celui qui ordonne de grandes choses. Accomplir de grandes choses est difficile : plus difficile encore d'ordonner de grandes choses. Et voici ta faute la plus impardonnable : tu as la puissance et tu ne veux pas régner.

ZARATHOUSTRA

Il me manque la voix du lion pour commander.

L'AUTRE

C'est alors que la mauvaise foi s'empare de ton propos : tu as raté ton coup, ta parole est demeurée muette et n'a rien renversé, ni les montagnes ni les hommes. Ils se sont moqués de toi tandis que tu suivais ta propre voie et toi, fuyant, tu tremblais de ton corps. Pauvre Zarathoustra ! Mais la rosée tombe sur l'herbe qu'elle rafraichit quand la nuit est la plus silencieuse : que sais-tu de ceux qui s'en abreuvent ? Tu as désappris l'obéissance : à présent il te faut commander et il est bien plus difficile de commander et ordonner que d'obéir. Il te manque encore la nécessaire humilité et commander ne suffit pas : il te faut ordonner le monde, rassembler ce qui est fragmenté. Il te manque, dis-tu, la voix du lion : mais si le lion renverse les Tables, crois-tu qu'il les remplace par de nouvelles ?

Ce sont les paroles les plus silencieuses qui apportent la tempête. Ce sont les pensées qui viennent comme portées sur des pattes de colombes qui dirigent le monde. Ô Zarathoustra, tu dois aller comme le fantôme de ce qui viendra un jour ; ainsi tu commanderas et, en commandant, tu iras de l'avant.

ZARATHOUSTRA

J'ai honte.

L'AUTRE

La tempête vient toujours des paroles les plus silencieuses mais tu désappris le silence : tes oreilles sont si longues que tu ne l'entends plus. Comment pourrais-tu l'écouter ? Tu n'es que le fantôme, la promesse, de ce qui doit venir : aussi te faut-il aller de l'avant. Tu te dis honteux : est-ce d'avoir failli que tu as honte ? Qui peut t'assurer qu'il en est ainsi ? Qui peut t'assurer que la parole semée jamais ne germera ? Tu es trop fier encore pour être libre : c'est le fier Zarathoustra qui a honte de ce qu'il croit son échec. S'il faut que tu deviennes lion pour renverser les Tables, les fausses valeurs d'une tradition qui n'a que trop duré et dont les

hommes, les derniers, sont encore prisonniers, cette jeunesse rebelle et impétueuse, qui te vient sur le tard, tu devras pourtant y renoncer.

Il te faut redevenir enfant et sans honte. L'orgueil de la jeunesse est encore sur toi, tu es devenu jeune sur le tard : mais celui qui veut devenir enfant doit surmonter aussi sa jeunesse.

Il te faudra encore, Zarathoustra, accomplir la dernière métamorphose : renoncer à ta jeunesse pour devenir enfant car l'enfant, en sa Malice, ne connaît pas honte. T'en souviens-tu encore, Zarathoustra, de cet enfant que tu étais naguère, ignorant des dangers, insouciant et ouvert à tous les rêves ? Te souviens-tu encore de cette écorce de chêne que tu prenais pour le plus audacieux des navires et de la fontaine de l'école plus grande, à tes yeux, que toutes les mers réunies ? Te souviens-tu encore de cette assurance de ne jamais trébucher quand ta main toute entière tenait encore dans celle de ta mère ? De tous ces mondes fantastiques que tu t'inventais le soir avant de t'endormir ? Et de cette foi tenace en l'avenir que coloriais de bonheur ?

ZARATHOUSTRA

Je ne veux pas !

Alors il se fit autour de Zarathoustra comme un éclat de rire. Hélas ! Que ce rire lui déchirait les entrailles et lui fendait le cœur !

L'AUTRE

Ô Zarathoustra, tes fruits sont mûrs, mais toi tu n'es pas mûr encore pour tes fruits ! Il te faut donc retourner à la solitude, afin que ta dureté s'amollisse davantage.

Tu n'entends pas, Zarathoustra, et, une fois encore, tu répètes la même dérobade : « je ne veux pas ! » ; si tes fruits sont enfin mûrs, tu reconnais toi-même ne pas l'être assez pour eux. Et c'est pour cette raison, la seule, qu'il te faut retourner là-haut, t'y plonger silencieusement en toi, plus profondément encore jusqu'à ce jour où tu seras véritablement ton maître, délié de tout ce qui te retient et d'empêche d'être à la hauteur de ta tâche. Un éclat de rire soudain te déchire les entrailles et fait saigner ton cœur en le fendant ? Ce rire, qui te pourfend, est-il celui de l'Enchanteur ? Prends garde, Zarathoustra, qu'il ne te prenne dans ses filets car c'est un rire

meurtrier de toutes nos volontés, un rire qui nous écrase de son talon et nous maintient dans notre déchéance.

Et de nouveau il y eut comme un rire et une fuite : puis tout autour de moi se fit silencieux comme un double silence. Mais moi j'étais couché par terre, baigné de sueur.

ZARATHOUSTRA

Il invite ses amis à rouvrir leurs yeux, la voix de l'autre s'est tue.

Maintenant vous avez tout entendu. C'est pourquoi il faut que je retourne à ma solitude. Je ne vous ai rien caché, mes amis. Cependant je vous ai aussi appris à savoir quel est toujours le plus discret parmi les hommes — et qui veut être discret ! Hélas ! Mes amis ! J'aurais encore quelque chose à vous dire, j'aurais encore quelque chose à vous donner ! Pourquoi est-ce que je ne vous le donne pas ? Suis-je donc avare ?

Mais lorsque Zarathoustra eut dit ces paroles, la puissance de sa douleur s'empara de lui à la pensée de bientôt quitter ses amis, en sorte qu'il se mit à sangloter ; et personne ne parvenait à le consoler. Pourtant de nuit il s'en alla tout seul, en laissant là ses amis.

Au rire se faisant entendre une seconde fois a succédé un silence double car l'Autre s'était enfui et que le rire avait cessé ; c'est alors que tu t'es éveillé, glacé par ta sueur. A présent tu sais qu'il te faut partir, laisser là tes amis, emporter avec toi les sanglots de ta tristesse, ne pas te retourner. Toi qui sais la discrétion et l'enseigne, c'est, emporté par la nuit, que tu laisseras les tiens. Il te reste, dis-tu, quelque chose à leur donner et cependant tu ne peux t'y résoudre : serais-tu devenu avare ? Pauvre Zarathoustra ! C'est de toi-même qu'il te faudrait leur donner mais, l'Autre te l'a rappelé, pour tes fruits tu n'es pas assez mûr : c'est pourquoi il te faut grandir encore, à l'abri du monde qui tout rapetisse jusqu'à n'en faire plus rien. Tu reviendras, l'ami, et plus d'une fois sans doute, quand ton cœur sera assez grand pour cela.

LE RETOUR À LA SOLITUDE

LE NARRATEUR (OFF)

Zarathoustra, après de longues années passées à observer le tumulte du monde humain, s'était épuisé. Son cœur, jadis vibrant d'une lumière intense, s'était peu à peu alourdi sous le poids de la déception. Il avait cru en l'homme. Il avait cru qu'en partageant sa vision, sa vérité, il pourrait éveiller les âmes endormies, les libérer de leurs chaînes invisibles, les conduire vers un autre état d'être, plus pur, plus grand. Mais il se trompait.

Les hommes, dans leur grande majorité, ne voulaient pas être éveillés. Ils se complaisaient dans l'obscurité de leurs petites vies, dans le confort de leurs habitudes bien ancrées. Ses mots, aussi tranchants et lumineux qu'ils fussent, se heurtaient à un mur de suffisance et de bêtise. Chaque parole qu'il prononçait, chaque geste qu'il accomplissait, ne faisait que les déranger momentanément avant qu'ils ne retournent à leur bêtise tranquille, comme des animaux rassurés dans leur cage dorée.

Il avait passé des jours, des mois, des années à observer ces hommes, à écouter leurs bavardages incessants, leurs lamentations et leurs vanités. Ils se complaisaient dans les conversations stériles, parlant sans fin de choses futiles, se réjouissant de leur médiocrité, comme si celle-ci était une source de fierté. Les rires étaient vides, les discussions superficielles, et les esprits s'éteignaient un peu plus à chaque heure. La vérité, qu'il portait en lui comme une flamme sacrée, semblait brûler inutilement dans un vent glacial de dédain et d'indifférence.

Zarathoustra les observait, les écoutait, et son âme se consumait peu à peu. Chaque rencontre devenait une épreuve, chaque échange une source de douleur. Les hommes parlaient de tout et de rien, de ce qu'ils avaient mangé ou bu, de leurs succès et de leurs petites victoires dans un monde qu'il voyait comme une vaste illusion. Mais ce qu'ils ne disaient jamais, ce qu'ils évitaient soigneusement de regarder en face, c'était la question du sens. Ce qu'ils fuyaient avec une énergie farouche, c'était l'appel du divin, la quête de la vérité. Leurs pensées se limitaient à leurs petites vies quotidiennes, à leur confort immédiat, à leur petite zone de confort.

Il se souvenait des nuits où, seul sur une colline, il scrutait les étoiles, aspirant à un sens plus grand, à une communion plus profonde. Mais parmi les hommes, tout cela semblait étranger,

presque inconnu. Ils n'avaient pas soif de vérité, ni de lumière. Ils étaient trop occupés à se cacher derrière des mots, des rires, et des distractions pour voir ce qui se trouvait juste au-delà de leur portée.

Las de cette vacuité, Zarathoustra avait alors pris une décision qu'il avait longtemps retardée. Il ne pouvait plus rester parmi eux, il ne pouvait plus continuer à porter son fardeau de vérité sans qu'il ne fût compris, sans qu'il ne fût respecté. Il ne voulait plus se perdre dans leurs vaines discussions et leur manque d'aspiration spirituelle. Leur monde n'était pas le sien, et son monde ne trouvait aucun écho parmi eux.

Ainsi, après avoir arpenté les villes, les villages, les places publiques où les hommes se rassemblaient pour échanger des mots vides, il avait tourné le dos à la civilisation. Il s'était retiré dans les montagnes, loin des bruits incessants du monde. Là, dans le silence des cimes et des forêts, il espérait retrouver la clarté de ses pensées et la pureté de son âme. Là, dans la solitude, il se sentait enfin libre. Les échos des hommes se dissipaient comme la brume du matin, et il retrouvait l'espace pour respirer, pour penser, pour être.

La Solitude, qui l'avait toujours accompagné dans les moments les plus sombres de sa quête, l'accueillit à bras ouverts. Ce n'était pas un rejet, ce n'était pas une fuite. C'était un retour à soi, un retour à ce qu'il avait toujours été au fond de lui, avant d'être corrompu par les illusions humaines. La Solitude était sa patrie originelle, celle où les âmes pures pouvaient se rencontrer, se comprendre sans mots, se nourrir de la lumière divine.

Il comprit alors que ce qu'il avait cherché parmi les hommes n'était pas un but extérieur, mais une réconciliation intérieure. La vérité, la véritable sagesse, ne résidaient pas dans les paroles vaines des hommes, mais dans le silence, dans la contemplation, dans la communion intime avec le divin. Loin de la foule, loin des distractions et des petites choses futiles, il retrouvait la profondeur qu'il avait toujours recherchée.

Ainsi, il se tourna vers la Solitude, non pas par dégoût des hommes, mais parce qu'il avait compris que seuls ceux qui savent se retirer du tumulte extérieur peuvent véritablement entendre la voix de l'âme, cette voix qui parle dans le silence, qui révèle les vérités profondes et éternelles.

ZARATHOUSTRA

Se posant lentement, ses épaules alourdies par le poids des épreuves passées. Un soupir s'échappe de ses lèvres, comme un dernier souffle d'épuisement, avant qu'il ne s'adresse à la Solitude.

Ô Solitude, toi qui m'as vu errer à travers la foule des hommes, toi qui as porté mon cœur dans les tempêtes de la vanité... J'ai longtemps fui ta présence, comme un oiseau qui cherche à échapper au ciel, sans savoir qu'il était fait pour voler librement.

Il ferme les yeux, une légère lumière de compréhension traversant son regard. Puis il lève les yeux, comme pour regarder cette Solitude qu'il a finalement retrouvée.

Oui, j'ai été perdu parmi eux, parmi ceux qui croient connaître la vérité mais qui ne connaissent que des ombres. J'ai cru que j'étais fait pour partager leur fardeau, pour marcher avec eux dans la poussière de leurs illusions. Mais tout cela n'était qu'un mirage.

Il sourit doucement, un sourire doux, presque apaisé.

Ô Solitude, tu m'as vu sombrer, égaré, me noyant dans leurs bruits incessants, dans leurs faux éclats de sagesse. Mais c'est toi qui m'as offert le silence, c'est toi qui m'as permis de respirer l'air pur, loin des murmures de leurs âmes malades.

Il se lève lentement, comme un homme fatigué mais serein, prêt à accueillir la paix.

Après tant de luttes, de frustrations et de renoncements, je reviens enfin à toi, dans cette paix que tu m'offres, cette paix que je croyais perdue à jamais. Je vois maintenant que ce que je cherchais parmi eux était déjà en toi.

Il pose une main sur son cœur, comme pour affirmer la vérité qui naît dans son âme.

Tu as toujours été ma patrie, toi ma véritable maison. Car, même dans leur amour, même dans leurs paroles d'apparence sincère, je ne pouvais trouver la liberté. Ils cherchaient tous à être

ménagés, à être compris, à être confortés dans leurs petites certitudes. Mais toi, ô Solitude, tu m'offres l'infini.

LA SOLITUDE

La voix de la Solitude répond d'une douceur infinie, comme un murmure porté par le vent. Elle résonne en lui comme un écho de sagesse ancienne et bienveillante.

« Oui, mon enfant, tu as erré longtemps parmi les hommes, tu t'es perdu dans leurs illusions et leurs faux-semblants. Tu croyais que tu devais être comme eux, que tu devais chercher leur approbation, leur reconnaissance. Mais tu as vu à présent, n'est-ce pas ? Leur amour n'était qu'un miroir brisé, et leur sagesse, une sagesse de surface.

Elle s'approche lentement, comme une brume légère qui enveloppe son être, un voile de douceur qui le reconforte.

Les hommes vivent dans un brouillard de bruit et d'agitation, cherchant sans cesse à remplir un vide qu'ils ne savent pas nommer. Et toi, tu as cherché à comprendre, à les sauver peut-être, à les aimer. Mais tout ce que tu as trouvé, c'est la misère de leur âme.

Elle laisse passer un long silence, comme si elle réfléchissait à ses propres mots.

Mais, toi, mon enfant, tu n'es pas fait pour être enfermé dans leurs petites cages de confort. Tu es un solitaire, un chercheur, un enfant de la vérité nue. C'est dans le silence que tu te retrouves, c'est dans le désert de l'âme que tu peux enfin respirer.

Elle se tourne lentement, comme pour indiquer le monde autour de lui, un monde paisible et silencieux.

Ici, tout est clair. Ici, tu n'as plus besoin de parler pour être compris, ni de faire des compromis pour être accepté. La vérité est dans le silence de ton cœur, et ici, tu peux l'entendre sans être dérangé par le tumulte extérieur.

ZARATHOUSTRA

Il se laisse envahir par le silence, un sourire tranquille se dessinant sur son visage. Il prend une profonde inspiration, sentant le poids de ses pensées se dissoudre dans cette immensité.

Oui... Oui, Solitude. J'ai cherché à donner à ceux qui n'étaient pas prêts à recevoir. J'ai versé mon vin dans des gobelets brisés, espérant qu'ils verraient la lumière. Mais ils n'ont vu que l'ombre de leurs désirs.

Il ferme les yeux, comme s'il se libérait de tout ce poids.

Et pourtant, dans ce silence, je trouve enfin la paix. Dans ce refuge que tu m'offres, je découvre l'âme que j'ai oubliée. J'ai cru qu'être parmi les hommes était ma destinée, mais je me suis trompé.

Il soupire, un soupir de soulagement, comme si un fardeau venait enfin de se lever.

Ici, tout est calme. Ici, je peux respirer, je peux être, sans être jugé ni obligé de plaire. Ici, tout ce qui est l'est assez. »

Il tourne son regard vers la Solitude, une lueur d'admiration et de gratitude dans les yeux.

Merci, Solitude. Merci d'avoir été là, même quand je ne le savais pas.

LA SOLITUDE

Elle sourit, une présence douce et chaleureuse. Ses mots sont comme une caresse dans l'air.

Mon enfant, tu n'as pas à me remercier. Je suis toujours là, comme le vent, comme la lumière, comme l'invisible qui t'entoure. Tu as toujours eu en toi cette lumière. Ce n'était pas que la solitude qui te manquait, mais la compréhension que tu pouvais te tenir debout seul, sans avoir besoin du monde.

Elle s'éloigne doucement, un souffle d'air frais emportant ses paroles.

Va maintenant, avec la sagesse des solitaires. Va et sois cette lumière, pour toi-même d'abord. Car ce monde, s'il te rejette, a besoin de ceux qui, comme toi, ont trouvé la vérité dans le *silence*.

Elle disparaît lentement, laissant derrière elle une empreinte de paix dans le cœur de Zarathoustra.

ZARATHOUSTRA

Il reste là, seul, mais en paix. Son regard se lève vers l'horizon, une nouvelle clarté dans son âme.

Oui, je comprends maintenant... La solitude n'est pas un fardeau, c'est une compagne qui m'a appris à être.

Il sourit doucement, un sourire serein, un sourire de celui qui sait enfin qui il est.

Je suis seul, mais je suis libre.

ECHO : ODE À LA SOLITUDE

Solitude, haute sœur, demeure aux vitres sans visage,
Tu n'entres pas en moi comme un malheur ou comme un froid,
Tu viens avec le pas très lent des heures qui se dénudent,
Et tu poses au cœur ta main de cendre et de clarté.
Le monde alors se retire un peu de ses rumeurs faciles,
Les voix perdent leur fard, les choses reprennent du poids,
Le meuble, la fenêtre, un livre entrouvert, une lampe,
Tout devient plus présent sous ton regard grave et patient.
Tu ne consoles pas, mais tu délivres de l'ivresse
Où l'homme, hors de soi, s'oublie dans le bruit des autres.
Tu n'es pas le désert stérile où se perd la parole,
Mais la chambre plus nue où chaque mot mesure sa faim.
Par toi le pain est pain, l'eau sombre une eau véritable,
Et le soir sur la table a la lenteur d'un fruit coupé.
Tu fais tomber des yeux la poussière des jours pressés,
Tu rends à la pensée sa blessure et son vrai contour,
Tu creuses dans le temps une attente sans promesse,
Où l'âme, sans témoin, apprend à se tenir debout.
Qui t'accueille consent à n'être ni sauvé ni distrait,
Mais seulement plus proche du silence qui le fonde.
Souvent on t'a vêtue de tristesse et d'abandon,
Comme si vivre avec toi revenait à perdre le monde.
Mais c'est le monde même, en sa présence la plus sobre,
Qui sous ton ombre enfin échappe au règne du décor.
Le jardin le plus pauvre y devient un royaume grave,
Un merle sur la branche y suffit à combler l'espace,
La lumière d'automne y descend comme une pensée,
Et l'air entre les feuilles y parle un langage ancien.

Tu ne fermes rien, non, tu ouvres ce qui n'apparaît
Qu'à celui qui renonce à se fuir dans l'éclat des foules.
Car l'homme n'est pas fait seulement pour le cercle humain,
Pour les tables pleines, les rires et les paroles mêlées ;
Il porte en lui plus vaste qu'un désir de compagnie :
Une obscure région que nul visage ne rejoint.
Là tu te tiens, semblable à la gardienne sans sommeil
Qui veille près d'un feu très bas dans une maison vide.
Tu gardes l'invisible à l'abri de nos habitudes,
Tu sauves de l'usure un peu de nuit dans notre sang,
Et lorsque tout se tait, lorsque les idoles s'effacent,
Tu laisses se lever l'étrange force d'être seul.

Ô solitude, ainsi je ne te nomme plus exil,
Mais fidélité nue à ce qui, sans bruit, nous appelle.
Reste auprès de mes jours comme une source sans image,
Comme une paix sévère au milieu des travaux mortels.
Apprends-moi la lenteur, la justesse et la retenue,
Apprends-moi le regard qui n'attend rien pour mieux voir,
Apprends-moi d'habiter sans posséder ce qui m'entoure,
De laisser chaque chose être entière dans son secret.
Et si vient le dernier soir sur mes épaules fatiguées,
Sois encore là, très douce, comme une lumière sobre.

SCENE 3

Un matin, peu de temps après son retour dans sa caverne, Zarathoustra s'élança de sa couche comme un fou, se mit à crier d'une voix formidable, gesticulant comme s'il y avait sur sa couche un Autre que lui et qui ne voulait pas se lever ; et la voix de Zarathoustra retentissait de si terrible manière que ses animaux effrayés s'approchèrent de lui et que de toutes les grottes et de toutes les fissures qui avoisinaient la caverne de Zarathoustra, tous les animaux s'enfuirent, — volant, voltigeant, rampant et sautant, selon qu'ils avaient des pieds ou des ailes.

ZARATHOUSTRA

Debout, pensée vertigineuse, surgis du plus profond de mon être ! Je suis ton chant du coq et ton aube matinale, dragon endormi ; lève-toi ! Ma voix finira bien par te réveiller !

Arrache les tampons de tes oreilles : écoute ! Car je veux que tu parles ! Lève-toi ! Il y a assez de tonnerre ici pour que même les tombes apprennent à entendre !

Frotte tes yeux, afin d'en chasser le sommeil, toute myopie et tout aveuglement. Écoute-moi aussi avec tes yeux : ma voix est un remède, même pour ceux qui sont nés aveugles.

Et quand une fois tu seras éveillé, tu le resteras à jamais. Ce n'est pas *mon* habitude de tirer de leur sommeil d'antiques aïeules, pour leur dire — de se rendormir !

Tu bouges, tu t'étires et tu râles ? Debout ! debout ! ce n'est point râler — mais parler qu'il te faut ! Zarathoustra t'appelle, Zarathoustra l'impie !

Moi Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la douleur, l'affirmateur du cercle éternel — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées !

Ô joie ! Tu viens, — je t'entends ! Mon abîme *parle*. J'ai retourné vers la lumière ma dernière profondeur !

Ô joie ! Viens ici ! Donne-moi la main — — Ah ! Laisse ! Ah ! Ah ! — — dégoût ! dégoût ! dégoût ! — — — Malheur à moi !

Mais à peine Zarathoustra avait-il dit ces mots qu'il s'effondra à terre tel un mort, et il resta longtemps comme mort. Lorsqu'il revint à lui, il était pâle et tremblant, et il resta couché et

longtemps il ne voulut ni manger ni boire. Il reste en cet état pendant sept jours ; ses animaux cependant ne le quittèrent ni le jour ni la nuit, si ce n'est que l'aigle prenait parfois son vol pour chercher de la nourriture. Et il déposait sur la couche de Zarathoustra tout ce qu'il ramenait dans ses serres : en sorte que Zarathoustra finit par être couché sur un lit de baies jaunes et rouges, de grappes, de pommes d'api, d'herbes odorantes et de pommes de pins. Mais à ses pieds, deux brebis que l'aigle avait dérobées à grand 'peine à leurs bergers étaient étendues.

Enfin, après sept jours, Zarathoustra se redressa sur sa couche, prit une pomme d'api dans la main, se mit à la flairer et trouva son odeur agréable. Alors les animaux crurent que l'heure était venue de lui parler.

CHŒUR DES ANIMAUX

Ô Zarathoustra, dirent-ils, voici sept jours que tu gis ainsi les yeux appesantis : ne veux-tu pas enfin te remettre sur tes jambes ?

Sors de ta caverne : le monde t'attend comme un jardin. Le vent se joue des lourds parfums qui veulent venir à toi ; et tous les ruisseaux voudraient courir à toi.

Toutes les choses soupirent après toi, alors que toi tu es resté seul pendant sept jours, — sors de ta caverne ! Toutes les choses veulent être tes médecins !

Une nouvelle certitude est-elle venue vers toi, lourde et chargée de ferment ? Tu t'es couché là comme une pâte qui lève, ton âme se gonflait et débordait de tous ses bords.

ZARATHOUSTRA

Ô mes animaux, continuez à babiller ainsi et laissez-moi écouter ! Votre babillage me reconforte : où l'on babille, le monde me semble étendu devant moi comme un jardin.

Quelle douceur n'y a-t-il pas dans les mots et les sons ! les mots et les sons ne sont-ils pas les arcs-en-ciel et des ponts illusoire jetés entre des êtres à jamais séparés ?

À chaque âme appartient un autre monde, pour chaque âme toute autre âme est un arrière-monde.

C'est entre les choses les plus semblables que mentent les plus beaux mirages ; car les abîmes les plus étroits sont les plus difficiles à franchir.

Pour moi — comment y aurait-il quelque chose en dehors de moi ? Il n’y pas de non-moi ! Mais tous les sons nous font oublier cela ; comme il est doux que nous puissions l’oublier !

Les noms et les sons n’ont-ils pas été donnés aux choses, pour que l’homme s’en reconforte ? N’est-ce pas une douce folie que le langage : en parlant l’homme danse sur toutes les choses.

Comme toute parole est douce, comme tous les mensonges des sons paraissent doux ! Les sons font danser notre amour sur des arcs-en-ciel diaprés. »

CHŒUR DES ANIMAUX

Ô Zarathoustra, pour ceux qui pensent comme nous, ce sont les choses elles-mêmes qui dansent : tout vient et se tend la main, et rit, et s’enfuit — et revient.

Tout va, tout revient, la roue de l’existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l’existence se poursuit éternellement.

Tout se brise, tout s’assemble à nouveau ; éternellement se bâtit le même édifice de l’existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l’anneau de l’existence se reste éternellement fidèle à lui-même.

À chaque moment commence l’existence ; autour de chaque *ici* se déploie la sphère *là-bas*. Le centre est partout. Le sentier de l’éternité est tortueux.

ZARATHOUSTRA

Souriant à nouveau ...

Ô espiègles que vous êtes, ô serinettes ! Comme vous savez bien ce qui devait s’accomplir en sept jours : —

— et comme ce monstre s’est glissé au fond de ma gorge pour m’étouffer ! Mais d’un coup de dent je lui ai coupé la tête et je l’ai crachée loin de moi.

Et vous, — vous en avez déjà fait une rengaine ! Mais maintenant je suis couché là, fatigué d’avoir mordu et d’avoir craché, malade encore de ma propre délivrance.

Et vous avez été spectateurs de tout cela ? Ô mes animaux, êtes-vous donc cruels, vous aussi ? Avez-vous voulu contempler ma grande douleur comme font les hommes ? Car l’homme est le plus cruel de tous les animaux.

C'est en assistant à des tragédies, à des combats de taureaux et à des crucifixions que, jusqu'à présent, il s'est senti plus à l'aise sur la terre ; et lorsqu'il s'inventa l'enfer, ce fut, en vérité, son paradis sur la terre.

Quand le grand homme crie : — aussitôt le petit accourt à ses côtés ; et l'envie lui fait pendre la langue hors de la bouche. Mais il appelle cela sa « compassion ».

VOIX OFF

Ô roue sans sommeil, ô cercle à la fois sombre et solaire,
Tu ne ramènes pas quelque repos au cœur de l'homme,
Mais la charge sans fin de ce qui fut, de ce qui revient,
La même pierre à prendre, le même ciel à soutenir.
Tu ne promets ni l'autre rive, ni l'oubli, ni l'issue,
Tu dresses dans le temps l'anneau de la destinée, nu,
Où tout ce qui s'enfuit retrouve un jour son propre pas,
Où l'instant, loin de fuir, se creuse en demeure terrifiante.
Et l'âme, devant toi, chancelle au bord de sa parole,
Car aimer ce retour, c'est consentir à l'infini du même.

ZARATHOUSTRA

Voyez le petit homme, le poète surtout — avec combien d'ardeur ses paroles accusent-elles la vie ! Écoutez-le, mais n'oubliez pas d'entendre le plaisir qu'il y a dans toute accusation !

Ces accusateurs de la vie : la vie, d'une œillade, en a raison. « Tu m'aimes ? dit-elle, l'effrontée ; attends un peu, je n'ai pas encore le temps pour toi.

L'homme est envers lui-même l'animal le plus cruel ; et, chez tous ceux qui s'appellent « pécheurs », « porteurs de croix » et « pénitents », n'oubliez pas d'entendre la volupté qui se mêle à leurs plaintes et à leurs accusations !

Et moi-même — est-ce que je veux être par là l'accusateur de l'homme ? Hélas ! mes animaux, le plus grand mal est nécessaire pour le plus grand bien de l'homme, c'est la seule chose que j'ai apprise jusqu'à présent, —

— le plus grand mal est la meilleure part de la *force* de l'homme, la pierre la plus dure pour le créateur suprême ; il faut que l'homme devienne meilleur *et* plus méchant !

VOIX OFF

Pourtant ce même n'est pas l'ombre morte d'une copie,
Ni le retour banal d'un jour vidé par l'habitude ;
Il est le feu secret qui reprend sous la cendre des mondes,
La tension du vivant reconduite à sa loi la plus dure.
Tout vient, tout s'en va, mais rien ne s'absente à jamais,
Tout se brise et déjà se rassemble en une autre heure,
Tout se sépare encore pour mieux se saluer plus tard,
Et le centre est partout dans la ronde des apparitions.
Le sentier de l'éternité n'avance qu'en se courbant,
Comme un serpent pensif qui mord l'éclair de sa venue.

ZARATHOUSTRA

Je n'ai pas été attaché à *cette* croix, qui est de savoir que l'homme est méchant, mais j'ai crié
comme personne encore n'a crié :

« Hélas ! pourquoi sa pire méchanceté est-elle si petite ! Hélas ! pourquoi sa meilleure bonté
est-elle si petite ! »

Le grand dégoût de l'homme — *c'est ce dégoût* qui m'a étouffé et qui m'était entré dans le
gosier ; et aussi ce qu'avait prédit le devin : « Tout est égal, rien ne vaut la peine, le savoir
étouffe ! »

Un long crépuscule se traînait en boitant devant moi, une tristesse fatiguée et ivre jusqu'à la
mort, qui disait d'une voix coupée de bâillements :

« Il reviendra éternellement, l'homme dont tu es fatigué, l'homme petit » — ainsi bâillait ma
tristesse, traînant la jambe sans pouvoir s'endormir.

VOIX OFF

Pourtant ce même n'est pas l'ombre morte d'une copie,
Ni le retour banal d'un jour vidé par l'habitude ;
Il est le feu secret qui reprend sous la cendre des mondes,
La tension du vivant reconduite à sa loi la plus dure.
Tout vient, tout s'en va, mais rien ne s'absente à jamais,
Tout se brise et déjà se rassemble en une autre heure,

Tout se sépare encore pour mieux se saluer plus tard,
Et le centre est partout dans la ronde des apparitions.
Le sentier de l'éternité n'avance qu'en se courbant,
Comme un serpent pensif qui mord l'éclair de sa venue.

ZARATHOUSTRA

La terre humaine se transformait pour moi en caverne, son sein se creusait, tout ce qui était vivant devenait pour moi pourriture, ossements humains et passé en ruines.

Mes soupirs se penchaient sur toutes les tombes humaines et ne pouvaient plus les quitter ;
mes soupirs et mes questions coassaient, étouffaient, rongeaient et se plaignaient jour et nuit :

— « Hélas ! l'homme reviendra éternellement ! L'homme petit reviendra éternellement ! » —

Je les ai vus nus jadis, le plus grand et le plus petit des hommes : trop semblables l'un à l'autre,
— trop humains, même le plus grand !

VOIX OFF

Mais qui pourrait sans trembler porter une aussi haute pensée,
Quand revient non le beau seulement, mais le dérisoire,
Quand l'homme petit lui-même, avec sa plainte et sa grimace,
Reparaît dans la lumière avec son rire de poussière ?
C'est là que le grand dégoût étreint la gorge du voyant,
C'est là que monte au cœur la nausée de toute existence,
Devant l'éternel retour du mesquin, du trop humain,
Du bien trop pauvre amour, du mal, trop petit pour grandir.
Car le plus lourd n'est pas que revienne la douleur seule,
Mais que revienne aussi la voie étroite dont nos âmes sont lassées.

ZARATHOUSTRA

Trop petit le plus grand ! — Ce fut là ma lassitude de l'homme ! Et l'éternel retour, même du plus petit ! — Ce fut là ma lassitude de toute existence !

Hélas ! dégoût ! dégoût ! dégoût ! » — Ainsi parlait Zarathoustra, soupirant et frissonnant, car il se souvenait de sa maladie. Mais alors ses animaux ne le laissèrent pas continuer.

VOIX OFF

Alors il faut pourtant, au plus noir de la convalescence,
Entendre quelque part le babil clair des créatures,
Le chant menu par quoi le monde redevient jardin,
Comme si les sons jetaient des ponts au-dessus des abîmes.
Les mots souvent nous mentent mais leur mensonge nous console ;
Les chants ne guérissent pas, mais ils rendent l'air un peu plus habitable.
Un merle dans l'aurore, un essaim, un arbre, une lumière,
Suffisent à rouvrir l'espace où consentir devient force.
Le retour n'est supportable qu'à la condition du chant :
Il faut une lyre neuve à qui veut bénir sa blessure.

CHŒUR DES ANIMAUX

Cesse de parler, convalescent ! Mais sors d'ici, va où t'attend le monde, semblable à un jardin.
Va auprès des rosiers, des abeilles et des essaims de colombes ! va surtout auprès des oiseaux chanteurs : afin d'apprendre leur *chant* !

Car le chant convient aux convalescents ; celui qui se porte bien parle plutôt. Et si celui qui se porte bien veut des chants, c'en seront d'autres cependant que ceux du convalescent.

ZARATHOUSTRA

Ô espiègles que vous êtes, ô serinettes, taisez-vous donc ! — répondit Zarathoustra en riant de ses animaux. Comme vous savez bien quelle consolation je me suis inventée pour moi-même en sept jours !

Qu'il me faille chanter de nouveau, c'est là la consolation que j'ai inventée pour moi, c'est là la guérison. Voulez-vous donc aussi faire de cela une rengaine ?

CHŒUR DES ANIMAUX

Cesse de parler, toi qui es convalescent, apprête-toi plutôt une lyre, une lyre nouvelle !

Car vois donc, Zarathoustra ! Pour tes chants nouveaux, il faut une lyre nouvelle.

Chante, ô Zarathoustra et que tes chants retentissent comme une tempête, guéris ton âme avec des chants nouveaux : afin que tu puisses porter ta grande destinée qui ne fut encore la destinée de personne !

Car tes animaux savent bien qui tu es, Zarathoustra, et ce que tu dois devenir : voici, tu es le prophète de l'éternel retour des choses, — ceci est maintenant ta destinée !

Qu'il faille que tu enseignes le premier cette doctrine, — comment cette grande destinée ne serait-elle pas aussi ton plus grand danger et ta pire maladie !

Vois, nous savons ce que tu enseignes : que toutes les choses reviennent éternellement et que nous revenons nous-mêmes avec elles, que nous avons déjà été là une infinité de fois et que toutes choses ont été avec nous.

VOIX OFF

Ô éternel retour, dure joie plus haute que l'espérance,
Tu n'enseignes pas le salut mais l'accord avec l'abîme.
Tu veux que l'homme dise oui jusque dans l'écrasement,
Qu'il porte en se dressant la courbe entière du destin.
Revenir, non ailleurs, non meilleur, non transfiguré,
Mais avec ce soleil, cette terre, cette heure même,
Avec la même peine encore et la même splendeur brève :
Voilà la loi terrible où s'éprouve une âme plus vaste.
Et si l'anneau se ferme, qu'il se ferme comme un grand chant :
Car seul bénit le monde celui qui consent à le revivre.

CHŒUR DES ANIMAUX

Tu enseignes qu'il y a une grande année du devenir, un monstre de grande année : il faut que, semblable à un sablier, elle se retourne sans cesse à nouveau, pour s'écouler et se vider à nouveau : —

— en sorte que toutes ces années se ressemblent entre elles, en grand et aussi en petit, — en sorte que nous sommes nous-mêmes semblables à nous-mêmes, dans cette grande année, en grand et aussi en petit.

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra : voici, nous savons aussi comment tu te parlerais à toi-même : — mais tes animaux te supplient de ne pas mourir encore !

Tu parlerais sans trembler et tu pousserais plutôt un soupir d'allégresse : car un grand poids et une grande angoisse seraient enlevés de toi, de toi qui es le plus patient ! —

« Maintenant je meurs et je disparaïs, dirais-tu, et dans un instant je ne serai plus rien. Les âmes sont aussi mortelles que les corps.

Mais un jour reviendra le réseau des causes où je suis enserré, — il me recréera ! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — *non pas* pour une vie nouvelle, ni pour une vie meilleure ou semblable :

— je reviendrai éternellement pour cette même vie, identiquement pareille, en grand et aussi en petit, afin d'enseigner de nouveau l'éternel retour de toutes choses, —

— afin de proclamer à nouveau la parole du grand Midi de la terre et des hommes, afin d'enseigner de nouveau aux hommes la venue du Surhumain.

J'ai dit ma parole, ma parole me brise : ainsi le veut ma destinée éternelle, — je disparaïs en annonciateur !

L'heure est venue maintenant, l'heure où celui qui disparaît se bénit lui-même. Ainsi — *finis* le déclin de Zarathoustra. »

Lorsque les animaux eurent prononcé ces paroles, ils se turent et attendirent que Zarathoustra leur dît quelque chose : mais Zarathoustra n'entendait pas qu'ils se taisaient. Il était étendu tranquille, les yeux fermés, comme s'il dormait, quoiqu'il ne fût pas endormi : car il s'entretenait avec son âme. Le serpent cependant et l'aigle, lorsqu'ils le trouvèrent ainsi silencieux, respectèrent le grand silence qui l'entourait et se retirèrent avec précaution.

SCENE 4

Alors qu'il revient de la forêt et qu'il traverse la place publique l'étranger aperçoit la jeune Jane assise sur le banc à l'ombre de l'olivier ; il s'approche lentement et s'assied à côté d'elle. L'inconnu s'est glissé derrière le tronc de l'arbre à leur insu et, comme à son habitude, il se tient immobile mais redouble d'attention, curieux de ce que ces deux-là vont bien pouvoir se dire.

L'ETRANGER

Jane, je reviens d'une promenade dans la forêt et, puisque tu sembles les aimer, je te propose de goûter aux framboises et myrtilles que j'y ai cueillies.

Il tend le récipient à Jane qui aussitôt prend une framboise qu'elle porte à sa bouche ; ensuite elle tend le bol à l'étranger ...

Elles sont pour toi, ma jeune amie, j'y ai goûté suffisamment en les cueillant, je suis incorrigible, n'est-ce pas ?

JANE

Au contraire ! Pourquoi refuser ce que nous offre si généreusement la terre ? N'est-elle pas notre meilleure amie ? Ah pourquoi les hommes sont-ils aussi ingrats ?

L'ETRANGER

Tu as raison ! L'homme prend ce qu'on lui donne et aussitôt replie ses mains sur ces précieux trésors. Puis il s'en va, sans se retourner, sans gratitude, comme si l'offrande était inscrite dans l'ordre des choses. Il faut savoir rendre à la terre ce qu'elle nous offre : fidélité, respect, écoute. C'est peu de choses en somme mais la terre n'exige pas plus que cette simplicité.

Sur la place un jeune homme s'est arrêté et les observe d'un œil menaçant ; ensuite il s'éloigne d'un pas pressé, comme s'il voulait fuir ce qu'il vient de voir.

Je reconnais ce jeune homme, c'est le fidèle qui l'autre jour au temple a pris la parole après le célébrant : tu le connais ?

JANE

Vaguement ! Mais soyez sur vos gardes, vous avez vu son œil méchant ? C'est un serviteur du guide, le célébrant, dont il est très proche : dans ce village on n'aime pas ce qui trouble, ce qui est inconnu, ce qui dénote. Les gens d'ici n'ont à craindre, je le sais bien mais il est si facile de les convaincre du contraire.

L'ETRANGER

J'y veillerai, je te le promets ! J'ai beaucoup repensé à ton sanctuaire : c'est étonnant qu'une telle force et une telle grandeur se tiennent au cœur même des choses les plus simples. Mais, dis-moi si je me trompe, j'ai l'impression que tu évites de te frotter aux autres, que tu restes en retrait, un peu comme si tu observais mais sans vouloir t'y mêler.

JANE

Vous avez raison ! Je me tiens à distance et même j'évite de me montrer en public : ici les jeunes sont des proies faciles. Ma grand-mère, on la respecte bien sûr mais moi, comment pourrais-je être différente sans aussitôt me faire rappeler à l'ordre. Alors j'évite, je reste chez nous, près de mon sanctuaire : croyez-vous qu'un noyer ou un narcisse vont me reprocher d'être celle que je suis. C'est un accord tacite, si vous voulez : moi je les accueille tels qu'ils se donnent et j'ai le sentiment qu'ils font pareil.

L'ETRANGER

Tu es vraie, Jane, tu es juste envers le monde et envers toi-même. Mais j'imagine aussi que, en retour, tu te sens souvent très seule ...

JANE

Oui ! Seule parmi les ombres car ce village est un cimetière. Certains, comme le vieil Hermite, recherchent la solitude mais être seul parmi les autres, ce n'est pas la même chose : c'est une punition en quelque sorte.

L'ETRANGER

Le vieil Hermite n'est seul qu'en apparence : il s'est retranché dans la forêt parmi les bêtes dont il s'est fait des amies. Il n'a pas vraiment choisi d'être seul mais plutôt d'être parmi ceux qu'il considère comme étant ceux qu'il considère être dignes de sa présence. Toi, Jane, tu es

seule parmi tous les autres, étrangère à leur manège et cette solitude, il n'y a que toi qui puisse l'éprouver.

JANE

Que voulez-vous dire ?

L'ETRANGER

Que les autres, tous les autres, ne peuvent pas être seuls. On ne peut pas se sentir seul là où il n'y a aucune distance, aucune singularité : la solitude se glisse dans les fissures de l'autrement.

JANE

C'est très difficile, et de plus en plus je pense, de parler des choses simples : c'est un étrange paradoxe. Vous y comprenez quelque chose ?

L'ETRANGER

Ah Jane, ça peut sembler un paradoxe en effet et pourtant ce n'en est pas un. Ce n'est pas le monde qui est devenu soudainement complexe mais notre manière d'en parler, à tel point que le simple est devenu suspect, synonyme de superficialité. Aujourd'hui, avec l'essor des technologies, on décortique tout, on dissèque le complexe jusqu'à ses composantes les plus simples, car on veut comprendre comment ça fonctionne, comment l'assemblage de corps simples peut produire des effets parfois inattendus. Le simple dont nous parlons n'est pas de cet ordre, il concerne avant tout le regard que nous portons sur les choses. Crois-tu qu'en découpant le plus finement une fleur on puisse comprendre son parfum. Au mieux on comprendra le mécanisme mais jamais le parfum lui-même.

JANE

Ce qui est simple au regard, le vol d'un papillon, n'attire pas l'attention car il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre et surtout rien à dire.

L'ETRANGER

Rien à dire, c'est pour cette raison que l'on passe à côté. Le langage est comme une mer qui dépose sur le sable des débris de vérité et ensuite se retire sans jamais vraiment nous atteindre.

JANE

Et que peut-on faire de ces débris si le langage ne nous atteint pas ?

L'ETRANGER

Les rendre à la mer qui les a déposés ! Ils ne disent rien de leur provenance, rien qui puisse nous éclairer. Le langage est un piège aux illusions, une auto-construction qui se suffit à elle-même, qui s'auto-alimente de sa propre substance. C'est la grammaire qui rend les phrases correctes mais cette correction ne suffit à nous fournir du sens : la vérité, structurée par le langage, est syntaxique, c'est une vérité formelle, une vérité d'adéquation à des règles prédéfinies. Le langage est saturé de sa propre poussière et pourtant il ne déborde pas, jamais. Comme le pourrait-il ? C'est un plein qui n'a jamais de trop.

JANE

Alors que peut-on faire ? En admettant qu'il y a plus de vérité dans ce que l'on tait que dans ce que l'on dit, si le vrai appartient au silence, comment pourrait-il advenir ? N'est-il pas condamné à demeurer muet, inatteignable sous le poids du langage qui le recouvre ?

L'ETRANGER

Zarathoustra a dit beaucoup de bêtises, je te l'accorde, mais il lui est arrivé quelques fois d'être lucide : ce fut le cas, assurément, quand il a dit qu'il faut écrire avec son sang. Ecrire avec son sang, cela veut dire, pour être vrai, qu'il faut faire saigner les mots, les vider de ce poids dont ils écrasent le réel, les fissurer, les éventrer même pour que par leurs blessures le réel puisse enfin se livrer. Le langage est un linceul qu'il nous faut déchirer pour rendre à la lumière tout ce qu'il recouvre.

LE MERLE (VOIX OFF)

Agonie nocturne, le jour glapit dans le sommeil, le vent se glisse
Dans les ruelles, noires encore des ténèbres mourantes, bris dans
La forêt, premiers signes de l'aurore, rouges les larmes de la nuit,
Éteints les astres ténébreux, la rivière s'écoule, viride, de gris les
Allées mortes et les clochers perdus dans le brouillard, dernière
Ivresse de la barque flirtant sur l'étang bleu et plaintifs les appels
Du merle enchainé par la clarté venant, candeur du jardin matinal,
Le ciel s'allège du rose de ses nuées, sur la tombe de la nuit, froide,
Le jour parait, impudique, et s'efface l'ombre qui gardait la lumière.

En joie la rivière qui défile dans les prés, gardiens de la rosée qui
S'échappe en vapeurs, pressé le retour de la bête au cœur de la
Forêt, de vert les feuilles sous le premier éclat et fleuris les rameaux
Tendant leurs bras légers sur le front de cristal, et sur l'étang sans rives
Hésitante la barque aux reflets d'or, submergée de lumière ; dans les
Derniers nuages, de rose gémissant, le soleil bat, sans fureur, les flancs
De la colline dressée comme un rempart au front du clair-obscur,
Mutisme des sapins, chaussons au pied de la montagne et sur le
Bord des eaux graves les berges d'ombre suspendues aux roseaux.

Pureté du grand midi qui a chassé les ombres dans un puits de
Lumière, enfuis les sentiers de frayeur de la mort sacrilège, où
Le silence gris de la pierre écumée de rayons, les durs rochers,
Berceaux du repos de la nuit, les ombres vagabondes d'une paix

Sans séjour ? Brillant le soleil abyssal qui éponge la terre des larmes
De la nuit, pluie de lumière dont les gouffres débordent.

Au cœur de la forêt, clairière dont sont bannies les ombres,
Solitaire le pas léger de la sœur sous l'éclat de midi, tapie dans
Les fourrés silencieuse la bête sous les assauts du jour. De lune
Pourtant la sœur abritée sous le chêne et fleuri d'argent le buisson
Des épines, chantant le cœur de l'ange et flamboyant dans le puissant
Mourir, de sang le front offert aux épis de la ronce, noirceur du jour !

Plus sombre enfin l'eau qui s'étend vers l'horizon du jour et
De beauté la danse des poissons, de deuil la fin du jour échu
Au crépuscule ; sans séjour l'âme se penchant sur la terre, la prière
S'assombrit du bleu recouvrant la forêt, massacrée aux heures du
Jour vêtu de gloire et fuyant dans sa tombe, résonne le glas au
Sommet du village, la paix s'étire comme un linceul trop court,
Par-dessus les paupières, blanchies de soleil, du monde qui se retire,
Mort, le myrte ouvre ses fleurs, silencieux comme le jour qui se meurt.

Dans le déclin du jour acceptant sa défaite et fuyant dans l'obscur,
Avec douceur les écoulent leurs frémissements, ses rives, sombrement,
S'ornent de landes, le vent de nuit, joyeusement, porte les roses voyageurs
Sous le ciel qui s'affaisse pour épouser la terre de sa blanche clarté,
Sur la colline embrassée de ténèbres murmure le chant du frère aux
Oreilles de la sœur toute habillée de lune, un ange dans la pâleur du soir.

JANE

Ce merle est très bavard, vous ne trouvez pas ?

L'ETRANGER

Ah ce merle ! il me suit partout, peu importe où je vais, c'est mon ange-gardien en quelque sorte, mon ami de l'ombre.

JANE

Et vous le comprenez ?

L'ETRANGER

Pas comme je te comprends, je dirai plutôt que son chant résonne en moi comme une parole, il me traverse si tu préfères comme on peut l'être par une pensée, une intuition, une émotion parfois. Tu as remarqué qu'il s'était posé sur une branche du noyer dans ce que tu appelles ton sanctuaire : et bien c'est du même ordre. Ton sanctuaire te parle de l'intérieur, sa voix te traverse et dépose en toi une parole qu'il est bien difficile de transcrire.

JANE

Vous pouvez essayer ?

L'ETRANGER

Il évoque la nuit qui enveloppe le monde de son manteau protecteur et ensuite le jour qui efface toutes choses de son éclat jusqu'au moment, le crépuscule, où le jour admet sa défaite. Alors il chante et nous invite à chanter avec lui, comme un frère. Ce que le jour efface de sa brillance, la nuit nous le rend dans la pâleur de sa vérité lunaire. Son chant est un poème, une offrande à la nuit qu'il salue de toute sa joie autant son chant matinal est plaintif.

JANE

Plaintif ?

L'ETRANGER

Absolument ! Observe-le, vois ce corps sombre, plus noir que les ténèbres les plus lourdes mais de tout ce noir émerge un petit bec jaune qui est l'instrument de son chant, un chant qui vient des profondeurs de sa propre nuit.

JANE

Jaune comme mon narcisse, fleur solitaire plantée comme une faille de lumière au cœur de ce monde plus sombre que le cœur d'un tombeau, que les abysses où le soleil ne va jamais. Et pourtant c'est le soleil qui, de son trop grand éclat, nous rend aveugles et transforme nos jours en des nuits les plus sombres. On dirait que la lumière est à elle-même son pire ennemi, qu'elle absorbe ce qu'elle éclaire, qu'elle se refuse en se donnant.

L'ETRANGER

D'où la nécessité de jeter sur le monde une autre lumière, une lumière qui tamise la lumière excessive du jour, une lumière qui sort de l'ombre car l'ombre, ce n'est pas un rien, ce n'est pas la simple projection de ce qui est éclairé mais sa partie sombre qui échappe à la lumière du jour. Et j'ajouterai que, quand le soleil est au zénith, il n'y a plus d'ombre du tout, autrement dit cette part du réel est absorbée par la lumière. Quand il n'y a plus de zones d'ombre, on a tendance à croire que, puisque tout est éclairé, la vérité des choses nous est pleinement donnée ; or rien n'est plus faux ! L'ombre n'a pas disparu : elle est devenue invisible. Cela peut paraître étrange d'accorder une vérité aux ombres, d'autant plus qu'on considère en général qu'elles ne sont qu'une projection amplifiée ou raccourcie du réel, selon la position du soleil. Cela, c'est une vision empiriste des choses qui n'accorde de crédit qu'au visible consistant, au visible doté d'une épaisseur. Le vent ne se voit pas, si ce n'est par ses effets, et il n'a pas d'épaisseur : est-il faux pour autant ? Si l'ombre n'était qu'une illusion, crois-tu qu'on en chercherait l'abri quand il fait très chaud ?

JANE

Une vitre ne crée pas d'ombre car elle laisse passer la lumière et cependant elle a une épaisseur, une consistance. Aussi au grand midi, quand il n'y a plus d'ombre projetée, toute chose devient une vitre et le monde n'est alors qu'un écran de lumière.

L'ETRANGER

Un miroir dans lequel le soleil se reflète, un lissage du monde, une terre sans reliefs, sans aspérités et forcément sans zones d'ombre et sans faille aussi : une surface sans profondeur, la platitude d'une feuille de papier. Tu comprends pourquoi il faut chiffonner le langage, le tordre jusqu'à ce qu'il craque, se fissure, s'écroule comme un masque sans visage pour le porter. Chaque mot est rempli comme un œuf et pourtant il sonne creux.

JANE

Ce sont des caisses de résonance, des tambours en somme : il faut de l'air pour faire des sons. Et des sons pour faire des mots dont on fera des phrases : ça fait du bruit, ça remplit les oreilles mais ça ne va pas plus loin. L'homme devient sourd de trop entendre comme il devient aveugle quand il ne cesse de regarder.

L'ETRANGER

L'homme est le Titan des capricornes et cependant il n'entend pas les ultrasons : son enclume de papier se froisse sous les coups du marteau.

JANE

Que veut dire cette image ?

L'ETRANGER

C'est la démesure de ses antennes qui les rend si fragiles.

A nouveau le jeune homme de tout à l'heure s'engage sur la place ; il s'arrête un instant, fixe l'étranger d'où œil sévère, puis, à grand pas, il reprend sa traversée.

L'ETRANGER

Je ne pense pas des hommes qu'ils font de petits pas ...

JANE

Pourquoi dites-vous cela ? Est-ce à cause de ce jeune qui s'enfuit à grands pas ?

L'ETRANGER

Pourquoi fuit-il d'aussi grande enjambée ? A-t-il le diable aux trousses ? Est-ce de me voir à tes côtés ? C'est la peur qui nous fait fuir, non la peur devant ce qui menace mais devant ce qu'on pense tel. Sans aucun doute me croit-il un danger, pour lui-même et pour les autres ; me croit-il capable de fissurer leur monde ? Si telle est sa pensée, alors ce monde ne tient qu'à peu de chose, un simple fil qu'un mot seulement pourrait trancher.

JANE

Quel est ce mot ?

L'ETRANGER

Je te l'ai dit, Jane : l'homme ne fait pas de petits pas. Chaque pied que nous posons provoque un tremblement, nous devenons à chaque instant et avec nous le monde entier. Zarathoustra pensait dans sa folie que le petit revient toujours, que l'univers est une horloge qui, à chaque heure, fait le même tour, que sans cesse on revient sur ses pas. Le cercle n'est vertueux qu'en devenant toujours plus grand : comment les hommes, s'ils tournent rond, pourraient-ils s'élever plus haut qu'eux-mêmes ? Devenir n'est pas se répéter, c'est grandir, non pas plus loin que soi mais jusqu'à soi : rien n'est trop petit mais tout n'est jamais assez grand. Il nous suffit d'un pas.

JANE

Mais ce mot, vous ne l'avez pas dit ?

L'ETRANGER

C'est inutile ! Car ce mot tu le connais, il résonne au fond de toi, tu le connais mieux que personne. Me prends-tu pour un aveugle ?

JANE

Cher ami, jamais une telle pensée n'aurait l'audace d'effleurer mon esprit. Je pense au contraire que vous y voyez mieux que nous tous, que vous savez des choses qu'ici tout le monde ignore.

L'ETRANGER

Je ne suis pas savant de ce qu'ici personne ne sait, seulement de choses qu'ici chacun refuse de voir. Beaucoup prétendent que certains mots rapprochent mais j'ai vécu assez pour le comprendre : la courtoisie ne tisse rien.

JANE

Voulez-vous dire qu'il faut qu'on soit méchant ?

L'ETRANGER

Mais pas du tout ! Zarathoustra le pense : rugir comme un lion, renverser toutes les tables, ignorer la pitié. La courtoisie n'est qu'un fard, je dirai même un masque, quand sous les mots se cache l'indifférence. Ni méchant ni gentil mais assez humble pour accepter de l'autre qu'il ne soit pas un même. Alors ce jeune, que fuyait-il à ton avis ? Serait-ce le même ? Allons ! Personne n'a peur de soi et puis surtout qui veut se fuir s'empporte toujours avec soi. Alors est-ce l'autre, le différent ? L'étranger ? On se méfie toujours de ce qui est étrange ; or qu'y a-t-il de plus étrange qu'un étranger ? Ou alors c'est toi qu'il fuit ?

JANE

Et pourquoi donc me fuirait-il ?

L'ETRANGER

Car il te pense fragile ; or la fragilité est notre plus grande force. Repense à ton narcisse au pied du grand noyer, il se donne un air fragile au pied de ce géant. Mais ce géant déploie une énergie considérable dans l'espoir de durer : que lui offre la roche sur laquelle il se dresse ? As-tu remarqué ces longues racines qui affleurent à même le sol : crois-tu qu'il puisse s'étendre ainsi sans un jour s'épuiser ? Ton narcisse, en revanche, aussi fragile qu'il nous paraisse, ne demande pas grand-chose, ses racines n'atteignent pas la riche qui ne peut rien pour lui. Alors il te fuit car cette fragilité qu'il pense être la tienne n'est que le miroir de celle qui lui est propre. Ce n'est pas toi qu'il observe d'un œil sévère mais son propre reflet et c'est cela qu'il fuit : cet homme a peur de ce qu'il est. Et si un jour prochain il réalise que cette fragilité est sa plus grande force, alors, crois-moi, le temple ne sera plus qu'un château de cartes.

JANE

Vous le pensez vraiment ?

L'ETRANGER

Bien sûr que je le pense ? Il ne faut qu'une fissure pour que s'écroule un château-fort et, s'agissant des hommes, cette fissure, c'est le doute. Tu voulais un mot, un seul qui puisse tout changer ? A présent tu l'as !

JANE

Fragilité ! David contre Goliath, une simple pierre, si petite qu'elle tiendrait dans la main d'un enfant, et le géant s'effondre.

L'ETRANGER

Zarathoustra disait que pour vaincre un démon le rire suffit ; alors, dis-moi, le rire est-il un privilège réservé aux surhumains ? Zarathoustra voyait trop haut, ignorant les enfants qui jouaient à ses pieds ; n'écoulant que lui-même, comment aurait-il pu les entendre rire ?

JANE

Mon cher ami, je voudrais rester, poursuivre cet échange qui fait tant de bien mais ma grand-mère doit s'inquiéter d'une aussi longue absence. Je dois donc vous laisser à votre solitude mais, si vous le permettez, nous reprendrons cette conversation.

L'ETRANGER

Ma chère enfant, je comprends votre inquiétude et allez de ce pas rassurer madame votre grand-mère ; remettez-lui donc mes salutations sincères et amicales et remerciez-la encore pour ce délicieux repas. Nous reprendrons cet échange quand il vous siéra. Je vous souhaite, à vous et à votre grand-mère, une agréable soirée.

Jane se lève, salue l'étranger, fait quelques pas, puis se retourne ...

JANE

Vous avez des projets pour ce soir ?

L'ETRANGER

Ne vous inquiétez surtout pas ! Je ferai sans doute une promenade au-devant de la forêt avant d'aller me reposer. Et puis j'ai emporté avec moi un livre dont j'entends bien poursuivre la lecture. Soyez donc rassurée : l'ennui m'est inconnu.

Jane reprend sa route en contournant la place tandis que l'étranger se rassied un instant ...

LE MERLE (VOIX OFF)

Solitude, lourde nuit qui pèse au fond des chambres closes,
tu n'ouvres rien en moi, tu serres et tu retiens,
tu fais de chaque chose un objet sans visage,
et la lampe elle-même éclaire sans rien à éclairer.

Le monde se retire, non pour laisser paraître,
mais pour ôter jusqu'à la trace de ce qui fut,
les voix sont revenues au néant de leur source,
et le silence ici n'est plus qu'un poids sans fond.

Tu n'offres aucune paix, tu retiens sans présence,
et vivre, sous ton joug, n'est plus qu'une attente vide.

Je parle et ma parole retombe sur le bord de mes lèvres,
Elle n'atteint ni l'air, ni l'autre, ni moi-même ;
Elle tourne en rond dans un espace sans issue,
Comme un souffle enfermé dans une gorge close.

Le temps n'avance plus, il s'étire et se brise,
Chaque heure recommence avec la même fatigue,
Et rien ne se défait, car rien jusqu'ici n'a tenu.

Je marche dans la pièce et ne rencontre que l'absence,
Pas même ce regard qui ferait monde encore :
Je suis là sans pouvoir me rejoindre moi-même.

Et si quelque lueur, juste un instant, traverse l'ombre,
Elle rend la nuit sans lune, forêt inhabitable ;
Ce qui manque à la vie, c'est qu'elle nous montre
Laissant après son pas un vide plus profond que l'oubli.

Solitude, ainsi tu ne creuses mais n'ouvre aucun espace,
Juste assez pour perdre jusqu'à l'élan de se tenir.
Tu fais de l'existence une chute immobile,
Où nul ne peut tomber puisque plus rien ne soutient.

L'ETRANGER

Insupportable solitude !

L'étranger se lève alors du banc, regarde un instant le merle en souriant puis s'en va en direction de la forêt ...

SCENE 5

Ayant gravi sa montagne jusqu'aux sommet, Zarathoustra, pensif, regarde vers le lointain, avec un air sombre. Et puis lentement il se retourne et s'adresse à ses amis, les animaux ...

ZARATHOUSTRA

Là-bas est l'île des tombeaux, l'île silencieuse, là-bas sont aussi les tombeaux de ma jeunesse. C'est là-bas que je vais porter une couronne d'immortelles de la vie.

Ayant ainsi décidé dans mon cœur — je traversai la mer. —

Ô vous, images et visions de ma jeunesse ! Ô regards d'amour, moments divins ! comme vous vous êtes vite évanouis ! Aujourd'hui je songe à vous comme je songe aux morts que j'aimais.

C'est de vous, mes morts préférés, que me vient un doux parfum qui soulage le cœur et fait couler les larmes. En vérité, il ébranle et soulage le cœur de celui qui navigue seul.

Je suis toujours le plus riche et le plus enviable — moi le solitaire. Car je vous *ai possédés* et vous me possédez encore : dites-moi pour qui donc sont tombées de l'arbre de telles pommes d'or ?

Je suis toujours l'héritier et le terrain de votre amour, je m'épanouis, en mémoire de vous, en une floraison de vertus sauvages et multicolores, ô mes bien-aimés !

Hélas ! nous étions faits pour demeurer ensemble, étranges et délicieuses merveilles ; et vous ne vous êtes pas approchées de moi et de mon désir, comme des oiseaux timides — mais confiantes en celui qui avait confiance !

Oui, créés pour la fidélité, ainsi que moi, et pour la tendre éternité : faut-il maintenant que je vous dénomme d'après votre infidélité, ô regards et moments divins : je n'ai pas encore appris à vous donner un autre nom.

En vérité, vous êtes morts trop vite pour moi, fugitifs. Pourtant vous ne m'avez pas fui et je ne vous ai pas fui ; nous ne sommes pas coupables les uns envers les autres de notre infidélité.

On vous a étranglés pour *me* tuer, oiseaux de mes espoirs ! Oui, c'est vers vous, mes bien-aimés, que toujours la méchanceté décocha ses flèches — pour atteindre mon cœur !

Et elle a touché juste ! car vous avez toujours été ce qui m'était le plus cher, mon bien, ma possession : c'est *pourquoi* vous avez dû mourir jeunes et périr trop tôt !

C'est vers ce que j'avais de plus vulnérable que l'on a lancé la flèche : vers vous dont la peau est pareille à un duvet, et plus encore au sourire qui meurt d'un regard !

UNE VOIX

Vous avez enseveli mes jeunes élans sous la cendre des jours dociles,
Vous avez ri de mes chemins trop hauts, de mes soleils trop proches,
Et vos mains patientes ont fermé sur moi les portes de l'impossible,
Vous avez nommé folie ce qui n'était encore qu'un matin plus vaste,
Vous m'avez appris à baisser les yeux devant ce qui brûlait en moi,
À compter le monde selon vos mesures, à parler avant de voir,
Et j'ai laissé tomber, un à un, les rêves que je portais sans preuve,
J'ai cédé à la paix de la terre ferme, à la fatigue des paroles,
Ainsi j'ai vécu parmi vous, portant en silence mes renoncements,
Comme un mort debout qui oublie le nom des horizons qu'il quitte.

ZARATHOUSTRA

Mais je veux tenir ce langage à mes ennemis : Qu'est-ce que tuer un homme à côté de ce que vous m'avez fait ?

Le mal que vous m'avez fait est plus grand qu'un assassinat ; vous m'avez pris l'irréparable :
— c'est ainsi que je vous parle, mes ennemis !

N'avez vous point tué les visions de ma jeunesse et mes plus chers miracles ! Vous m'avez pris mes compagnons de jeu, les esprits bienheureux ! En leur mémoire j'apporte cette couronne et cette malédiction.

Cette malédiction contre vous, mes ennemis ! Car vous avez raccourci mon éternité, comme une voix se brise dans la nuit glacée ! Je n'ai fait que l'entrevoir comme le regard d'un œil divin, — comme un clin d'œil !

Ainsi à l'heure favorable, ma pureté me dit un jour : « Pour moi, tous les êtres doivent être divins. »

Alors vous m'avez assailli de fantômes impurs ; hélas ! où donc s'est enfuie cette heure favorable !

« Tous les jours doivent être sacrés pour moi » — ainsi me parla un jour la sagesse de ma jeunesse : en vérité, c'est la parole d'une sagesse joyeuse !

Mais alors vous, mes ennemis, vous m'avez dérobé mes nuits pour les transformer en insomnies pleines de tourments : hélas ! où donc a fui cette sagesse joyeuse ?

Autrefois je demandais des présages heureux : alors vous avez fait passer sur mon chemin un monstrueux, un néfaste hibou. Hélas ! où donc s'est alors enfui mon tendre désir ?

UNE VOIX

Vous avez fait de mes hauteurs des fautes et de mes silences des manques,
Vous avez recouvert d'un rire sûr ce qui tremblait comme une naissance,
Et j'ai cru, un temps, que la lumière n'était qu'un excès de regard,
Qu'il fallait s'accorder au sol pour durer, et non s'ouvrir au vertige,
Alors j'ai tenu mes rêves en laisse, comme on retient un feu trop vif,
J'ai parlé pour ne pas voir, j'ai nommé pour ne pas être atteint,
Et ce que je refusais de soutenir a grandi sous mes paroles,
Dans l'ombre épaisse des jours réglés, dans la prudence des gestes sûrs,
Jusqu'à ce que tout se referme en moi comme une porte trop bien close,
Et que je ne reconnaisse plus la voix qui me portait autrefois.

ZARATHOUSTRA

Un jour, j'ai fait vœu de renoncer à tous les dégoûts, alors vous avez transformé tout ce qui m'entoure en ulcères. Hélas ! où donc s'enfuirent alors mes vœux les plus nobles ?

C'est en aveugle que j'ai parcouru des chemins bienheureux : alors vous avez jeté des immondices sur le chemin de l'aveugle : et maintenant je suis dégoûté du vieux sentier de l'aveugle.

Et lorsque je fis la chose qui était pour moi la plus difficile, lorsque je célébrai des victoires où je m'étais vaincu moi-même : vous avez poussé ceux qui m'aimaient à s'écrier que c'était alors que je leur faisais le plus mal.

En vérité, vous avez toujours agi ainsi, vous m'avez enfiellé mon meilleur miel et la diligence de mes meilleures abeilles.

Vous avez toujours envoyé vers ma charité les mendiants les plus imprudents ; autour de ma pitié vous avez fait accourir les plus incurables effrontés. C'est ainsi que vous avez blessé ma vertu dans sa foi.

Et lorsque j'offrais en sacrifice ce que j'avais de plus sacré : votre dévotion s'empressait d'y joindre de plus grasses offrandes : en sorte que les émanations de votre graisse étouffaient ce que j'avais de plus sacré.

UNE VOIX

Ce n'est pas la chute qui tue, mais ce que le regard n'a pas voulu soutenir,
Ce que j'ai laissé sans visage revient, plus clair que toute lumière,
Et ce qui n'a pas été vu se tient devant moi sans détour possible,
Non comme un juge, mais comme une présence que je dois porter,
Alors je cesse de fuir ce qui me traverse et me réclame en silence,
Je me tourne vers ce que j'ai fui, non pour l'effacer mais pour le tenir,
Et dans ce retournement, ce qui pesait commence à changer de poids,
Car le regard qui accueille ne détruit pas, il rend possible,
Et ce qui m'atteignait en secret se laisse enfin traverser,
Comme une nuit qui s'ouvre quand on consent à en suivre la voie.

ZARATHOUSTRA

Et un jour je voulus danser comme jamais encore je n'avais dansé : je voulus danser au delà de tous les cieux. Alors vous avez détourné de moi mon plus cher chanteur.

Et il entonna son chant le plus lugubre et le plus sombre : hélas ! il corna à mon oreille des sons qui avaient l'air de venir du cor le plus funèbre !

Chanteur meurtrier, instrument de malice, toi le plus innocent ! Déjà j'étais prêt pour la meilleure danse : alors de tes accords tu as tué mon extase !

Ce n'est qu'en dansant que je sais dire les symboles des choses les plus sublimes : — mais maintenant mon plus haut symbole est resté sans que mes membres puissent le figurer !

La plus haute espérance est demeurée fermée pour moi sans que j'aie pu en révéler le secret. Et toutes les visions et toutes les consolations de ma jeunesse sont mortes !

UNE VOIX

Vous m'avez fait renoncer, mais vous n'avez rien détruit de ce qui veille,
Car ce qui fut enseveli n'était pas mort, mais retenu dans l'attente,
Et voici que je relève, un à un, les noms que j'avais laissés tomber,
Je ne les reprends pas comme avant, je les porte autrement,
Non plus pour m'élever au-dessus de vous, mais pour tenir plus vaste,
Je n'invente pas d'autre monde, je rends celui-ci à son ouverture,
Et mes rêves ne sont plus des fuites, mais des passages à soutenir,
Ils ne me séparent plus de la terre, ils la traversent sans la nier,
Ainsi ce que vous avez brisé devient ce que je peux désormais porter,
Et ma volonté ne crée rien : elle consent à ce qui était déjà là.

ZARATHOUSTRA

Comment donc ai-je supporté ceci, comment donc ai-je surmonté et assumé de pareilles blessures ? Comment mon âme est-elle ressuscitée de ces tombeaux ?

Oui ! il y a en moi quelque chose d'invulnérable, quelque chose qu'on ne peut enterrer et qui fait sauter les rochers : cela s'appelle *ma volonté*. Cela passe à travers les années, silencieux et immuable.

Elle veut marcher de son allure, sur mes propres jambes, mon ancienne volonté ; son sens est dur et invulnérable.

Je ne suis invulnérable qu'au talon. Tu subsistes toujours, égale à toi-même, toi ma volonté patiente ! tu as toujours passé par toutes les tombes !

C'est en toi que subsiste ce qui ne s'est pas délivré pendant ma jeunesse, et vivante et jeune tu es assise, pleine d'espoir, sur les jaunes décombres des tombeaux.

Oui, tu demeures pour moi la destructrice de tous les tombeaux : salut à toi, ma volonté ! Et ce n'est que là où il y a des tombeaux, qu'il y a résurrection. —

UNE VOIX

Je ne vous accuse pas, car j'ai moi-même fermé mes propres issues,
J'ai pris part à ce meurtre lent de ce qui demandait à paraître,
Mais je ne demeure pas dans ce tombeau que j'ai appris à bâtir,
Je marche à présent dans l'invisible que je refusais d'habiter,
Et ce qui revient en moi ne me poursuit plus comme une faute,
Il m'accompagne comme une force qui ne demande qu'à être tenue,
Je ne suis pas délivré du tragique, mais je ne le fuis plus,
Et ce qui était ombre devient ce qui me permet d'avancer,
Ainsi je me relève de mes propres ruines sans les effacer,
Et je porte mes rêves non comme des cimes, mais comme des chemins.

ÉCHO AU CHANT DU TOMBEAU

Au-delà de la mer repose une île où le vent parle bas,
Une île où les pierres gardent la mémoire des visages,
Et où les pas s'approchent comme s'approche une prière.
Là dorment les premières flammes d'un cœur autrefois jeune,
Les regards qui donnaient au monde un éclat de miracle,
Les heures qui passaient comme des oiseaux de lumière.
Je m'avance vers elles, solitaire parmi les vagues lentes,
Portant dans mes mains une couronne d'herbes immortelles.
Car ce qui fut aimé ne s'efface jamais tout à fait :
Il demeure dans l'air comme un parfum de mer ancienne.

Ô visions de jadis, ô clartés qui baignaient mes matins,
Vous vous êtes retirées comme l'ombre glisse à l'automne.
Vos voix étaient légères comme la neige sur les branches,
Et vos pas n'ont laissé qu'un silence dans la poussière.
Aujourd'hui je me souviens de vous comme des morts très doux,
Dont la présence revient au cœur des nuits solitaires.
Car celui qui a aimé possède encore ce qu'il pleure,
Et le vent de la mer répète leurs noms dans l'écume.
Ainsi le voyageur qui traverse l'étendue salée
Sent parfois sur ses lèvres la douceur d'une larme.

Je suis riche pourtant, plus riche que les villes bruyantes,
Car j'ai porté en moi les jardins de votre lumière.
Vous êtes tombés de l'arbre comme des fruits d'or trop mûrs,
Et le monde a perdu la saveur de votre présence.
Mais votre amour demeure dans la terre de mon âme,

Et de cette mémoire naissent des fleurs indociles.
Elles croissent sauvages, traversées de couleurs ardentes,
Comme des feux qui refusent de mourir dans la nuit.
Ainsi la perte devient parfois une étrange semence
Dont les racines plongent jusque dans l'obscur avenir.

Nous étions faits pour marcher ensemble sous le même ciel,
Étranges compagnons de miracles et de fidélité.
Mais les heures se sont dispersées comme oiseaux timides,
Et le vent du destin a fermé les chemins de rencontre.
Je ne puis vous nommer par un mot d'infidélité,
Car nul de nous n'a fui le cœur de l'autre.
Ce fut le monde qui trancha les fils invisibles,
Comme une main jalouse coupant les cordes d'une lyre.
Ainsi les chants se turent avant d'avoir trouvé leur nuit,
Et les étoiles tombèrent avant l'aube promise.

Des flèches furent lancées vers ce que j'aimais le plus,
Car la méchanceté vise toujours le cœur découvert.
Les oiseaux de mes espoirs tombèrent dans l'herbe froide,
Leurs ailes encore pleines de la lumière du matin.
Ce n'est pas l'homme que l'on tue lorsqu'on frappe ainsi,
Mais la promesse secrète qu'il portait dans ses mains.
Et le monde devient plus pauvre qu'après un meurtre,
Car l'irréparable se disperse dans le vent.
Les songes les plus tendres meurent alors sans témoin,
Comme des fleurs brisées au bord d'un chemin désert.

Vous avez troublé mes nuits et obscurci mes présages,
Vous avez changé mes jours en veilles inquiètes.

La sagesse joyeuse qui parlait dans mon enfance
S'est enfuie comme un ruisseau qui disparaît sous la pierre.
Un hibou funeste traversa mes chemins ouverts,
Et la douceur du monde s'assombrit dans ses ailes.
Les serments que j'avais faits au soleil furent blessés,
Et la terre elle-même sembla perdre sa saveur.
Ainsi l'homme apprend que le ciel peut se fermer soudain
Au moment même où il croyait entendre la musique.

Je marchais en aveugle sur des sentiers bienheureux,
Confiant dans la lumière qui guidait mes pas.
Mais l'on jeta des ombres épaisses sur ma route,
Et la poussière du mépris couvrit mes victoires.
Même les gestes que j'offrais comme des sacrifices
Furent étouffés par l'épaisseur d'offrandes étrangères.
Ainsi la pureté se trouva mêlée à la graisse des autels,
Et la flamme vacilla sous la fumée du monde.
Car les hommes aiment troubler ce qui demeure simple
Et charger de poids ce qui voulait rester léger.

Un jour pourtant je voulus danser plus haut que les cieux,
Car la danse est le langage des vérités sublimes.
Je voulais que mon corps dise ce que les mots taisent,
Et que mes pas ouvrent une voie vers les étoiles.
Mais le chanteur se détourna et changea la musique,
Et le rythme de la joie se transforma en plainte.
Alors mon extase tomba comme une flamme sous la pluie,
Et le symbole le plus haut resta muet dans mes membres.
Ainsi la joie suprême demeure parfois captive
Dans le cœur de celui qui ne peut la révéler.

Pourtant mon âme ne resta pas dans ces tombeaux,
Car quelque chose en moi refuse la poussière.
Une force silencieuse traverse les années,
Comme un fleuve souterrain brisant la pierre.
On peut enterrer les visions et les jeunes miracles,
Mais non la volonté qui veille sous leurs ruines.
Elle marche lentement sur ses propres chemins,
Indifférente aux flèches et aux saisons du monde.
Et chaque tombe devient pour elle une marche nouvelle
Vers un horizon que nul ne peut ensevelir.

Car là où reposent les morts s'ouvre une brèche secrète,
Et les pierres elles-mêmes apprennent à se fendre.
La vie reprend racine dans les décombres du passé,
Comme l'herbe verte entre les dalles du cimetière.
Ainsi la volonté demeure, jeune parmi les ruines,
Gardienne d'un avenir que nul ne peut fermer.
Elle salue les tombeaux comme des seuils invisibles,
Car chaque perte prépare une résurrection.
Et le voyageur qui revient de l'île silencieuse
Entend déjà dans le vent le premier pas de l'aube.

SCENE 6

Nous revoici sur la place du village. L'étranger aperçoit l'Hermitte de la forêt : il est assis sur le banc à l'ombre du tilleul. Il décide d'aller s'asseoir à ses côtés. Au même instant l'inconnu de la veille s'est glissé derrière le tronc de l'arbre : il est immobile, sans doute pour ne pas attirer l'attention, il tend l'oreille, avide de ce qui peut-être va bientôt s'échanger sur ce banc.

L'ETRANGER

Vous ici ? Quand nous nous sommes rencontrés dans la forêt, j'ai cru entendre que vous n'aimiez pas les hommes ...

L'HERMITE

Vous avez dû mal entendre, cher ami : je n'aime pas en effet les fragments d'homme mais comment pourrais-je ne pas aimer ce qui n'est pas encore ? L'homme, voyez-vous, n'est qu'une promesse, une possibilité : adviendra-t-il un jour ? Il faudrait d'abord qu'il apprenne à vivre sans dieu puisqu'il n'en veut plus.

L'ETRANGER

Que voulez-vous dire ?

L'HERMITE

Jadis Zarathoustra est venu jusqu'ici pour enseigner le surhumain : c'était, disait-il, la seule tenue possible, s'élever jusqu'à se montrer digne de la place délaissée par les dieux. Voulait-il nous inviter à devenir nous-mêmes des dieux ? Je n'en crois rien : comment l'homme pourrait-il souhaiter devenir cela-même qu'il a détruit ? Quand il est redescendu dans la plaine, ce Zarathoustra avait encore sa tête dans les cimes : l'homme doit s'élever au-dessus de lui-même, prétendait-il mais qu'y a-t-il au-dessus de l'homme ? Avant il y avait les dieux mais aujourd'hui, il n'y a plus rien, une place vide que rien ni personne ne saurait occuper. Il faut dépasser l'homme, insistait-il, mais comment dépasser ce qui n'est pas encore ?

L'ETRANGER

Vous l'avez bien connu, n'est-ce pas, je veux dire avant son départ pour les montagnes ?

L'HERMITE

Je l'ai connu en effet, comme on connaît un étranger ...

L'ETRANGER

Que voulez-vous dire ?

L'HERMITE

Ce Zarathoustra ne fut jamais d'ici, il est parti comme on quitte un cimetière.

L'ETRANGER

Un cimetière ?

L'HERMITE

Oui, celui de sa jeunesse ! Il aspirait à bien des choses, un idéaliste en quelque sorte, mais il faut se rendre à l'évidence : les rues de ce village n'étaient pas assez larges pour un être aussi impétueux. Il voulait franchir toutes les limites, repoussez l'horizon jusqu'à son terme. Mais la vie est aussi une mort et ce cimetière, dont je vous parle, est celui de ses rêves les plus fous. Il est parti sans haine mais courbé sous le poids du ressentiment, des remords et des regrets. Et quand il est revenu, bien plus tard, il n'était qu'arrogance envers ceux-là qu'il pensait l'avoir puni.

L'ETRANGER

Puni ? Mais de quoi donc ?

L'HERMITE

De ses rêves bien sûr dont le cimetière a fait son plein entre les tombes. La solitude, au plus haut des montagnes, a retourné son âme et le voilà qui revient, sans armes, juste sa parole mais quelle parole ! « Je veux, c'est ce qu'il répétait à son retour, je veux d'une volonté indestructible, une volonté bien plus forte que toutes les morts que j'ai laissées derrière moi. » Il est revenu comme un spectre sorti de sa propre tombe, plus effrayant que la mort elle-même : c'est alors que beaucoup se sont enfuis.

L'ETRANGER

Qu'en pensez-vous ?

L'HERMITE

Quand il est parti ce matin-là pour les hauteurs, je l'ai croisé dans la forêt, juste avant qu'il n'atteigne le pied de la montagne : la peur se lisait sur son visage. Il tremblait, je vous l'assure, comme s'il venait de voir le diable. Et c'est sans doute ce qu'il a vu, dans le reflet de son miroir.

L'ETRANGER

Cher ami, pouvez-vous éclairer ma lanterne, tout ceci me paraît tellement obscur ?

L'HERMITE

Comme je vous l'ai dit, à son retour de la montagne, nous nous sommes croisés dans la forêt avant qu'il n'atteigne le village. Il était, si je puis dire, affranchi, comme libéré d'un poids qui l'étouffait auparavant. Ce miroir épouvantable dont je vous parle, c'était ses propres mots. Je me souviens parfaitement de ce qu'il m'a dit à son arrivée. Souhaitez-vous que je vous le rapporte ?

L'ETRANGER

Je vous en prie, cher ami et prenez votre temps que je n'en perde pas un mot ...

Le vieil Hermite ferma un instant les yeux, puis, les rouvrant, se mit à parler sans émotion, comme s'il récitait un texte appris ...

L'HERMITE

Quand de la bouche des hommes se sont éteints mes rêves, je suis retourné dans les montagnes et dans la solitude de ma caverne pour me dérober aux hommes, pareil au semeur qui, après avoir répandu sa graine dans les sillons, attend que la semence lève. Mais mon âme s'est emplie d'impatience et du désir de ceux que j'aimais, car j'avais encore beaucoup de choses à leur donner. Or, voici la chose la plus difficile : fermer par amour la main ouverte et garder la pudeur en donnant.

Ainsi s'écoulèrent pour moi, le solitaire, des mois et des années ; mais ma sagesse grandissait et elle me faisait souffrir par sa plénitude.

Un matin cependant, réveillé avant l'aurore, je me suis mis à réfléchir longtemps, étendu sur ma couche, et j'ai fini par dire à mon cœur :

« Pourquoi me suis-je tant effrayé dans mon rêve et par quoi ai-je été réveillé ? Un enfant qui portait un miroir ne s'est-il pas approché de moi ?

« Ô Zarathoustra — me disait l'enfant — regarde-toi dans la glace ! »

Mais lorsque j'ai regardé dans le miroir, j'ai poussé un cri et mon cœur s'est ébranlé : car ce n'était pas moi que j'y avais vu, mais la face grimaçante et le rire sarcastique d'un démon.

En vérité, je comprends trop bien le sens et l'avertissement du rêve : ma *doctrine* est en danger, l'ivraie veut s'appeler froment.

Mes ennemis sont devenus puissants et ils ont défiguré l'image de ma doctrine, en sorte que mes préférés ont eu honte des présents que je leur ai faits.

J'ai perdu mes amis ; l'heure est venue de chercher ceux que j'ai perdus ! » —

Alors je me suis levé en sursaut, non comme quelqu'un qui est angoissé par la peur, mais plutôt comme un visionnaire et un barde dont s'empare l'Esprit. Étonnés, mon aigle et mon serpent regardèrent de mon côté : car, semblable à l'aurore, un bonheur prochain reposait sur mon visage.

Que m'est-il donc arrivé, ô mes animaux ? Ne suis-je pas transformé ! La félicité n'est-elle pas venue pour moi comme une tempête ?

Mon bonheur est fou et il ne dira que des folies : il est trop jeune encore, ayez donc patience avec lui !

Je suis meurtri par mon bonheur : que tous ceux qui souffrent soient mes médecins !

Je puis redescendre auprès de mes amis et aussi auprès de mes ennemis ! Zarathoustra peut de nouveau parler et répandre et faire du bien à ses bien-aimés !

Mon impatient amour déborde comme un torrent, s'écoulant des hauteurs dans les profondeurs, du lever au couchant. Mon âme bouillonne dans les vallées, quittant les montagnes silencieuses et les orages de la douleur.

J'ai trop longtemps languie et regardé dans le lointain. Trop longtemps la solitude m'a possédé : ainsi j'ai désappris le silence.

Je suis devenu tout entier tel une bouche et tel le mugissement d'une rivière qui jaillit des hauts rochers : je veux précipiter mes paroles dans les vallées.

Et que le fleuve de mon amour coule à travers les voies impraticables ! Comment un fleuve ne trouverait-il pas enfin le chemin de la mer ?

Il y a bien un lac en moi, un lac solitaire qui se suffit à lui-même ; mais le torrent de mon amour l'entraîne avec lui vers la plaine — jusqu'à la mer !

Je suis des voies nouvelles et il me vient un langage nouveau ; pareil à tous les créateurs je fus fatigué des langues anciennes. Mon esprit ne veut plus courir sur des semelles usées.

Tout langage parle trop lentement pour moi : — je saute dans ton carrosse, tempête ! Et, toi aussi, je veux encore te fouetter de ma malice !

Je veux passer sur de vastes mers, comme une exclamation ou un cri de joie, jusqu'à ce que je trouve les *Îles Bienheureuses*, où demeurent mes amis : —

Et mes ennemis parmi eux ! Comme j'aime maintenant chacun de ceux à qui je puis parler ! Mes ennemis, eux aussi, contribuent à ma félicité.

Et quand je veux monter sur mon coursier le plus fougueux, c'est ma lance qui m'y aide le mieux : elle est toujours prête à seconder mon pied : —

La lance dont je menace mes ennemis ! Combien je rends grâce à mes ennemis de pouvoir enfin la jeter !

Trop grande était l'impatience de mon nuage : parmi les rires des éclairs, je veux lancer dans les profondeurs des frissons de grêle.

Formidable, se soulèvera ma poitrine, formidable elle soufflera sa tempête sur les montagnes : c'est ainsi qu'elle sera soulagée.

En vérité, mon bonheur et ma liberté s'élancent pareils à une tempête ! Mais je veux que mes ennemis se figurent que c'est *l'Esprit du mal* qui fait rage au-dessus de leurs têtes.

Oui, vous aussi, mes amis, vous serez frappés d'effroi devant ma sagesse sauvage ; et peut-être fuirez-vous devant elle tout comme mes ennemis.

L'ETRANGER

A vous entendre, j'ai le sentiment que durant sa longue solitude il est parvenu à se détacher de ses démons ou du moins à les maîtriser, à surmonter cette peur qu'il portait sur son visage quand il s'est enfui. Mais cette peur que vous avez lue dans son regard, ce démon, avez-vous dit, comment mieux le décrire, lui donner un visage ?

L'HERMITE

L'œil de la tombe ! C'est cela qui l'a fait fuir : l'œil de la tombe ! Vous comprenez ?

L'ETRANGER

Pas vraiment mais vous allez m'éclairer, j'en suis certain : je vous écoute.

L'HERMITE

L'œil de la tombe ne juge pas. Il ne poursuit pas l'homme comme une conscience extérieure venue lui reprocher sa faute. Il ne parle pas au nom d'une loi, ni d'un dieu, ni d'une morale. Il est plus nu, plus ancien, plus silencieux. Il regarde sans regarder, et c'est précisément pour cela qu'il effraie. Car il ne renvoie rien d'autre que l'évidence la plus simple et la plus insoutenable : celui qui se penche sur la tombe n'y voit pas seulement le mort, il s'y aperçoit lui-même. La tombe devient alors miroir. Non pas miroir flatteur, ni même miroir fidèle au sens ordinaire, mais miroir de la fragilité. Elle révèle ce que toute habitation humaine s'emploie à dissimuler : la vie est déjà traversée par sa fin, et l'homme, même lorsqu'il bâtit, calcule, protège, promet, demeure secrètement exposé à cette ressemblance avec celui qui repose.

L'ETRANGER

De là vient sans doute l'immense entreprise de détournement par laquelle les vivants éloignent la mort de leur séjour. On l'installe au bord des villes, on la confie aux murs, aux rites, aux métiers, aux institutions, afin qu'elle ne traverse plus le pain quotidien, la chambre, la table, la lumière du matin. La mort doit rester l'affaire des autres. Elle frappe, dit-on, les proches, les voisins, les inconnus, les vieillards, les malades, mais toujours dans un lieu séparé,

comme si l'habitation humaine ne pouvait se maintenir qu'à la condition d'expulser hors d'elle ce qui pourtant l'accompagne dès l'origine. L'homme se croit chez lui parce qu'il a fait de la tombe un ailleurs. Il appelle sécurité cette mise à distance. Il appelle civilisation cette conjuration. Mais l'œil de la tombe demeure, silencieux, au fond du visible, et il suffit parfois d'un visage immobile, d'une terre remuée, d'une pierre dressée, pour que cette séparation laborieusement entretenue s'effondre d'un coup.

L'HERMITE

Oui et c'est ici que la formule du grand poète prend une profondeur si singulière : l'homme a un œil de trop. Ce surplus n'est pas un privilège simple. Il ne désigne pas seulement la conscience, ni même la réflexion, mais cette étrange faculté par laquelle le vivant humain ne vit jamais dans l'innocence immédiate de la vie. Il se voit vivre. Il se sait exposé. Il porte en lui un regard excédentaire qui le sépare de l'abandon animal, et ce regard en trop le reconduit sans cesse à sa propre finitude. Même privé de la vue, il ne perd pas ce second regard ; il continue de se voir intérieurement dans le miroir de sa précarité. L'aveuglement ne délivre donc pas de la condition tragique. Il peut au contraire l'intensifier. Car l'œil de trop n'est pas dans la rétine ; il est dans l'être même de l'homme, dans cette faculté terrible et irremplaçable de se savoir mortel au sein de la vie.

L'ETRANGER

Devant cette révélation, les subterfuges se multiplient. L'homme se déclare élu, promis, sauvé, séparé du sort commun. Il s'invente des hiérarchies ontologiques, des immunités secrètes, des élections invisibles. Il consent plus facilement à la mort lorsqu'il peut la réserver à ceux qui n'ont pas son nom, sa foi, sa maison, son peuple, son dieu. Il ne refuse pas seulement de mourir ; il refuse surtout d'être semblable au mort. Voilà sans doute le noyau de l'épouvante : non la disparition pure, mais la ressemblance. La tombe scandalise moins parce qu'elle annonce une fin que parce qu'elle renvoie une égalité. Celui qui repose là n'est plus un autre. Il est le miroir anticipé de celui qui regarde. La vanité humaine commence précisément dans ce refus de la ressemblance. Elle se dresse contre le miroir, non pour vivre plus intensément, mais pour n'avoir pas à reconnaître sa commune fragilité.

L'HERMITE

Et pourtant le mouvement ne s'arrête pas là. Car il arrive qu'un autre miroir s'ouvre au sein même de cette terreur. Non plus la tombe nue comme surface de renvoi, mais le miroir bleu d'où sort la silhouette mince de la sœur. Alors quelque chose se déplace d'une manière décisive. La mort ne disparaît pas, la finitude n'est pas abolie, la tombe ne se referme pas sur une consolation. Mais le miroir cesse d'être uniquement celui de l'anéantissement. Il devient seuil. La sœur n'en surgit pas comme une puissance triomphante venue effacer la nuit. Elle ne sauve pas au sens religieux, ne rachète pas, ne promet pas d'au-delà éclatant. Elle paraît à peine, sous la forme d'une présence lunaire, fragile, presque retenue. Or c'est précisément cette retenue qui transforme tout. Car ce qui vient du miroir n'est plus la pure image de la fin, mais une visitation de douceur dans la proximité même de la mort.

Le frère alors se jette comme mort dans la pénombre. Ce geste est capital. Il ne signifie pas l'effondrement pur, mais l'abandon de la lutte orgueilleuse contre le miroir. Tant que l'homme veut se tenir debout contre la tombe, il demeure prisonnier de l'épouvante. Il refuse sa ressemblance avec le mort et se déchire lui-même dans cette résistance. Mais lorsqu'il tombe dans la pénombre, il cesse de se défendre contre sa propre fragilité. Il consent à l'obscur sans lui appartenir tout entier. Il touche une passivité plus originaire que ses défenses, et c'est là que la présence de la sœur devient possible. Son visage lunaire n'éclaire que peu ; mais ce peu suffit. Il ne détruit pas la nuit, il l'incline. Il ne rend pas la mort irréelle, il rend la vie de nouveau habitable sous son ombre.

L'ETRANGER

Ainsi la pénombre reçoit un sens tout autre. Elle n'est plus le simple règne de l'obscur, ni l'antichambre d'un néant triomphant. Elle devient le lieu très fragile où la lumière n'humilie pas la nuit et où la nuit n'engloutit pas la lumière. La sœur y paraît comme une mesure juste. Ni splendeur, ni ténèbres totales. Ni salut, ni désespoir. Sa lumière est assez faible pour ne pas mentir, assez présente cependant pour rouvrir le chant. Le frère revient alors à la vie non en dépit de la tombe, mais à travers le miroir même qui l'avait d'abord terrifié. La vie qui renaît en lui n'est plus la vie superbe qui se croyait élue. C'est une vie reconduite à sa vulnérabilité, délivrée de l'illusion de se soustraire au commun destin, et pour cela même plus proche du chant véritable.

Car le chant naît peut-être là, dans ce passage où la peur de mourir cesse d'être surmontée par des fictions de grandeur et s'apaise au contact d'une présence qui n'abolit rien. Chanter ne signifie plus célébrer la victoire sur la mort, ni faire retentir la superbe du survivant. Chanter, ici, revient à habiter l'éclaircie mince que la sœur ouvre dans la pénombre. La voix ne s'élève plus contre la tombe ; elle s'accorde à cette fragilité reconnue, traversée, presque aimée. Le mort dans la tombe n'est plus seulement l'image de l'anéantissement. Il devient le rappel de la mesure commune. Et la sœur, sortant du miroir bleu, empêche que cette mesure se fige en désespoir. Entre la tombe et le chant s'établit alors une relation nouvelle : la mort renvoie l'homme à sa finitude, mais la présence lunaire transfigure cette finitude de l'intérieur et la rend respirable.

L'HERMITE

Il en résulte une tout autre compréhension de l'habitation humaine. Habiter n'est plus exclure la mort hors du séjour des vivants. Habiter ne consiste pas à dresser des murs contre la tombe, ni à multiplier les subterfuges de l'élection. Habiter vraiment supposerait au contraire qu'un lieu garde mémoire de cette ressemblance avec le mort, sans pour autant se livrer à l'emprise de l'obscur. Une habitation juste ne renverrait ni les morts hors du monde, ni les vivants à l'ivresse de leur exception. Elle ménagerait une pénombre, c'est-à-dire un espace où la fragilité de tous pourrait être soutenue par une lumière assez pauvre pour demeurer fidèle à la terre. Peut-être est-ce en ce sens que la sœur devient une figure décisive : non l'image d'un salut, mais celle d'une proximité assez douce pour que la vie, défaite de sa superbe, ose encore chanter sous le regard de la tombe.

Zarathoustra n'a pas compris que la vie est une mort que l'on serre contre son cœur et qu'on emporte avec soi, non comme un souvenir ou la trace d'un ce fut mais comme une promesse. On ne vainc pas la mort car la mort est aussi une vie et cela, mon ami, il n'est pas nécessaire de mourir pour bien s'en rendre compte : il suffit d'écouter, se détourner de l'œil de la tombe pour entendre la mort qui nous invite à toujours demeurer.

L'étranger salue chaleureusement l'Hermite, traverse la place et disparaît entre les maisons muettes ...

ECHO : L'ŒIL DE LA TOMBE

La tombe ouvre son œil dans l'ombre humide au bout du jardin désert,
Et l'homme en se penchant voit trembler son visage au miroir de la terre,
Il reconnaît soudain sous la pierre immobile sa propre forme future,
Et son cœur se serre comme un fruit noir fermé dans la froideur du soir.
Il veut détourner de ce regard profond ses mains, sa bouche et ses jours,
Il nomme mort de l'autre cette présence obscure assise au fond de sa maison,
Il relègue la nuit derrière les murs blancs, les grilles et les clochers,
Il fait de chaque tombe un ailleurs séparé pour sauver son sommeil,
Mais l'œil reste ouvert dans le silence épais des choses que l'on évite,
Et la terre semble le regarder déjà comme un frère très ancien.

L'homme porte un regard de trop dans la fatigue inquiète de ses jours,
Même aveugle il se voit dans le miroir secret de sa fragile demeure,
Il ne marche jamais dans l'innocence simple où reposent toutes les bêtes,
Car son pas se redouble en pensée funèbre au bord des heures vives.
Il se sait exposé sous le toit qu'il bâtit contre la pluie du monde,
Il se sait menacé jusque dans la chaleur du pain posé sur table,
Il se voit dans la vitre, dans l'eau, dans la nuit, dans l'éclat du métal,
Et partout le poursuit cette image future d'un visage défait,
Alors il se dit valoir plus que la tombe ouverte au fond du champ natal,
Et son orgueil se dresse là où sa peur se recroqueville dans l'ombre.

Il s'invente des noms, des promesses, des cieus, des degrés et des signes,
Il se dit élu peut-être au sein d'un monde promis à la poussière,
Il se forge des lois pour tenir à distance l'égalité des morts,
Il appelle salut le refus obstiné d'être semblable au dernier,
Il parle de l'âme comme d'un pur royaume intact sous le temps,
Il parle de la gloire afin de ne plus voir le lit nu des défunts,
Il remet hors du seuil la mort et son odeur à des mains spécialisées,
Comme si vivre encore consistait à nier ce qui fait de vivre un vrai,

Mais la tombe au jardin ne demande rien d'autre que ce regard rendu,
Et sa pierre muette renvoie son visage à la peur qu'il couve en lui.

Alors du miroir bleu de la chambre nocturne une sœur se lève,
Mince comme un rameau sous la lune d'automne au bord d'une eau dormante,
Elle ne traverse ni fanfare ni gloire en sortant du silence,
Elle vient comme vient la clarté pauvre et douce après l'orage ancien,
Son visage est si peu de lumière et pourtant assez pour la nuit,
Son regard ne juge ni la peur ni l'orgueil du frère épouvanté,
Elle porte en elle une paix sans victoire et sans promesse vide,
Comme si la pénombre avait trouvé soudain sa forme respirable,
Et le miroir cesse d'être seulement l'œil terrible de la tombe,
Car une présence en sort qui n'efface rien mais incline la nuit.

Le frère alors tombe dans l'ombre avec la lourde douceur d'un mort,
Non pour céder au néant mais pour défaire en lui l'orgueil du refus,
Il se couche plus bas que sa peur sous la lampe presque éteinte,
Il livre son visage au tremblement obscur qu'il fuyait depuis l'enfance,
Il sent sur son front la fraîcheur de la nuit et des pierres anciennes,
Il sent dans son sang la fatigue du monde et des maisons fermées,
Il n'a plus de force à dresser contre l'ombre des paroles superbes,
Il n'a plus d'abri que ce peu de silence ouvert sous le regard,
Et la sœur s'approche dans la chambre en gardant sa lumière de cendre,
Comme si vivre encore demandait d'abord de consentir à tomber.

Alors elle pose son visage lunaire au-dessus de sa détresse,
Non pour le réveiller d'un mensonge doré contre l'âpre réel,
Mais pour rendre habitable la nuit qu'il croyait faite pour l'engloutir,
Sa lumière est mince et tenace au milieu de la chambre obscure,
Elle ne chasse pas la mort hors du séjour des vivants vulnérables,
Elle donne plutôt à l'ombre même une mesure plus fraternelle,
La pénombre devient un espace très doux entre la nuit et l'aube,
Où le frère sent revenir dans son corps une chaleur sans orgueil,

Il n'est pas sauvé de la tombe, il vit autrement sous son œil,
Et cette vie nouvelle tient toute entière dans un rayon très pauvre.

Dès lors l'œil de la tombe perd sa seule force d'épouvante,
Il reste le miroir de la fin, mais non plus le maître du séjour,
Le mort dans sa demeure de terre n'était plus l'autre absolu,
Il devient le signe commun de la mesure à tous partagée,
La pierre rappelle au vivant qu'il n'est pas plus haut que la cendre,
Mais la sœur, dans le bleu du miroir, empêche le cœur de se rompre,
Elle ouvre dans la nuit une place assez vaste pour tenir debout,
Elle lie la peine à la grâce légère d'une présence fidèle,
Et le frère apprend qu'on peut vivre plus vrai sous le regard des morts,
Lorsque la peur renonce à se croire plus noble que la poussière.

Alors un chant monte de sa poitrine lente au-dessus de la nuit,
Non pas le chant vainqueur qui se grise d'avoir terrassé l'abîme,
Mais un chant plus humble et plus grave accordé au souffle des choses,
Il naît dans la faille ouverte entre la tombe et la douce lumière,
Il porte le poids sourd des pierres, des soirs et des chambres pauvres,
Il porte le reflet du visage incliné sur la fin partagée,
Il porte aussi l'or discret qu'un regard lunaire laisse au cœur,
Comme un merle au matin sur la branche noire après la longue pluie,
Et chaque mot semble revenir de plus loin que sa propre bouche,
Comme si la pénombre chantait en lui d'une voix très ancienne.

Désormais la maison ne peut plus bannir la mort hors de ses murs,
Le pain, la table et l'eau gardent au fond d'eux la mesure commune,
La chambre n'est plus le refuge orgueilleux d'une exception vivante,
Mais un lieu traversé par la nuit que la sœur rendait respirable,
L'homme apprend à laisser sur le seuil une place pour les absents,
Il comprend qu'un séjour devient juste en accueillant sa propre faille,
Il ne sépare plus les vivants des défunts par des murs de superbe,
Il sait que toute lampe éclaire aussi la cendre au fond du visible,

Et la tombe au jardin cesse d'être un dehors exilé du monde,
Elle entre dans l'habitation comme une vérité sans éclat.

Ainsi le frère chante encore sous l'œil profond des tombes ouvertes,
Non pour nier la nuit, mais pour marcher en elle avec un pas plus juste,
Il sait que tout visage est fragile en chemin vers sa propre poussière,
Il sait que l'homme souffre d'un regard de trop dans le miroir du temps,
Mais il sait désormais qu'une sœur peut sortir du bleu de l'absence,
Et poser sur la peur son visage léger comme une lune pauvre,
Alors la mort demeure un miroir, mais un miroir traversé de grâce,
Alors la vie reprend dans la pénombre un chant que nul ne possède,
Alors la terre même paraît moins obscure à qui consent à tomber,
Et l'œil de la tombe devient l'ouverture grave d'un monde habitable.

ACTE V

SCENE 1

Lorsque Zarathoustra prononça ces discours, il se trouvait à l'entrée de sa caverne ; mais après les dernières paroles, il s'échappa de ses hôtes et s'enfuit pour un moment en plein air.

« Ô odeurs pures autour de moi, s'écria-t-il, ô tranquillité bienheureuse autour de moi ! Mais où sont mes animaux ? Venez, venez, mon aigle et mon serpent !

Dites-moi donc, mes animaux : tous ces hommes supérieurs, — ne sentent-ils peut-être pas bon ? Ô odeurs pures autour de moi ! Maintenant je sais et je sens seulement combien je vous aime, mes animaux. »

— Et Zarathoustra dit encore une fois : « Je vous aime, mes animaux ! » L'aigle et le serpent cependant se pressèrent contre lui, tandis qu'il prononçait ces paroles et leurs regards s'élevèrent vers lui. Ainsi ils se tenaient ensemble tous les trois, silencieusement, aspirant le bon air les uns auprès des autres. Car là-dehors l'air était meilleur que chez les hommes supérieurs.

Mais à peine Zarathoustra avait-il quitté la caverne, que le vieil enchanteur se leva et, regardant malicieusement autour de lui, il se mit à parler ...

L'ENCHANTEUR

Il est sorti ! Et déjà, ô homme supérieurs — permettez-moi de vous chatouiller de ce nom de louange et de flatterie, comme il fit lui-même — déjà mon esprit malin et trompeur, mon esprit d'enchanteur, s'empare de moi, mon démon de mélancolie, qui est, jusqu'au fond du cœur, l'adversaire de ce Zarathoustra : pardonnez-lui ! Maintenant il *veut* faire devant vous ses enchantements, c'est justement *son* heure ; je lutte en vain avec ce mauvais esprit.

À vous tous, quels que soient les honneurs que vous vouliez prêter, que vous vous appeliez les « esprits libres » ou bien « les véridiques », ou bien « les expiateurs de l'esprit », « les déchaînés », ou bien « ceux du grand désir » à vous tous qui souffrez comme moi du *grand dégoût*, pour qui le Dieu ancien est mort, sans qu'un Dieu nouveau soit encore au berceau,

enveloppé de linges, — à vous tous, mon mauvais esprit, mon démon enchanteur, est favorable.

Je vous connais, ô hommes supérieurs, je le connais, — je le connais aussi, ce lutin que j'aime malgré moi, ce Zarathoustra : il me semble le plus souvent semblable à une belle larve de saint, semblable à un nouveau déguisement singulier, où se plaît mon esprit mauvais, le démon de mélancolie : — souvent il me semble que j'aime Zarathoustra à cause de mon mauvais esprit. Mais déjà il s'empare de moi et il me terrasse, ce mauvais esprit, cet esprit de mélancolie, ce démon du crépuscule : et en vérité, ô hommes supérieurs, il est pris d'une envie : ouvrez les yeux ! Il est pris d'une envie de venir *nu*, en homme ou en femme, je ne le sais pas encore : mais il vient, il me terrasse, malheur à moi ! ouvrez vos sens !

Le jour baisse, pour toutes choses le soir vient maintenant, même pour les meilleures choses ; écoutez donc et voyez, ô hommes supérieurs, quel démon, homme ou femme, est cet esprit de la mélancolie du soir !

Ainsi parlait le vieil enchanteur, puis il regarda malicieusement autour de lui et saisit sa harpe.

L'ENCHANTEUR

Dans l'air clarifié,
quand déjà la consolation de la rosée
descend sur terre,
invisible, sans qu'on l'entende,
car la rosée consolatrice porte

des chaussures fines, comme tous les doux consolateurs —
songes-tu alors, songes-tu, cœur chaud,
comme tu avais soif jadis,
soif de larmes divines, de gouttes de rosée,
altéré et fatigué, comme tu avais soif,
puisque dans l'herbe, sur des sentes jaunies,
des rayons du soleil couchant, méchamment,
au travers des arbres noirs, couraient autour de toi,

des rayons de soleil, ardents et éblouissants, malicieux.

« Le prétendant de la *vérité* ? toi ? — ainsi se moquaient-ils —

Non ! Poète seulement !

une bête rusée, sauvage, rampante,

qui doit mentir :

qui doit mentir sciemment, volontairement,

envieuse de butin,

masquée de couleurs,

masque pour elle-même,

butin pour elle-même —

Ceci — le prétendant de la vérité !...

Non ! Fou seulement ! poète seulement !

parlant en images colorées,

criant sous un masque de fou multicolore,

errant sur de mensongers ponts de paroles,

sur des arcs-en-ciel mensongers,

parmi de faux ciels

errant, planant çà et là, —

fou seulement ! poète seulement !...

Ceci — le prétendant de la vérité ?...

ni silencieux, ni rigide, lisse et froid,

changé en image,

en statue divine,

ni placé devant les temples,

gardien du seuil d'un Dieu :

non ! ennemi de tous ces monuments de la vertu,

plus familier de tous les déserts que de l'entrée des temples,

plein de chatteries téméraires,

sautant par toutes les fenêtres,

vlan ! dans tous les hasards,
reniflant dans toutes les forêts vierges,
reniflant d'envie et de désirs !
Ah ! que tu coures dans les forêts vierges,
parmi les fauves bigarrés,
bien portant, colorié et beau comme le péché,
avec les lèvres lascives,
divinement moqueur, divinement infernal, divinement sanguin
que tu coures sauvage, rampeur, *menteur* : —

Ou bien, semblable aux aigles, qui regardent longtemps,
longtemps, le regard fixé dans les abîmes,
dans leur abîmes : — —
ô comme ils planent en cercle,
descendant toujours plus bas,
au fond de l'abîme toujours plus profond ! —
puis
soudain,
d'un trait droit,
les ailes ramenées,
fondant sur des *agneaux*,
d'un vol subit, affamés,
pris de l'envie de ces agneaux,
détestant toutes les âmes d'agneaux,
haineux de tout ce qui a le regard
de l'agneau, l'œil de la brebis, la laine frisée
et grise, avec la bienveillance de l'agneau !

Tels sont,
comme chez l'aigle et la panthère,
les désirs du poète,

tels sont *tes* désirs, entre mille masques,
toi qui es fou, toi qui es poète !...

Toi qui vis l'homme,
tel *Dieu*, comme un *agneau* — :
Déchirer Dieu dans l'homme,
comme l'agneau dans l'homme,
rire en le déchirant —

Ceci, ceci est ta félicité !
La félicité d'un aigle et d'une panthère,
la félicité d'un poète et d'un fou ! »...

Dans l'air clarifié,
quand déjà le croissant de la lune
glisse ses rayons verts,
envieusement, parmi la pourpre du couchant :
— ennemi du jour,
glissant à chaque pas, furtivement,
devant les bosquets de roses,
jusqu'à ce qu'ils s'effondrent
pâles dans la nuit : —

ainsi je suis tombé moi-même jadis
de ma folie de vérité,
de mes désirs du jour,
fatigué du jour, malade de lumière,
— je suis tombé plus bas, vers le couchant et l'ombre :
par une vérité
brûlé et assoiffé :
— t'en souviens-tu, t'en souviens-tu, cœur chaud,

comme alors tu avais soif ? —

Que je sois banni

de toutes les vérités !

Fou seulement, poète seulement !

Ainsi chantait l'enchanteur ; et tous ceux qui étaient assemblés furent pris comme des oiseaux, au filet de sa volupté rusée et mélancolique. Seul le consciencieux de l'esprit ne s'était pas laissé prendre : il enleva vite la harpe de la main de l'enchanteur et se mit à crier ...

LE CONSCIENCIEUX

De l'air ! Faites entrer de bon air ! Faites entrer Zarathoustra ! Tu rends l'air de cette caverne lourd et empoisonné, vieil enchanteur malin !

Homme faux et raffiné, ta séduction conduit à des désirs et à des déserts inconnus. Et malheur à nous si des gens comme toi parlent de la vérité et lui donnent de l'importance !

Malheur à tous les esprits libres qui ne sont pas en garde contre *pareils* enchanteurs ! C'en sera fait de leur liberté : tu enseignes le retour dans les prisons et tu y ramènes, —

— vieux démon mélancolique, ta plainte contient un appel, tu ressembles à ceux dont l'éloge de la chasteté invite secrètement à des voluptés ! »

Ainsi parlait le consciencieux ; mais le vieil enchanteur regardait autour de lui, jouissant de sa victoire, ce qui lui faisait rentrer le dépit que lui causait le consciencieux.

L'ENCHANTEUR

D'une voix modeste ...

Tais-toi ! De bonnes chansons veulent avoir de bons échos ; après de bonnes chansons, il faut se taire longtemps. C'est ainsi qu'ils font tous, ces hommes supérieurs. Mais toi tu n'as probablement pas compris grand-chose à mon poème ? En toi il n'y a rien moins qu'un esprit enchanteur.

LE CONSCIENCIEUX

Tu me loues en me séparant de toi ; cela est très bien ! Mais vous autres, que vois-je ! Vous êtes encore assis là avec des regards de désir : Ô âmes libres, où donc s'en est allée votre liberté ? Il me semble presque que vous ressemblez à ceux qui ont longtemps regardé danser des filles perverses et nues : vos âmes mêmes se mettent à danser !

Il doit y avoir en vous, ô hommes supérieurs, beaucoup plus de ce que l'enchanteur appelle son mauvais esprit d'enchantement et de duperie : — il faut bien que nous soyons différents.

Et, en vérité, nous avons assez parlé et pensé ensemble, avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je sache que nous *sommes* différents.

Nous *cherchons* des choses différentes, là-haut aussi, vous et moi. Car moi je cherche plus de *certitude*, c'est pourquoi je suis venu auprès de Zarathoustra. Car c'est lui qui est le rempart le plus solide et la volonté la plus dure aujourd'hui que tout chancelle, que la terre tremble. Mais vous autres, quand je vois les yeux que vous faites, je croirais presque que vous cherchez *plus d'incertitude*, plus de frissons, plus de dangers, plus de tremblements de terre. Il me semble presque que vous ayez envie, pardonnez-moi ma présomption, ô hommes supérieurs, l'envie de la vie la plus inquiétante et la plus dangereuse, qui m'inspire le plus de crainte à *moi*, la vie des bêtes sauvages, envie de forêts, de cavernes, de montagnes abruptes et de labyrinthes.

Et ce ne sont pas ceux qui vous conduisent *hors* du danger qui vous plaisent le plus, ce sont ceux qui vous éconduisent, qui vous éloignent de tous les chemins, les séducteurs. Mais si de telles envies sont *véritables* en vous, elles me paraissent quand même *impossibles*.

Car la crainte — c'est le sentiment inné et primordial de l'homme ; par la crainte s'explique toute chose, le péché originel et la vertu originelle. *Ma* vertu, elle aussi, est née de la crainte, elle s'appelle : science.

Car la crainte des animaux sauvages — c'est cette crainte que l'homme connut le plus longtemps, y compris celle de l'animal que l'homme cache et craint en lui-même : — Zarathoustra l'appelle « la bête intérieure ».

Cette longue et vieille crainte, enfin affinée et spiritualisée, — aujourd'hui il me semble qu'elle s'appelle *Science*.

Ainsi parlait le consciencieux ; mais Zarathoustra, qui rentrait au même instant dans sa caverne et qui avait entendu et deviné la dernière partie du discours, jeta une poignée de roses au consciencieux en riant de ses « vérités ».

ZARATHOUSTRA

Comment ! Qu'est-ce que je viens d'entendre ? En vérité, il me semble que tu es fou ou bien que je le suis moi-même : et je me hâte de placer ta vérité sur la tête d'un seul coup.

Car la *crainte* est notre exception. Le courage cependant, l'esprit d'aventure et la joie de l'incertain, de ce qui n'a pas encore été hasardé, — le *courage*, voilà ce qui me semble toute l'histoire primitive de l'homme.

Il a eu envie de toutes les vertus des bêtes les plus sauvages et les plus courageuses, et il les leur a arrachées : ce n'est qu'ainsi qu'il est devenu — homme.

Ce courage, enfin affiné, enfin spiritualisé, ce courage humain, avec les ailes de l'aigle et la ruse du serpent : ce courage, me semble-t-il, s'appelle aujourd'hui.

« Zarathoustra ! » s'écrièrent tous ceux qui étaient réunis, comme d'une seule voix, en partant d'un grand éclat de rire ; mais quelque chose s'éleva d'eux qui ressemblait à un nuage noir. L'enchanteur, lui aussi, se mit à rire et il dit d'un ton rusé : « Eh bien ! il s'en est allé mon mauvais esprit ! »

L'ENCHANTEUR

Et ne vous ai-je pas moi-même mis en défiance contre lui, lorsque je disais qu'il est un imposteur, un esprit de mensonge et de tromperie ?

Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je faire à ses malices, *moi* ! Est-ce *moi* qui l'ai créé et qui ai créé le monde ?

Eh bien ! soyons de nouveau bons et de bonne humeur ! Et quoique Zarathoustra ait le regard sombre — regardez-le donc ! il m'en veut — :

— avant que la nuit soit venue il apprendra de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut pas vivre longtemps sans faire de pareilles folies.

Celui-ci — aime ses ennemis : c'est lui qui connaît le mieux cet art, parmi tous ceux que j'ai rencontrés. Mais il s'en venge — sur ses amis ! »

Ainsi parlait le vieil enchanteur, et les hommes supérieurs l'acclamèrent : en sorte que Zarathoustra se mit à circuler dans sa caverne, secouant les mains de ses amis avec méchanceté et amour, — comme quelqu'un qui a quelque chose à excuser et à réparer auprès de chacun. Mais lorsqu'il arriva à la porte de sa caverne, voici, il eut de nouveau envie du bon air qui régnait dehors et de ses animaux, — et il voulut se glisser dehors.

ÉCHO À « LE CHANT DE LA MÉLANCOLIE »

Je sortis de la caverne comme on sort d'un songe lourd,
Cherchant dans l'air des montagnes une fraîcheur plus haute.
Autour de moi la nuit respirait déjà doucement
Et les odeurs du soir purifiaient mes pensées.
Alors j'appelai mes animaux comme des amis anciens :
Venez, vous qui savez écouter la terre et le vent.
Car les hommes supérieurs sentent encore la fatigue
Et leurs vertus portent l'odeur des combats.
Mais vous, mes compagnons silencieux, vous respirez
La clarté intacte du monde.

L'aigle descendit lentement dans l'air immobile
Et le serpent glissa comme une pensée profonde.
Ainsi nous restâmes ensemble dans le crépuscule,
Aspirant le silence comme un vin invisible.
Car l'air des hauteurs est plus fidèle
Que les discours des hommes savants.
Et celui qui respire longtemps cette solitude
Apprend à aimer ce qui ne parle pas.
Ainsi les animaux comprenaient mon cœur
Mieux que les visiteurs de ma caverne.

Mais à l'intérieur déjà l'ombre de la mélancolie
Commençait à jouer avec les âmes fatiguées.
Le vieil enchanteur accordait sa harpe secrète
Et ses doigts cherchaient une musique trouble.
Car il existe un démon qui aime le soir

Et qui se nourrit des cœurs incertains.
Il habite les crépuscules de la pensée
Et les intervalles entre deux croyances.
Ainsi la mélancolie descend
Comme une brume sur les esprits libres.

Il parlait de ceux qui ont perdu les anciens dieux
Sans encore entendre les pas des nouveaux.
Ils errent dans une attente sans horizon
Comme des voyageurs sans étoiles.
Et leurs âmes sont prêtes pour les enchantements
Car elles cherchent un sens à leur fatigue.
Alors la musique devient un filet subtil
Qui capture les cœurs dans la nuit.
Et le démon du crépuscule
Sourit derrière chaque note.

Dans l'air devenu clair tombait la rosée
Comme une consolation invisible.
Elle marchait sur l'herbe avec des pas légers
Comme tous les doux consolateurs.
Et le cœur se souvenait d'une ancienne soif
D'une soif de larmes et de ciel.
Car il arrive que la vérité brûle
Comme un soleil trop proche.
Alors l'âme cherche l'ombre
Comme un voyageur cherche l'eau.

On me disait jadis : prétendant de la vérité !
Mais je savais que j'étais aussi poète.

Car celui qui parle en images colorées
N'habite jamais les temples du vrai.
Il marche sur des ponts fragiles de paroles
Et traverse les arcs-en-ciel des illusions.
Ainsi le poète est un voleur de lumières
Qui se déguise pour approcher la vérité.
Et son masque est parfois
La seule forme de sa sincérité.

Je courais autrefois dans les forêts sauvages
Comme un animal affamé de sens.
Les désirs du poète ressemblent à ceux des aigles
Qui plongent dans l'abîme avec joie.
Car il aime la profondeur dangereuse
Plus que la sécurité des pâturages.
Et son rire peut déchirer les dieux
Comme l'aigle déchire un agneau.
Ainsi la poésie naît parfois
D'une férocité sacrée.

Mais celui qui regarde trop longtemps le soleil
Deviend malade de lumière.
Alors la vérité elle-même devient un désert
Où les sources se retirent.
Et le cœur tombe vers le soir
Comme une feuille brûlée par l'été.
Ainsi je suis tombé autrefois
De ma folie de vérité.
Fatigué du jour
Et altéré par sa clarté.

Alors la mélancolie ouvrit sa porte
Et la nuit devint une amie douce.
Le croissant de lune glissait entre les roses
Comme un voleur de couleurs.
Et les fleurs pâlissaient dans son passage
Comme des pensées qui s'effacent.
Ainsi la nuit apprenait au cœur
Une autre manière de voir.
Car l'ombre possède aussi
Ses vérités silencieuses.

Mais le poète demeure entre ces deux royaumes
Entre la lumière qui brûle et l'ombre qui console.
Il n'appartient ni au temple ni au désert
Mais au passage fragile entre les deux.
Et parfois il renonce à toutes les vérités
Pour sauver la danse de son âme.
Alors il rit de lui-même dans le crépuscule
Comme un fou qui garde un secret.
Car le poète et le fou
Sont deux noms pour une même liberté.

ÉCHO À « DE LA SCIENCE »

La harpe s'était tue mais l'air demeurait troublé,
Comme si une brume invisible flottait encore.
Les cœurs respiraient la musique du vieil enchanteur
Et leurs regards semblaient captifs d'un filet.
Car certaines paroles sont des pièges subtils
Qui emprisonnent l'âme sous des parfums doux.
Ainsi les hommes supérieurs restaient immobiles
Comme des oiseaux charmés par une mélodie.
Mais un seul esprit secoua soudain ce charme
Et demanda qu'on ouvre les portes de l'air.

« Faites entrer le vent et la lumière des montagnes ! »
Ainsi cria le consciencieux avec impatience.
Car la caverne s'était chargée de soupirs
Et l'air semblait lourd de nostalgie.
Il accusait le vieil enchanteur d'empoisonner
La liberté par ses séductions mélancoliques.
Car certains chants parlent de vérité
Mais conduisent les esprits vers de nouvelles prisons.
Ainsi la musique peut devenir une chaîne
Pour ceux qui croyaient marcher librement.

Mais l'enchanteur souriait avec une ruse paisible
Comme quelqu'un qui savoure déjà sa victoire.
Il savait que les cœurs fatigués
Cherchent parfois la douceur du piège.
Et que l'âme humaine aime écouter

La plainte qui ressemble à son propre désir.
Ainsi la mélancolie devient une magie
Qui attire les esprits libres vers le crépuscule.
Car la liberté elle-même peut s'enivrer
Du parfum trouble des illusions.

Le consciencieux cependant parlait autrement :
Il disait chercher la certitude solide.
Il voyait en Zarathoustra un rempart
Dans un monde qui tremble et vacille.
Car lorsque la terre se met à chanceler
L'esprit cherche une pierre ferme.
Et la science naît parfois de cette volonté
De tenir debout dans le vertige.
Ainsi l'homme se forge des vérités
Comme des murs contre la tempête.

Mais il accusait les autres de chercher l'inverse :
Ils semblaient désirer les dangers et les abîmes.
Leurs regards brillaient comme ceux des aventuriers
Qui rêvent de forêts sauvages et de cavernes.
Ils voulaient des chemins qui s'égarerent
Et des horizons qui tremblent.
Car certaines âmes ne vivent pleinement
Que dans l'incertitude et le risque.
Ainsi la liberté devient parfois
Une nostalgie de la bête sauvage.

Alors le consciencieux parla de la crainte
Comme de la racine de toutes les vertus.

L'homme ancien tremblait devant les bêtes
Et devant l'animal caché dans son cœur.
De cette peur naquirent les lois
Et les prudences de l'esprit.
La crainte se raffina lentement
Et devint prudence et méthode.
Ainsi la science se dressa
Comme une peur devenue pensée.

Mais au moment même où il parlait
Zarathoustra revenait dans la caverne.
Il avait entendu ces paroles graves
Et ses mains portaient des roses.
Alors il les jeta en riant
Comme on jette des fleurs sur une statue.
Car la vérité du consciencieux
Lui semblait trop sérieuse.
Et parfois le rire
Est une correction de la pensée.

« La peur n'est pas notre origine » dit-il en souriant,
« Elle n'est qu'une exception dans l'histoire humaine.
Car ce qui fit l'homme plus que toute prudence
Fut le courage d'aller plus loin.
Il désira les vertus des bêtes sauvages
Et les arracha à leurs griffes.
Ainsi l'esprit humain prit des ailes
Et apprit la ruse des serpents.
Ce courage raffiné
Est aujourd'hui notre plus haute force. »

Car l'homme ne s'est pas fait seulement
Par la prudence de la science.
Il s'est fait par la joie de l'aventure
Et par l'ivresse du danger.
Il voulut franchir les montagnes
Et regarder derrière les étoiles.
Ainsi naquit la pensée audacieuse
Qui ose encore l'inconnu.
Et cette audace subtile
Devint elle aussi une science.

Alors les hommes supérieurs éclatèrent de rire
Comme si un nuage noir se dissipait.
Car la vérité n'est jamais seule
Et le rire l'accompagne souvent.
Zarathoustra serrait leurs mains tour à tour
Avec une amitié pleine de malice.
Mais déjà son cœur cherchait l'air libre
Et la compagnie de ses animaux.
Car même au milieu des sages
Il faut parfois sortir respirer le vent.

SCENE 2

L'étranger, tandis qu'il traverse une fois encore la place publique, aperçoit sur le banc à l'ombre du tilleul Jane et sa grand-mère. Il s'approche tandis que le merle noir vient se poser sur une branche de l'arbre. A ce moment précis, sans que personne ne s'en aperçoive, l'inconnu des autres scènes se glisse furtivement derrière le tronc du tilleul, se tient immobile, disposé à entendre tout ce qui probablement va être échangé sur ce banc.

L'ETRANGER

Chère madame et vous aussi Jane, je vous présente mes plus chaleureuses salutations. Permettez-vous que je m'asseye à vos côtés ?

LA VIEILLE DAME

Cher ami, nous en serions ravies. Jane m'a rapporté la conversation que vous avez eue ensemble sur ce même banc : vous l'avez subjuguée et elle ne tarit pas d'éloges à votre sujet. « Cet homme n'est pas comme les autres, me dit-elle, il est d'une lucidité remarquable et d'un calme à toute épreuve. Et en plus il comprend, à sa manière bien sûr, les chants du merle qu'il présente comme son ange-gardien. »

Jane rougit, un peu gênée d'avoir rapporté avec autant de détails sa conversation aux oreilles de sa grand-mère.

L'ETRANGER

Ne soyez pas embarrassée, Jane : il n'y a rien dans notre échange qui mérite d'être tu et vous me faites un grand honneur de l'avoir rapportée à votre chère grand-mère. Madame, si vous le permettez, l'autre jour sur ce même banc vous m'avez rapporté l'histoire de cet homme qui a fait irruption sur la place, une lanterne à la main : il cherchait dieu, disait-il. Et puis avec gravité il a dit « dieu est mort, c'est nous qui l'avons tué ! » Ensuite il a jeté sa lanterne qui s'est brisée sur le sol. Par la suite s'est présenté sur cette même place ce Zarathoustra qui enseignait le surhumain, la seule manière selon lui de surmonter le vide laissé par cette absence divine. Il fallait, disait-il que l'homme s'élève au-dessous de lui-même plutôt que vivre dans le contentement d'une vie débarrassée du courroux divin.

LA VIEILLE DAME

C'est en effet ce dont je fus témoin et que je vous ai rapporté. Et c'est étrange ! Ce Zarathoustra s'est pris, aurait-on dit, pour cette lanterne que l'autre avait brisée. Son exigence était trop haute pour le peu que nous sommes mais la peur s'est installée en chacun et c'est de cette peur commune que s'est édifiée cette collectivité qui ne reconnaît plus personne. Ce Zarathoustra s'imaginait sans doute qu'il suffit d'une lanterne pour effacer la nuit, que le jour peut absorber la nuit. Un donateur finit par envier tous ceux qui prennent si en retour il ne prend rien lui-même. C'est alors qu'il rêve d'être un voleur, prendre par la force ce qu'il pense ne jamais recevoir de la main qui se referme sur ce qu'il a donné. On ne donne rien en conservant pour soi ce que l'on a donné : on le partage ! Et lui, plus brillant que le jour au grand midi, envie la nuit des hommes quand pauvre est la lumière : il envie d'avoir soif de ce qu'il croit donner.

L'étranger plonge alors sa main dans sa poche et en sort un livre qu'il ouvre sur une page qui lui semble familière ; ensuite il s'adresse à la vieille dame ...

L'ETRANGER

Permettez-vous, chère madame et toi aussi Jane, que je vous lise un extrait de ce livre que je garde toujours avec moi ; ce livre, Jane, je pense t'en avoir parlé.

LA VIEILLE DAME

Cher ami, nous serions ravies de vous entendre et puis Jane, qui m'a parlé de ce livre, en connaît peut-être enfin le mystère.

L'étranger commence sa lecture d'une voix posée...

L'ETRANGER

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

Il y a en moi quelque chose d'inapaisé et d'inapaisable qui veut élever la voix. Il y a en moi un désir d'amour qui parle lui-même le langage de l'amour.

Je suis lumière : ah ! si j'étais nuit ! Mais ceci est ma solitude d'être enveloppé de lumière.

Hélas ! que ne suis-je ombre et ténèbres ! Comme j'étancherais ma soif aux mamelles de la lumière !

Et vous-mêmes, je vous bénirais, petits astres scintillants, vers luisants du ciel ! et je me réjouirais de la lumière que vous me donneriez.

Mais je vis de ma propre lumière, j'absorbe en moi-même les flammes qui jaillissent de moi.

Je ne connais pas la joie de ceux qui prennent ; et souvent j'ai rêvé que voler était une volupté plus grande encore que prendre.

Ma pauvreté, c'est que ma main ne se repose jamais de donner ; ma jalousie, c'est de voir des yeux pleins d'attente et des nuits illuminées de désir.

Ô misère de tous ceux qui donnent ! Ô obscurcissement de mon soleil ! Ô désir de désirer ! Ô faim dévorante dans la satiété !

Ils prennent ce que je leur donne : mais suis-je encore en contact avec leurs âmes ? Il y a un abîme entre donner et prendre ; et le plus petit abîme est le plus difficile à combler.

Une faim naît de ma beauté : je voudrais faire du mal à ceux que j'éclaire ; je voudrais dépouiller ceux que je comble de mes présents : c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Retirant la main, lorsque déjà la main se tend ; hésitant comme la cascade qui dans sa chute hésite encore : c'est ainsi que j'ai soif de méchanceté.

Mon opulence médite de telles vengeances : de telles malices naissent de ma solitude.

Mon bonheur de donner est mort à force de donner, ma vertu s'est fatiguée d'elle-même et de son abondance !

Celui qui donne toujours court le danger de perdre la pudeur ; celui qui toujours distribue, à force de distribuer, finit par avoir des callosités à la main et au cœur.

Mes yeux ne fondent plus en larmes sur la honte des suppliants ; ma main est devenue trop dure pour sentir le tremblement des mains pleines.

Que sont devenus les larmes de mes yeux et le duvet de mon cœur ? Ô solitude de tous ceux qui donnent ! Ô silence de tous ceux qui luisent !

Bien des soleils gravitent dans l'espace désert : leur lumière parle à tout ce qui est ténèbres, c'est pour moi seul qu'ils se taisent.

Hélas ! telle est l'inimitié de la lumière pour ce qui est lumineux ! Impitoyablement, elle poursuit sa course.

Injustes au fond du cœur contre tout ce qui est lumineux, froids envers les soleils — ainsi tous les soleils poursuivent leur course.

Pareils à l'ouragan, les soleils volent le long de leur voie ; c'est là leur route. Ils suivent leur volonté inexorable ; c'est là leur froideur.

Oh ! c'est vous seuls, êtres obscurs et nocturnes qui créez la chaleur par la lumière ! Oh ! c'est vous seuls qui buvez un lait réconfortant aux mamelles de la lumière !

Hélas ! la glace m'entourne, ma main se brûle à des contacts glacés ! Hélas la soif est en moi, une soif altérée de votre soif !

Il fait nuit : hélas ! pourquoi me faut-il être lumière ! et soif de ténèbres ! et solitude !

Il fait nuit : voici que mon désir jaillit comme une source, mon désir veut élever la voix.

Il fait nuit : voici que s'élève plus haut la voix des fontaines jaillissantes. Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante.

Il fait nuit : voici que s'éveillent tous les chants des amoureux. Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux.

LA VIEILLE DAME

Ce chant confirme ce que je disais à l'instant de ce Zarathoustra : en serait-il l'auteur ?

L'ETRANGER

C'est possible en effet ! Il y a dans ce livre bien des mystères, des choses étranges, des énigmes aussi. Je l'ai trouvé, il y a longtemps déjà, chez un vieux bouquiniste et je l'ai acheté pour une raison bien précise.

JANE

Dites-nous ...

L'ETRANGER

Ce qui m'a attiré vers ce livre, irrésistiblement, c'est qu'il n'a pas de titre : même sa couverture est une énigme. Il raconte l'histoire d'un banc sur le bord d'une rivière, à l'ombre d'un tilleul, pareil à celui-ci. Ah je vois que le merle est à nouveau présent mais revenons au livre. Sur ce banc au bord de la rivière, bien des choses furent échangées que la rivière a emporté vers le large mais le banc et l'arbre à ses côtés ont gardé, sous formes d'énigmes, la mémoire de toutes ces discussions dont ils furent les témoins.

JANE

Et ces énigmes, vous les déchiffrez ?

L'ETRANGER

Elles infusent en moi comme une tisane, j'en nourris ma pensée. C'est comme le chant de ce merle, je ne le comprends pas, il me traverse et résonne en moi comme une parole silencieuse. Car le silence nous parle, bien plus profond que tout ce qu'on entend : ce silence, c'est la voix de la terre. Nous marchons sans nous rendre compte que sous nos pieds une parole nous est donnée : les hommes ont le regard fuyant, ils ignorent le plus proche. Ce banc dont je vous ai parlé est un messager de l'ombre. Zarathoustra voudrait boire de la lumière aux mamelles des étoiles mais les étoiles ne sont que des bijoux, une rivière d'éclats suspendue au cou du ciel : elles brillent dans la nuit mais n'éclairent jamais rien. La lumière jaillit des ténèbres et c'est pour cela qu'elle est obscure : elle est pâle, d'une blancheur lunaire mais elle suffit, non pas à briser la nuit mais à la rendre habitable.

LA VIEILLE DAME

La lumière du jour est trop vive pour qu'en voit ce qu'elle éclaire. Mais ce banc, dites-vous, gardien d'une parole ancienne, est un messager de l'ombre.

L'ETRANGER

Avec le vieil Hermite nous avons beaucoup parlé des ombres qui ne gardent de la lumière que ce peu qui suffit à habiter le jour

LE MERLE (VOIX OFF)

Malheur à moi ! Où a passé le temps ? Ne suis-je pas
Tombé dans des puits profonds ? Le monde dort ...
Hélas ! Hélas ! Le chien hurle, la lune brille. Je préfère mourir,
Mourir que de vous dire ce que pense maintenant mon cœur de minuit.
Déjà je suis mort. C'en est fait. Araignée, pourquoi tisses-tu ta toile
Autour de moi ? Veux-tu du sang ? Hélas ! Hélas ! la rosée tombe, l'heure vient,
L'heure où je grelotte et où je gèle, l'heure qui demande, qui demande
Et qui demande toujours : « Qui a assez de courage pour cela ?
Qui doit être le maître de la terre ? Qui veut dire : *c'est ainsi*
Qu'il vous faut couler, grands et petits fleuves ! »
L'heure approche : ô homme, homme supérieur prends garde !
Ce discours s'adresse aux oreilles subtiles, à tes oreilles
QUE DIT MINUIT PROFOND ?

Je suis porté là-bas, mon âme danse. Tâche quotidienne !
Tâche quotidienne ! Qui doit être le maître du monde ?
La lune est fraîche, le vent se tait. Hélas ! Hélas ! avez-vous
Déjà volé assez haut ? Vous avez dansé : mais une jambe n'est pas une aile.
Bons danseurs, maintenant toute la joie est passée. Le vin
S'est changé en levure, tous les gobelets se sont attendris,
Les tombes balbutient. Vous n'avez pas volé assez haut :
Maintenant les tombes balbutient : « Sauvez donc les morts !
Pourquoi fait-il nuit si longtemps ? La lune ne nous enivre-t-elle pas ? »
Ô hommes supérieurs, sauvez donc les tombes, éveillez donc
Les cadavres ! Hélas ! pourquoi le ver ronge-t-il encore ?
L'heure approche, l'heure approche, la cloche bourdonne,
Le cœur râle encore, le ver ronge le bois, le ver du cœur. Hélas ! hélas !
LE MONDE EST PROFOND !

Douce lyre ! Douce lyre ! J'aime le son de tes cordes, ce son enivré
De crapaud flamboyant ! Comme ce son me vient de jadis et de loin,
Du lointain, des étangs de l'amour ! Vieille cloche ! Douce lyre !
Toutes les douleurs t'ont déchiré le cœur, la douleur du père,
La douleur des ancêtres, la douleur des premiers parents, ton discours
Est devenu mûr, mûr comme l'automne doré et l'après-midi, comme
Mon cœur de solitaire, maintenant tu parles : le monde lui-même
Est devenu mûr, le raisin brunit. Maintenant il veut mourir, mourir
De bonheur. Ô hommes supérieurs, ne le sentez-vous pas ? Secrètement
Une odeur monte, un parfum et une odeur d'éternité, une odeur de vin
Doré, bruni et divinement rosé de vieux bonheur, un bonheur enivré
De mourir, un bonheur de minuit qui chante : le monde est profond
ET PLUS PROFOND QUE NE PENSAIT LE JOUR !

JANE

Quelle longue tirade de la part de ce merle ! De quelle parole vous a-t-il traversé ?

L'ETRANGER

Que le monde est profond et plus profond que ne pensait le jour. On dirait bien que ce Zarathoustra s'en est finalement remis aux propos de la nuit, comme s'il voulait unir ce qui ne peut pas l'être : le jour et la nuit. Qu'est la nuit sans lumière et qu'est le jour sans ombre ?

LA VIEILLE DAME

C'est une énigme, n'est-ce pas ? Une énigme qui pourrait bien sortir de votre livre ...

L'ETRANGER

Au contraire ! C'est une vérité profonde, la plus profonde sans doute, aussi claire que la lune et la lumière d'ombre. Le jour et la nuit ne s'opposent qu'à la frontière du clair-obscur, le jour est plus sombre que la nuit dans sa lumière vive et la nuit plus sombre que le jour quand la lune est absente mais la lumière obscure et la lumière d'ombre se rejoignent dans ce peut

qu'elles éclairent sans jamais pouvoir le saisir. C'est cela qui est tragique : toutes deux sont les mêmes pierres de lune, des éclats toujours fuyants de l'invisible qui ne peut être saisi. Zarathoustra veut prendre comme un jaloux de la nuit mais il ne le peut pas, alors il donne dans la clarté du jour mais ce qu'il donne est sans visage. Il rêve d'être Alcyone, la concorde paisible du vent et de la mer, Apollon et Dionysos en un seul être, l'éclat de la forme et l'obscur de la chair liés l'un à l'autre dans un même geste. La fin du tragique dans une sérénité trompeuse. Le convalescent se croit guéri et, avide d'éternité, il s'enferme dans un cercle qui toujours répète le même.

JANE

Mais le cercle est une illusion dans sa prétention à enfermer ce qui, par son infinité, ne pourra jamais l'être. Voilà pourquoi le merle est plaintif quand survient le jour car le jour, dans sa prétention à tout saisir, devient pour l'oiseau une cage.

LA VIEILLE DAME

Et dieu dans tout cela ? Zarathoustra ne dit-il pas qu'il pourrait croire en un dieu qui danse ?

L'ETRANGER

Il ne le fera pas ! Zarathoustra est un danseur de corde ; téméraire, il danse sur les bords de l'abîme. Vous savez, ce sont les tout petits abîmes qui sont les plus dur à franchir, comme celui qui sépare le clair de l'obscur. Il rêve d'un dieu qui saurait danser mais ce dieu, il faut aussi qu'il soit alcyonien, autrement dit qu'il danse sur la terre ferme, au son de la nouvelle lyre. Il rêve d'un dieu qui serait créateur et créature à la fois, musicien et danseur.

JANE

Mais le tragique est insurmontable : le jour et la nuit ne seront jamais un. Quant à dieu, comment pourrait-il y échapper ? La mort de la religion, pensait-il, rend tous les dieux possibles.

L'ETRANGER

Il n'y en a qu'un seul qui soit possible : un dieu tragique ! On peut lui supposer mille visages, la luxuriance divine, mais cela jamais n'effacera sa condition tragique. Alors oui, Jane, tu viens de rendre à dieu une place parmi les hommes, la seule que l'on puisse concevoir mais de ce

dieu n'attendons pas qu'il nous sauve et moins encore qu'il s'occupe des champs à notre place tandis que nous lorgnons vers les étoiles. Ce dieu est au plus proche, sa main posée sur notre épaule mais un tel dieu n'a rien à nous offrir, si ce n'est un peu de sa propre lumière qui est tout aussi fragile que la nôtre.

C'est à ce moment précis que le jeune homme des scènes précédentes traverse à nouveau la place. Il s'arrête un instant et observe nos trois amis d'un œil sévère. Puis il s'approche lentement de l'étranger et se dresse devant lui.

LE JEUNE HOMME

Monsieur, à plusieurs reprises je vous ai vu vous entretenir avec ces dames. Sachez qu'ici on n'aime guère les étrangers, surtout quand ils sont très bavards. Aussi, au nom de notre communauté, je vous demande de quitter le village avant ce soir.

L'ETRANGER

Et pourquoi devrais-je m'en aller ? Pensez-vous que j'importune ces dames ? Nous bavardons, c'est tout, nous parlons de choses et d'autres : je m'en irai si au moins vous me dites ce que vous craignez.

LE JEUNE HOMME

Ce que je crains, monsieur, n'est en rien votre affaire. Je vous demande de partir avant ce soir, mes raisons ne vous regardent pas.

L'ETRANGER

Et si je ne m'en vais pas ?

LE JEUNE HOMME

Alors vous goûterez du bâton et des pierres peut-être : vous ne seriez pas le premier que l'on chasse, de force si cela est nécessaire.

Le jeune salue les deux dames puis reprend son chemin à travers la place avant de disparaître.

L'ETRANGER

Je suis un homme averti, je sais ce qui m'attend : des coups de bâtons, des pierres peut-être. Mais, croyez-le bien, mes chères dames, je n'ai pas l'intention de m'éclipser aussi facilement. Qui est ce jeune homme et pour qui se prend-t-il ?

LA VIEILLE DAME

Mon cher ami, j'ai un aveu à vous faire et cela m'est très pénible : ce jeune homme est mon petit-fils et c'est aussi le frère de Jane. Quand leurs parents ont quitté le village, ils étaient trop jeunes pour les accompagner dans l'inconnu, aussi je les ai élevés. Jane est restée à mes côtés mais lui s'est laissé embrigader par celui qu'ils appellent le guide, cet inconnu avec le quel vous avez parlé à votre arrivée et qui a présidé la cérémonie au temple. Il a quitté la maison pour se joindre aux autres et depuis ce jour il nous ignore comme si nous étions, nous-mêmes, des étrangers. Vous imaginez facilement l'objet de ses craintes : ce n'est pas pour moi qu'il s'inquiète, je suis assez vieille pour ne plus devoir changer, c'est pour sa sœur dont il espère toujours qu'elle rejoindra leurs rangs. Mon cher ami, je suis terriblement désolée de ce qui vous arrive à cet instant mais, croyez-moi, partez avant qu'ils ne vous battent : ces gens-là sont sans pitié.

L'ETRANGER

Je n'en ferai rien, madame ! Quand au bâton, j'en ai supporté d'autres. Avant de vous laisser je voudrais vous dire encore ceci, comme je l'ai dit à Jane déjà : ce que cet homme redoute, c'est sa fragilité dont sa sœur n'est que le miroir. Mais cette fragilité est aussi notre plus grande force et il n'est pas impossible que ce jeune homme soit la faille qui fera l'édifice se fissurer avant de s'écrouler. Ses yeux ont parlé bien plus fort que ses paroles et dans son regard j'ai vu briller de la tendresse. Vous êtes sa seule famille mais il croit, à tort bien sûr, que cette communauté est sa seule force. Permettez donc qu'à présent je vous quitte. Je me rends dans la forêt afin d'y savourer quelques framboises avant que pleuvent les coups de bâton.

L'étranger salue chaleureusement les deux dames et puis s'en va, lentement, en direction de la forêt. A son retour les deux dames sont rentrées chez elles mais sur le banc deux hommes l'attendent avec patience. D'un pas serein ils se dirigent vers eux ; ceux se lèvent et lui assènent plusieurs coups de bâton avant de le trainer à travers la place jusqu'au bord de la forêt.

L'HOMME AU BÂTON

Va, enfonce-toi dans la forêt et surtout n'en reviens pas ou tu goûteras encore de ce bâton, va, longe la rivière et qu'elle t'emmène jusqu'au diable.

L'ETRANGER

Pensez-vous qu'un bâton puisse mieux parler que moi ? Je m'en vais en vous laissant à vos manières et à vos manigances. Etes-vous quittes ? Nous aurons peut-être l'occasion d'en reparler ...

L'étranger s'engouffre dans la forêt sans se retourner et finit pas disparaître.

SCENE 3

Un jour que Zarathoustra passait sur le grand pont, les infirmes et les mendiants l'entourèrent et un bossu lui parla ...

LE BOSSU

Vois, Zarathoustra ! Le peuple lui aussi profite de tes enseignements et commence à croire en ta doctrine : mais afin qu'il puisse te croire entièrement, il manque encore quelque chose — il te faut nous convaincre aussi, nous autres infirmes ! Il y en a là un beau choix et, en vérité, c'est une belle occasion de t'essayer sur des têtes nombreuses. Tu peux guérir des aveugles, faire courir des boiteux et tu peux alléger un peu celui qui a une trop lourde charge derrière lui : — Ce serait, je crois, la véritable façon de faire que les infirmes croient en Zarathoustra !

ZARATHOUSTRA

Si l'on enlève au bossu sa bosse, on lui prend en même temps son esprit — c'est ainsi qu'enseigne le peuple. Et si l'on rend ses yeux à l'aveugle, il voit sur terre trop de choses mauvaises : en sorte qu'il maudit celui qui l'a guéri. Celui cependant qui fait courir le boiteux lui fait le plus grand tort : car à peine sait-il courir que ses vices l'emportent. — Voilà ce que le peuple enseigne sur les infirmes. Et pourquoi Zarathoustra n'apprendrait-il pas du peuple ce que le peuple a appris de Zarathoustra ?

Mais, depuis que j'habite parmi les hommes, c'est pour moi la moindre des choses de m'apercevoir de ceci : « À l'un manque un œil, à l'autre une oreille, un troisième n'a plus de jambes, et il y en a d'autres qui ont perdu la langue, ou bien le nez, ou bien la tête. »

Je vois et j'ai vu de pires choses et il y en a de si épouvantables que je ne voudrais pas parler de chacune et pas même me taire sur plusieurs : j'ai vu des hommes qui manquent de tout, sauf qu'ils ont quelque chose de trop — des hommes qui ne sont rien d'autre qu'un grand œil ou une grande bouche ou un gros ventre, ou n'importe quoi de grand, — je les appelle des infirmes à rebours.

Et lorsqu'en venant de ma solitude je passais pour la première fois sur ce pont : je n'en crus pas mes yeux, je ne cessai de regarder et je finis par dire : « Ceci est une oreille. Une oreille aussi grande qu'un homme. » Je regardais de plus près et, en vérité, derrière l'oreille se mouvait encore quelque chose qui était petit à faire pitié, pauvre et débile. Et, en vérité, l'oreille énorme se trouvait sur une petite tige mince, — et cette tige était un homme ! En regardant à travers une lunette on pouvait même reconnaître une petite figure envieuse ; et aussi une petite âme boursouflée qui tremblait au bout de la tige. Le peuple cependant me dit que la grande oreille était non seulement un homme, mais un grand homme, un génie. Mais je n'ai jamais cru le peuple, lorsqu'il parlait de grands hommes — et j'ai gardé mon idée que c'était un infirme à rebours qui avait de tout trop peu et trop d'une chose.

Lorsque Zarathoustra eut ainsi parlé au bossu et à ceux dont le bossu était l'interprète et le mandataire, il se tourna du côté de ses disciples, avec un profond mécontentement, et il leur parla ...

En vérité, mes amis, je marche parmi les hommes comme parmi des fragments et des membres d'homme !

Ceci est pour mon œil la chose la plus épouvantable que de voir les hommes brisés et dispersés comme s'ils étaient couchés sur un champ de carnage.

Et lorsque mon œil fuit du présent au passé, il trouve toujours la même chose : des fragments, des membres et des hasards épouvantables — mais point d'hommes !

Le présent et le passé sur la terre — hélas ! mes amis — voilà pour *moi* les choses les plus insupportables ; et je ne saurais point vivre si je n'étais pas un visionnaire de ce qui doit fatalement venir.

Visionnaire, volontaire, créateur, avenir lui-même et pont vers l'avenir — hélas ! en quelque sorte aussi un infirme, debout sur ce pont : Zarathoustra est tout cela.

Et vous aussi, vous vous demandiez souvent : « Qui est pour nous Zarathoustra ? comment pouvons-nous le nommer ? » Et comme chez moi, vos réponses ont été des questions.

Est-il celui qui promet ou celui qui accomplit ? un conquérant ou bien un héritier ? l'automne ou bien le soc d'une charrue ? un médecin ou bien un convalescent ?

Est-il poète ou bien dit-il la vérité ? est-il libérateur ou dompteur ? bon ou méchant ?

Je marche parmi les hommes, fragments de l'avenir : de cet avenir que je contemple dans mes visions.

Et toutes mes pensées tendent à rassembler et à unir en une seule chose ce qui est fragment et énigme et épouvantable hasard.

Et comment supporterais-je d'être homme, si l'homme n'était pas aussi poète, devineur d'énigmes et rédempteur du hasard !

Sauver ceux qui sont passés, et transformer tout « ce qui était » en « ce que je voudrais que ce fût » ! — c'est cela seulement que j'appellerai rédemption !

Le bossu et les autres infirmes ne le quittaient pas des yeux, les paroles de Zarathoustra tombant sur eux comme une pluie de grêle...

Volonté — c'est ainsi que s'appelle le libérateur et le messager de joie. C'est là ce que je vous enseigne, mes amis ! Mais apprenez cela aussi : la volonté elle-même est encore prisonnière.

Vouloir délivre : mais comment s'appelle ce qui enchaîne même le libérateur ?

« Ce fut » : c'est ainsi que s'appelle le grincement de dents et la plus solitaire affliction de la volonté. Impuissante envers tout ce qui a été fait — la volonté est pour tout ce qui est passé un méchant spectateur.

La volonté ne peut pas vouloir agir en arrière ; ne pas pouvoir briser le temps et le désir du temps, — c'est là la plus solitaire affliction de la volonté.

Vouloir délivre : qu'imagine la volonté elle-même pour se délivrer de son affliction et pour narguer son cachot ?

Hélas ! tout prisonnier devient un fou ! La volonté prisonnière, elle aussi, se délivre avec folie.

Que le temps ne recule pas, c'est là sa colère ; « ce qui fut » — ainsi s'appelle la pierre que la volonté ne peut soulever.

Et c'est pourquoi, par rage et par dépit, elle soulève des pierres et elle se venge de celui qui n'est pas, comme elle, rempli de rage et de dépit.

Ainsi la volonté libératrice est devenue malfaisante ; et elle se venge sur tout ce qui est capable de souffrir de ce qu'elle ne peut revenir elle-même en arrière.

Ceci, oui ceci seul est la *vengeance* même : la répulsion de la volonté contre le temps et son « ce fut ».

En vérité, il y a une grande folie dans notre volonté ; et c'est devenu la malédiction de tout ce qui est humain que cette folie ait appris à avoir de l'esprit !

L'esprit de la vengeance : mes amis, c'est là ce qui fut jusqu'à présent la meilleure réflexion des hommes ; et, *partout* où il y a douleur, il devrait toujours y avoir châtement.

« Châtement », c'est ainsi que s'appelle elle-même la vengeance : avec un mot mensonger elle simule une bonne conscience.

Et comme chez celui qui veut il y a de la souffrance, puisqu'il ne peut vouloir en arrière, — la volonté elle-même et toute vie devraient être — punition !

Et ainsi un nuage après l'autre s'est accumulé sur l'esprit : jusqu'à ce que la folie ait proclamé : « Tout passe, c'est pourquoi tout mérite de passer ! »

« Ceci est la justice même, qu'il faille que le temps dévore ses enfants » : ainsi a proclamé la folie.

« Les choses sont ordonnées moralement d'après le droit et le châtement. Hélas ! où trouver la délivrance du fleuve des choses et de « l'existence », ce châtement ? » Ainsi a proclamé la folie.

« Peut-il y avoir rédemption s'il y a un droit éternel ? Hélas ! on ne peut soulever la pierre du passé : il faut aussi que tous les châtements soient éternels ! » Ainsi a proclamé la folie.

« Nul acte ne peut être détruit : comment pourrait-il être supprimé par le châtement ! Ceci, oui ceci est ce qu'il y a d'éternel dans l'« existence », ce châtement, que l'existence doive redevenir éternellement action et châtement !

UN DISCIPLE

Tous ceux qui parlent ainsi sont-ils donc fous ? Mais qui peut croire encore au châtement éternel, flammes de l'enfer dont se nourrissent les peurs de ce ceux qui ont une charge trop lourde sur leurs épaules ?

ZARATHOUSTRA

À moins que la volonté ne finisse par se délivrer elle-même, et que le vouloir devienne non-vouloir — » : cependant, mes frères, vous connaissez ces chansons de la folie !

Je vous ai conduits loin de ces chansons, lorsque je vous ai enseigné : « La volonté est créatrice.

Tout ce « qui fut » est fragment et énigme et épouvantable hasard — jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : « Mais c'est ainsi que je le voulais ! »

— Jusqu'à ce que la volonté créatrice ajoute : « Mais c'est ainsi que je le veux ! C'est ainsi que je le voudrai. »

A-t-elle cependant déjà parlé ainsi ? Et quand cela arrivera-t-il ? La volonté est-elle déjà délivrée de sa propre folie ?

La volonté est-elle déjà devenue, pour elle-même, rédemptrice et messagère de joie ? A-t-elle désappris l'esprit de vengeance et tous les grincements de dents ?

Et qui donc lui a enseigné la réconciliation avec le temps et quelque chose de plus haut que ce qui est réconciliation ?

Il faut que la volonté, qui est la volonté de puissance, veuille quelque chose de plus haut que la réconciliation, — : mais comment ? Qui lui enseignera encore à vouloir en arrière ?

Mais en cet endroit de son discours, Zarathoustra s'arrêta soudain, semblable à quelqu'un qui s'effraie extrêmement. Avec des yeux épouvantables, il regarda ses disciples ; son regard pénétrait comme une flèche leurs pensées et leurs arrière-pensées. Mais au bout d'un moment, il recommença déjà à rire et il continua avec calme

ZARATHOUSTRA

Il est difficile de vivre parmi les hommes, parce qu'il est si difficile de se taire. Surtout pour un bavard.

Ainsi parlait Zarathoustra. Mais le bossu avait écouté la conversation en se cachant le visage ; lorsqu'il entendit rire Zarathoustra, il éleva son regard avec curiosité et se mit à parler lentement...

LE BOSSU

Pourquoi Zarathoustra nous parle-t-il autrement qu'à ses disciples ?

ZARATHOUSTRA

Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Avec des bossus on peut bien parler sur un ton biscornu !

LE BOSSU

Bien ! Et avec des élèves on peut faire le pion. Mais pourquoi Zarathoustra parle-t-il autrement à ses disciples qu'à lui-même ?

Sur ces mots le bossu et les autres infirmes s'éloignèrent de Zarathoustra ; c'est alors qu'un homme, réputé pour sa sagesse, s'approcha pour s'adresser à Zarathoustra ...

LE SAGE

La rédemption, dis-tu, consiste à vouloir tous les hasards et tous les 'ce fut », soit ! Mais une fois libéré des emprises du ressentiment, des regrets et des remords, à quoi l'homme peut-il donc se destiner ?

ZARATHOUSTRA

Vous appelez « volonté de vérité » ce qui vous pousse et vous rend ardents, vous les plus sages parmi les sages.

Volonté d'imaginer l'être : c'est ainsi que j'appelle votre volonté !

Vous voulez *rendre* imaginable tout ce qui est : car vous doutez avec une juste méfiance que ce soit déjà imaginable.

Mais tout ce qui est, vous voulez le soumettre et le plier à votre volonté. Le rendre poli et soumis à l'esprit, comme le miroir et l'image de l'esprit.

C'est là toute votre volonté, ô sages parmi les sages, c'est là votre volonté de puissance ; et aussi quand vous parlez du bien et du mal et des évaluations de valeurs.

Vous voulez créer un monde devant lequel vous puissiez vous agenouiller, c'est là votre dernier espoir et votre dernière ivresse.

Les simples, cependant, ceux que l'on appelle le peuple, — sont semblables au fleuve sur lequel un canot vogue sans cesse en avant : et dans le canot sont assises, solennelles et masquées, les évaluations des valeurs.

Vous avez lancé votre volonté et vos valeurs sur le fleuve du devenir ; une vieille volonté de puissance me révèle ce que le peuple croit bon et mauvais.

C'est vous, ô sages parmi les sages, qui avez placé de tels hôtes dans ce canot ; vous les avez ornés de parures et de noms somptueux, — vous et votre volonté dominante !

Maintenant le fleuve porte en avant votre canot : il *faut* qu'il le porte. Peu importe que la vague brisée écume et résiste à sa quille avec colère.

LE SAGE

Ainsi donc il ne suffit pas de se laisser porter par le fleuve en dépit de ses fureurs mais alors, dis-moi, où est le danger ?

ZARATHOUSTRA

Ce n'est pas le fleuve qui est votre danger et la fin de votre bien et de votre mal, ô sages parmi les sages : mais c'est cette volonté même, la volonté de puissance, — la volonté vitale, inépuisable et créatrice.

Mais, afin que vous compreniez ma parole du bien et du mal, je vous dirai ma parole de la vie et de la coutume de tout ce qui est vivant.

J'ai suivi ce qui est vivant, je l'ai poursuivi sur les grands et sur les petits chemins, afin de connaître ses coutumes.

Lorsque la vie se taisait, je recueillais son regard sur un miroir à cent facettes, pour faire parler son œil. Et son œil m'a parlé.

Mais partout où j'ai trouvé ce qui est vivant, j'ai entendu les paroles d'obéissance. Tout ce qui est vivant est une chose obéissante.

Et voici la seconde chose : on commande à celui qui ne sait pas s'obéir à lui-même. C'est là la coutume de ce qui est vivant.

Voici ce que j'entendis en troisième lieu : Commander est plus difficile qu'obéir. Car celui qui commande porte aussi le poids de tous ceux qui obéissent, et parfois cette charge l'écrase : dans tout commandement j'ai vu un danger et un risque. Et toujours, quand ce qui est vivant commande, ce qui est vivant risque sa vie.

LE SAGE

Tu dis, ô Zarathoustra que celui qui commande risque sa vie, bien plus que ceux qui obéissent mais comment cela est-il possible ?

ZARATHOUSTRA

Quand ce qui est vivant se commande à soi-même, il faut que ce qui est vivant expie son autorité et soit juge, vengeur, et victime de ses propres lois.

D'où cela vient-il donc ? me suis-je demandé. Qu'est-ce qui décide ce qui est vivant à obéir, à commander et à être obéissant, même en commandant ?

Écoutez donc mes paroles, ô sages parmi les sages ! Examinez sérieusement si je suis entré au cœur de la vie, jusqu'aux racines de son cœur !

Partout où j'ai trouvé quelque chose de vivant, j'ai trouvé de la volonté de puissance ; et même dans la volonté de celui qui obéit j'ai trouvé la volonté d'être maître.

Que le plus fort domine le plus faible, c'est ce que veut sa volonté qui veut être maîtresse de ce qui est plus faible encore. C'est là la seule joie dont il ne veuille pas être privé.

Et comme le plus petit s'abandonne au plus grand, car le plus grand veut jouir du plus petit et le dominer, ainsi le plus grand s'abandonne aussi et risque sa vie pour la puissance.

C'est là l'abandon du plus grand : qu'il y ait témérité et danger et que le plus grand joue sa vie.

Et où il y a sacrifice et service rendu et regard d'amour, il y a aussi volonté d'être maître. C'est sur des chemins détournés que le plus faible se glisse dans la forteresse et jusque dans le cœur du plus puissant — c'est là qu'il vole la puissance.

Et la vie elle-même m'a confié ce secret : « Voici, m'a-t-elle dit, je suis ce qui doit toujours se surmonter soi-même.

LE SAGE

Quelle est cette puissance vers laquelle toujours doit tendre la volonté ?

ZARATHOUSTRA

À vrai dire, vous appelez cela volonté de créer ou instinct du but, du plus sublime, du plus lointain, du plus multiple : mais tout cela n'est qu'une seule chose et un seul secret.

Je préfère disparaître que de renoncer à cette chose unique, et, en vérité, où il y a déclin et chute des feuilles, c'est là que se sacrifie la vie — pour la puissance !

Qu'il faille que je sois lutte, devenir, but et entrave du but : hélas ! celui qui devine ma volonté, celui-là devine aussi les chemins *tortueux* qu'il lui faut suivre !

Quelle que soit la chose que je crée et la façon dont j'aime cette chose, il faut que bientôt j'en sois l'adversaire et l'adversaire de mon amour : ainsi le veut ma volonté.

Et toi aussi, toi qui cherches la connaissance, tu n'es que le sentier et la piste de ma volonté : en vérité, ma volonté de puissance marche aussi sur les traces de ta volonté du vrai !

Il n'a assurément pas rencontré la vérité, celui qui parlait de la « volonté de vie », cette volonté — n'existe pas.

LE SAGE

Et pourtant, un grand sage l'a dit bien avant toi, vouloir vivre, c'est l'essence même du monde qui en justifie tous les combats, toutes les luttes. Aussi comment peux-tu dire qu'on ne peut vouloir la vie ?

ZARATHOUSTRA

Car ce qui n'est pas ne peut pas vouloir ; mais comment ce qui est dans la vie pourrait-il encore désirer la vie !

Ce n'est que là où il y a de la vie qu'il y a de la volonté : pourtant ce n'est pas la volonté de vie, mais — ce que j'enseigne — la volonté de puissance.

Il y a bien des choses que le vivant apprécie plus haut que la vie elle-même ; mais c'est dans les appréciations elles-mêmes que parle — la volonté de puissance !

Voilà l'enseignement que la vie me donna un jour : et c'est par cet enseignement, ô sages parmi les sages, que je résous l'énigme de votre cœur.

En vérité, je vous le dis : le bien et le mal qui seraient impérissables — n'existent pas ! Il faut que le bien et le mal se surmontent toujours de nouveau par eux-mêmes.

LE SAGE

Et pourtant les hommes se laissent guider par des valeurs et parmi celles-ci ils considèrent la vie comme la plus haute, la plus appréciable.

ZARATHOUSTRA

Avec vos valeurs et vos paroles du bien et du mal, vous exercez la force, vous, les appréciateurs de valeur : ceci est votre amour caché, l'éclat, l'émotion et le débordement de votre âme.

Mais une puissance plus forte grandit dans vos valeurs, une nouvelle victoire sur soi-même qui brise les œufs et les coquilles d'œufs.

Et celui qui doit être créateur dans le bien et dans le mal : en vérité, celui-là commencera par détruire et par briser les valeurs.

Ainsi la plus grande malignité fait partie de la plus grande bénignité : mais cette bénignité est la bénignité du créateur. —

Parlons-en, ô sages parmi les sages, quoi qu'il nous en coûte ; car il est plus dur de se taire ; toutes les vérités que l'on a passées sous silence deviennent venimeuses.

Et que soit brisé tout ce qui peut être brisé par nos vérités ! Il y a encore bien des maisons à construire !

ÉCHO À « DE LA VICTOIRE SUR SOI-MÊME »

Vous dites chercher la vérité comme on cherche une étoile,
Mais c'est une autre soif qui brûle au fond de vos regards.
Vous voulez que le monde devienne clair pour votre esprit,
Poli comme un miroir où votre pensée se contemple.
Ainsi vous nommez vérité ce désir de domination,
Car comprendre est encore une manière de soumettre.
Vous bâtissez des concepts comme des temples solennels
Devant lesquels l'esprit pourrait s'agenouiller lui-même.
Mais sous ces pierres travaille une force plus ancienne :
La volonté obscure qui veut donner des formes.

Comme un fleuve emporte un canot chargé de symboles,
Ainsi le devenir porte vos valeurs et vos lois.
Vous les avez lancées sur l'eau avec des noms splendides,
Et vous avez appelé cela le bien et le mal.
Mais le fleuve du monde ne connaît pas vos jugements :
Il avance, indifférent à vos équilibres fragiles.
Et vos tables de pierre ne sont que des passagers
Sur la barque mouvante du temps qui passe.
Ce n'est pas le courant qui menace votre sagesse,
Mais la force même qui vous pousse à juger.

Car au cœur de toute chose palpite une même loi :
Tout vivant obéit avant même de commander.
J'ai suivi la vie dans ses détours silencieux,
Dans la lente patience des racines et des bêtes.
Et partout j'ai entendu la même parole secrète :

Celui qui ne se commande pas doit obéir.
Mais commander est un poids plus lourd que la soumission,
Car celui qui commande porte tous ceux qui suivent.
Ainsi le pouvoir est toujours une blessure ouverte
Et une responsabilité qui peut briser l'âme.

Car toute autorité est un danger pour celui qui l'exerce,
Et chaque ordre prononcé met la vie en péril.
Celui qui gouverne risque son propre destin
Comme un navigateur exposé aux tempêtes.
Et lorsque l'homme se commande à lui-même,
Il devient juge et victime de ses propres lois.
Alors la vie se dresse contre son propre pouvoir
Et exige un sacrifice de celui qui domine.
Ainsi la grandeur porte toujours sa propre menace,
Et la force s'éprouve dans le combat intérieur.

Je cherchai longtemps l'origine de ces chemins croisés,
Cette étrange coutume de la vie vivante.
Pourquoi faut-il obéir et dominer à la fois ?
Pourquoi la force naît-elle du risque et du danger ?
Alors la vie elle-même me parla comme un oracle :
Partout où je suis, je veux croître et dépasser.
Même celui qui sert désire secrètement régner,
Et dans l'humilité palpite encore une ambition.
Car la volonté la plus profonde ne veut pas durer :
Elle veut s'étendre et devenir plus haute.

Ainsi le plus puissant risque sa vie pour davantage,
Et le plus faible trouve un chemin vers la puissance.

Même l'amour, même le sacrifice et la douceur
Portent en eux une secrète volonté de régner.
Le faible se glisse dans le cœur du fort
Comme une racine dans la fissure d'un mur.
Et là il transforme la force en dépendance,
Et l'orgueil en une nouvelle soumission.
Ainsi la vie tisse ses détours invisibles
Et renverse sans cesse ses propres hiérarchies.

Alors la vie me confia son secret le plus profond :
Je suis ce qui doit toujours se dépasser soi-même.
Tout ce que je crée n'est qu'un pont vers autre chose,
Et toute victoire appelle une nouvelle lutte.
Je préfère périr plutôt que renoncer à ce destin,
Car mon essence est de brûler dans la transformation.
Même l'amour que je porte à mes propres œuvres
Deviens un jour l'ennemi que je dois affronter.
Ainsi la vie détruit ce qu'elle a elle-même façonné
Afin d'ouvrir un chemin vers une force nouvelle.

Celui qui cherche la vérité ne le sait pas toujours :
Il marche sur les traces de cette volonté secrète.
Sa quête n'est qu'un détour par lequel la vie
Explore d'autres chemins vers sa puissance.
Car ce n'est pas la vie qui veut simplement durer :
Elle veut croître, se mesurer et se dépasser.
Elle préfère le danger à la sécurité des formes
Et l'abîme à la stagnation tranquille.
Ainsi la connaissance elle-même devient une arme
Dans le combat invisible de la vie.

De là naissent vos valeurs et vos jugements solennels,
Car vous aimez ce que votre force a créé.
Le bien et le mal ne sont pas des pierres éternelles,
Mais des étapes dans l'histoire de votre puissance.
Chaque table de loi est une œuvre provisoire
Que d'autres mains briseront pour bâtir plus loin.
Ainsi les valeurs naissent et meurent comme les saisons,
Et l'esprit doit apprendre à les dépasser.
Car celui qui veut créer doit aussi détruire
Les formes qui empêchent la vie de grandir.

Et quand un créateur surgit parmi les hommes,
Il brise les coquilles où dorment les anciennes vérités.
Son geste paraît cruel aux gardiens des temples,
Mais il libère les forces enfermées dans l'ombre.
Car la bonté la plus haute appartient au créateur
Qui ose détruire pour ouvrir l'avenir.
Que soient donc brisées les maisons trop étroites
Où la pensée s'enferme par peur du devenir.
Car il reste encore des mondes à inventer
Et bien des demeures à construire dans l'inconnu.

ÉCHO À « DE LA RÉDEMPTION »

Sur le pont où passent les hommes comme des ombres pressées,
Je vis les corps tordus et les regards lourds de fatigue.
Ils me parlaient de guérison comme on parle d'un miracle,
Espérant qu'une parole redresse les membres brisés.
Mais je regardais plus loin que la bosse et que la cécité :
Je voyais des esprits trop pleins d'une seule chose.
Certains n'étaient qu'un regard, d'autres une bouche immense,
D'autres encore un ventre où grondait une faim sans ciel.
Ainsi l'homme m'apparut comme un membre séparé,
Un fragment dispersé d'une statue oubliée.

Et je marchais parmi eux comme dans un champ de ruines,
Où gisent les restes d'une grande forme perdue.
Des mains sans gestes, des yeux sans horizon,
Des voix qui parlaient sans entendre leur propre écho.
Le présent et le passé jonchaient la terre ensemble,
Pareils à des débris d'une bataille sans vainqueur.
Alors mon regard chercha un chemin dans l'avenir,
Comme l'aigle cherche une cime au-dessus des brumes.
Car vivre parmi ces fragments serait insupportable
Sans la vision d'une forme encore à naître.

Visionnaire, créateur, pont jeté vers ce qui vient,
Tel est celui qui ne veut pas habiter les décombres.
Car le monde n'est pas seulement ce qui fut et s'effondre,
Mais ce qui se rassemble dans une volonté nouvelle.
Toute pensée devient alors un geste de ralliement,

Une main qui recueille les pièces dispersées.
Et l'énigme du hasard se change en œuvre possible,
Lorsque quelqu'un ose regarder vers l'avant.
Ainsi l'homme devient l'atelier de son propre avenir
Et l'héritier des fragments qu'il rassemble.

Mais la volonté elle-même porte une blessure secrète :
Elle regarde en arrière et ne peut changer le passé.
Le temps ferme ses portes comme une forteresse muette,
Et le vouloir grince comme une roue prisonnière.
« Ce fut » — voilà la pierre que nul bras ne soulève,
La dureté contre laquelle se brisent les élans.
Alors la volonté se remplit de colère obscure
Et cherche une victime pour calmer son tourment.
Ainsi naît la vengeance, fille du temps irréversible,
Et l'homme accuse la vie de son propre impuissance.

De cette blessure surgissent des lois sévères,
Des jugements dressés comme des tribunaux éternels.
On appelle justice ce qui n'est qu'un ressentiment,
Et châtiment ce qui n'est qu'un désir de revanche.
La douleur veut que le monde paye pour sa douleur,
Et l'esprit invente des balances pour peser les fautes.
Mais sous ces mots graves demeure une même plainte :
La volonté souffre de ne pouvoir vouloir en arrière.
Ainsi la morale s'élève comme une tour fragile
Bâtie sur le sable du regret.

La folie elle-même finit par chanter sa sentence :
« Tout passe, et tout mérite donc de disparaître. »

Le temps devient un fleuve dévorant ses enfants,
Et la vie une chaîne de fautes et de réparations.
On imagine un monde gouverné par la punition,
Où chaque acte réclame sa peine éternelle.
Mais ce n'est là qu'un rêve de la volonté blessée,
Un miroir où se reflète sa propre rancœur.
Car celui qui ne peut changer le passé
Cherche à condamner l'existence entière.

Pourtant la volonté n'est pas née pour juger le monde,
Mais pour créer une forme plus haute que le regret.
Elle est messagère de joie lorsqu'elle ose dire oui,
Même à ce qui fut et ne peut être défait.
Car ce qui est passé n'est qu'un fragment obscur
Qui attend encore une interprétation nouvelle.
La volonté peut alors se tourner vers les ruines
Et leur donner la dignité d'une œuvre.
Ainsi l'homme cesse d'être le spectateur du temps
Et devient le poète de son destin.

Rédemption ne signifie pas effacer le passé,
Mais le transformer en une volonté consciente.
Chaque hasard devient une pierre d'édifice,
Chaque douleur une marche vers la hauteur.
La volonté créatrice regarde ce qui fut
Et prononce une parole plus forte que le regret :
« Ainsi je l'ai voulu. »
Et dans ce consentement naît une puissance nouvelle
Qui délivre l'esprit de l'ombre de la vengeance
Et ouvre au monde une signification inattendue.

Mais cette parole n'a pas encore retenti partout :
La volonté hésite encore devant sa propre grandeur.
Elle tremble devant le poids de ce qu'elle doit assumer,
Comme un sculpteur devant un bloc immense.
Car vouloir en avant est chose facile,
Mais vouloir en arrière exige une âme souveraine.
Il faut aimer le temps jusque dans ses blessures
Et embrasser la nécessité comme un frère.
Alors seulement le vouloir devient création
Et la vie une œuvre consentie.

Quand ce jour viendra, les fragments se rassembleront,
Et l'homme ne sera plus un membre dispersé.
La volonté apprendra à sourire au passé
Comme on sourit à un chemin déjà parcouru.
Les ruines deviendront des fondations nouvelles,
Et les hasards les pierres d'un temple invisible.
Alors l'esprit de vengeance disparaîtra du monde
Comme une brume dissipée par le soleil.
Et l'homme comprendra enfin ce mystère profond :
Que créer, c'est vouloir même ce qui fut.

SCENE 4

Il est venu d'un pays oublié, là-bas, où la lumière mord la peau et dévore tout sur son passage, où le sable, brûlant et infini, avale les traces avant même que l'on ait eu le temps d'y penser. Un pays où les vents hurlent, balayant tout sur leur passage, effaçant les souvenirs aussi vite qu'ils naissent, où les cités ne résonnent plus que du silence de leur propre décomposition. Il a traversé des rives où les fleuves sont devenus des ombres sans eau, des terres où les arbres n'ont plus d'âme et les cieux sont tendus comme des voiles de cendre.

Ses pas l'ont mené à des horizons poussiéreux, des lieux où le temps semble suspendu dans une sorte de fièvre d'oubli, et où les regards sont figés sur des promesses de lumière éteintes. Il portait sur son dos un fardeau intangible : un nom qu'il ne parvenait à prononcer sans qu'il se brise dans sa gorge, un nom que personne ici ne saurait comprendre. L'écho de ce nom mourait dans les ruelles, comme une mélodie étrangère qui ne trouve jamais son résonance.

Lorsqu'il arriva enfin, les habitants l'ont observé comme on scrute l'horizon avant l'orage : avec méfiance et un silence lourd de rejet. Son accent cognait contre l'air comme une clé qui cherche sa serrure, ses gestes tombaient dans l'espace comme des éclats de verre, dérangeant l'équilibre fragile de la paix de ce lieu. Ses vêtements, eux, bruisaient comme des feuilles mortes dans le vent, comme des souvenirs emportés par une tempête qu'ils n'auraient pas dû affronter. Il parla, maladroitement d'abord, hésitant, puis un peu plus fermement, mais ses mots se brisaient dans l'air. Déjà, des murmures s'élevaient, rapides comme des serpents : *un étranger, un inconnu, quelque chose qui dérange.*

Les sourires se fermaient, les regards se détournaient, les mains se crispant involontairement. Lui, tout au fond de son être, comprit sans avoir besoin de plus de paroles. Dans une sorte de dignité silencieuse, il se tourna et s'éloigna, son ombre s'effaçant dans le crépuscule.

Il se réfugia dans la forêt, loin du tumulte et des regards. Là, dans l'intimité des arbres, il trouva une grotte, une alcôve de pierre rugueuse et antique, sculptée par les siècles et les hivers. L'eau de la rivière, mince comme un souffle, coulait doucement, bordée de roseaux qui dansaient sous la brise légère. Là, parfois, il s'agenouillait près de l'eau claire, y plongeait ses mains

comme s'il y cherchait un reflet de ce qu'il avait perdu. Les poissons d'argent filaient entre ses doigts comme des pensées insaisissables, et les grenouilles chantaient la mélancolie de l'instant, tandis que les libellules glissaient sur l'eau, légères comme des songes que l'on ne peut saisir.

Mais, à la nuit tombée, tout devenait plus lourd. Il s'allongeait sur un lit de fougères fraîches, son esprit envahi par une obscurité plus profonde que celle qui l'entourait. Il cherchait le sommeil, une échappée douce qui pourrait l'emporter loin des bruits du monde, mais la paix ne venait jamais. Son corps se tordait, se contorsionnait, hanté par des questions sans réponse : pourquoi ces hommes et ces femmes l'avaient-ils rejeté ainsi ? Qu'étaient-ils, ces regards fuyants ? Que savaient-ils de lui, à part ce qu'ils avaient inventé, ce qu'ils imaginaient au gré de leurs peurs et de leurs ignorances ? Et eux, pouvaient-ils voir ce qu'il avait fui, cette guerre silencieuse qu'il portait au fond de lui, ces ruines invisibles qu'il traînait dans son cœur comme un fardeau lourd et ancien ?

Tandis qu'il se perdait dans ses pensées sombres, un bruit léger s'éleva, une agitation presque imperceptible, mais bien là, à la lisière de l'ombre. Un crapaud, lent et grave, s'approcha silencieusement de lui, sa silhouette se dessinant dans la lumière vacillante qui s'infiltrait par l'entrée de la grotte.

LE CRAPAUD

Il s'adresse à l'homme, sa voix rauque résonnant doucement dans la fraîcheur de la nuit ...

Tu es, toi aussi, un rejeté, un paria, un maudit comme je le suis, solitaire dans ce monde trop étroit pour nous deux. Les hommes, ces êtres si pleins de certitudes, ne m'aiment pas, et moi, je n'aime pas leur méfiance. Ils me fuient, me fuient comme si ma peau rugueuse était un poison, comme si chaque pli de mon être leur promettait une malédiction. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils lancent des pierres, leurs bras levés vers le ciel comme pour défier une injustice qu'ils ne comprennent pas. Pourquoi cette haine, pourquoi cette peur viscérale ?

Ils se posent mille questions, sans jamais chercher la réponse. *Pourquoi faut-il tolérer un animal pareil ?*, me demandent-ils, *une créature aux bubons et aux yeux luisants, au corps couvert de pustules qui se tordent comme des secrets invouables. Pourquoi ce crapaud qui ressemble à*

une grenouille malade, infectée par la peste même ? Et que dire de ma voix, si grave, si étrangement dissonante, que l'on dit malicieuse, hideuse, comme une malédiction murmurée dans l'ombre de la nuit ? On parle de mon venin caché dans les replis de ma peau, de mes yeux qui observent avec un éclat inquiétant, et des rumeurs de mes appétits... Oui, on dit que je dévore les papillons, ces créatures de lumière et de grâce, que je traque l'innocence et la beauté comme un chasseur affamé.

On murmure que mon chant lugubre est un présage de malheur, que mes croassements font tomber les cieux sur la terre. Et que dire de la pluie, celle que j'attire, cette pluie battante qui inonde les champs et brise les récoltes, qui fait pleurer les hommes et les femmes, les laissant dans la boue de leur désespoir ? Je suis l'ombre qui se faufile là où l'on n'attend pas l'obscurité, l'écho de la misère à chaque crissement de ma peau. Mais, toi, homme, que sais-tu de ce fardeau ?

L'HOMME

Il se tourne lentement vers lui, ses yeux sombres fixant le crapaud avec une étrange compassion, une lueur de compréhension dans la voix ...

Ainsi, toi aussi, tu es un étranger dans ce monde, un être banni, incompris, comme une ombre rejetée par la lumière ? Ainsi donc, tu portes, sur tes frêles épaules, le poids des malédictions qu'ils te prêtent, la lourde responsabilité de tous les malheurs qui s'abattent sur eux, comme une pluie froide et implacable ? Et ces pauvres âmes, aveuglées par leur propre souffrance, cherchent en toi un coupable, un bouc émissaire, tandis qu'ils ferment les yeux sur leurs propres failles, sur l'obscurité qui naît dans leurs cœurs. Qu'ont-ils vu de toi, si ce n'est ce qu'ils ont décidé d'imaginer ?

LE CRAPAUD

Il lui répond d'une voix calme, empreinte d'une sagesse ancienne, comme si ses mots étaient le reflet d'un savoir profond, longtemps enfoui dans les recoins de la forêt ...

Je ne suis pas un étranger, non. Je suis de leurs terres, j'en suis la mémoire même, le souffle qui s'élève du sol qu'ils foulent sans y penser. Avant même qu'ils ne trouvent leur place ici, c'est

moi qui hantais ces bois, qui murmurais avec l'eau claire du ruisseau et les vents entre les roseaux. Ce sont eux les véritables étrangers. Crois-moi, je n'ai jamais cherché à me faire aimer d'eux, ni à répondre à leur convenance. La nuit, lorsque le monde s'endort, je veille dans l'ombre, nettoyant leurs jardins, arrachant de la terre la vermine qui oserait dévorer ce qu'ils y ont semé. Mais crois-tu qu'ils m'en soient reconnaissants ? Pas un seul regard, pas une parole de gratitude, rien que l'indifférence et le mépris. Je suis là, invisible aux yeux de ceux qui dorment dans la chaleur de leurs lits, et je rends service, discrètement, dans l'obscurité, loin des regards accusateurs.

Et puis, on dit parfois que sous la peau d'un crapaud hideux se cache un prince charmant, victime d'un sort cruel. Crois-tu vraiment qu'il existe de tels maléfices ? Que des forces malveillantes peuvent transformer des êtres dignes en créatures aussi laides qu'elles sont dites être ? Que l'on puisse condamner un être pour sa seule apparence, sa nature, avant même de lui accorder une chance d'être autre ? Moi, je porte ce fardeau. Et pourtant, c'est moi qui travaille sans relâche, sans jamais attendre rien en retour.

Le crapaud se tait un instant, ses yeux brillants dans la lueur vacillante de la lumière du soir, comme s'il en avait trop dit ou trop révélé de son cœur lourd de solitude. Puis, d'une voix plus douce, il reprend la parole ...

Toi aussi, étranger, tu viens de loin. Tu portes en toi la lourde empreinte d'un voyage qui a traversé des terres que ces hommes ne peuvent imaginer. Et pourtant, comme moi, tu es un incompris. Ni toi, ni moi, nous ne serons jamais invités à partager leur fête.

Le crapaud se tait un instant, ses yeux brillants dans la lueur vacillante de la lumière du soir, comme s'il en avait trop dit ou trop révélé de son cœur lourd de solitude. Puis, d'une voix plus douce, il continue ...

Toi aussi, étranger, tu viens de loin. Tu portes en toi la lourde empreinte d'un voyage qui a traversé des terres que ces hommes ne peuvent imaginer. Et pourtant, comme moi, tu es un incompris. Ni toi, ni moi, nous ne serons jamais invités à partager leur fête. On nous relègue aux marges, où personne ne nous voit, où personne ne prend la peine de savoir qui nous sommes vraiment. Nous sommes les spectres des jours passés, ignorés et oubliés. Mais toi, tu as fait un pas vers eux, tu as brisé le silence de ta terre d'origine pour chercher une place parmi

eux. Et moi... moi j'ai fait le même, sans jamais espérer qu'un jour ils lèvent les yeux pour voir ce que nous sommes en vérité, et non seulement ce qu'ils imaginent. Nous sommes invisibles, tu vois. Mais peut-être, parfois, les invisibles ont des mots à dire. Peut-être que nos souffrances, portées dans le vent, finiront par parler.

L'HOMME

Avec une lueur de mélancolie dans les yeux, reprend, sa voix emportée par une vague de réflexion profonde ...

Ils se demandent, ces hommes, « Qui est-il donc, cet étrange bonhomme, ce visage qui ne correspond à aucune image familière ? D'où vient-il, quel est ce pays que son accent trahit, ces promesses qu'il profère dans le vent comme des promesses volées à la brume ? ». Et déjà, leurs regards se ferment, à peine effleurés par les contours de ma vérité. « Est-il un miracle tombé d'une autre planète ? Un être des étoiles oubliées, un égaré venu d'un monde où la lumière est douce et les âmes s'entrechoquent dans un souffle d'éternité ?

Mais, crois-le, mon ami, ils ne voient pas ce que je porte en moi, ce qu'ils ignorent dans leur aveuglement. Ne peuvent-ils pas comprendre que peut-être, je viens de leur propre histoire, de cette terre qu'ils foulent sans jamais la comprendre, de ce passé qu'ils maudissent comme un fardeau trop lourd à porter, sans voir que peut-être, dans ce fardeau, se cache un levier, une clé capable de soulever des montagnes de douleur, de tristesse et de colère ?

Il marque une pause, observant les ombres qui s'étirent sur le sol, comme des témoins muets de son monologue.

Ne suis-je pas, pour eux, un éclat oublié de leur propre lumière, une lueur fragile qu'ils ont négligée, éteinte dans l'indifférence de leurs jours passés ? Si seulement ils se rappelaient qu'il existe une force dans les cendres du passé, une petite braise prête à raviver un feu oublié, un feu qui pourrait tout changer. Mais non, ils préfèrent tourner le dos à cette lumière, de peur qu'elle ne les éclaire trop fort et qu'ils ne voient enfin ce qu'ils ont trop longtemps ignoré.

L'HOMME,

Après avoir partagé ses pensées, s'assoit lourdement sur une roche plate, les doigts entrelacés, son regard fixé sur les mouvements frénétiques du ruisseau qui serpente dans la vallée. Le murmure de l'eau semble l'apaiser, mais aussi raviver ses tourments. L'air frais de la forêt caresse son visage, comme pour effacer la sueur de son front, témoin de ses luttes intérieures.

Le crapaud, tout en gardant une lenteur méditative, s'approche silencieusement de l'Homme. Ses yeux, en forme de perles sombres et profondes, fixent l'Homme avec une bienveillance étrange, presque ancestrale. Puis, d'une voix qui n'a rien d'hâtif, il prend la parole, son timbre grave se mêlant au bruissement des feuilles ...

LE CRAPAUD

Tu cherches des réponses, mais les réponses ne sont jamais là où tu les attends. Tu regardes la forêt, l'eau, le ciel, et tu t'imagines que tout cela te donnera ce que tu cherches. Mais tout cela n'est que le miroir de ce que tu portes en toi.

L'HOMME,

Surpris par la profondeur de la réponse, se tourne lentement vers le Crapaud, comme s'il venait de prendre conscience qu'il n'est pas seul dans ses pensées. Le regard du Crapaud est apaisant, mais ses mots, eux, semblent pénétrer l'âme de l'Homme.

Un miroir... Oui, peut-être. Mais qu'y vois-je, alors ? Ce que je cherche à fuir ou ce que je n'ai jamais eu le courage d'affronter ?

Il s'interrompt, les mots s'échappant comme un souffle lourd.

J'ai tout quitté pour eux. J'ai voulu leur offrir quelque chose, et je me suis perdu dans cette quête. Je croyais que leur souffrance m'appartenait, que je devais la porter pour les sauver.

Le crapaud, sans se précipiter, se pose près de l'Homme, son corps presque imperceptible dans l'ombre du grand chêne. Il l'observe un instant, ses yeux brillant d'une sagesse ancienne.

LE CRAPAUD

Doucement ...

Tu n'as pas besoin de porter leurs souffrances. Elles sont les leurs, et elles t'appartiennent seulement dans la mesure où tu choisis d'y être prisonnier. Tu viens d'une terre lointaine, c'est vrai, mais ce n'est pas ton passé qui te condamne. Ce sont les chaînes invisibles que tu t'imposes. Le fardeau que tu portes, c'est celui que tu veux bien porter.

L'homme, baissant les yeux, se perd dans le mouvement de l'eau qui glisse sous les racines tordues. Il soupire profondément, luttant contre une angoisse qu'il ne sait comment nommer.

L'HOMME

D'un ton presque amer ...

Tu dis cela comme si c'était si facile... Comme si l'on pouvait simplement se détacher du monde et de ce qu'il attend de nous. La solitude n'est pas une option pour moi. Je suis là, tout simplement parce qu'ils m'ont rejeté. Et malgré tout ce que je pourrais leur offrir, ils préfèrent leurs certitudes à la vérité que je tente d'apporter.

LE CRAPAUD

Avec une légère lueur de compassion ...

La vérité, mon ami, n'est jamais accueillie sans résistance. Chaque être porte en lui son propre voyage, son propre chemin de lumière et d'ombre. Toi aussi, tu es une part de ce voyage, et ce que tu portes n'est pas moins important que ce qu'ils ont choisi de croire. Tu n'as pas besoin de changer pour être accepté, mais de t'accepter tel que tu es.

Il fait une pause, puis poursuit, comme un souffle paisible dans la nuit ...

Les hommes regardent l'autre avec des yeux pleins de jugements, de peurs, et de fausses certitudes. Ils voient le monde à travers un prisme déformé. Ils te voient et te rejettent parce qu'ils ont peur de ce que tu représentes. Mais toi, quel regard portes-tu sur toi-même ?

L'Homme reste silencieux un moment, les mots du Crapaud frappant sa conscience comme des vagues qui viennent se briser sur un rocher. Il ferme les yeux et, pendant quelques secondes,

laisse l'air frais lui caresser le visage. Le bruit de l'eau, le souffle de la brise, tout semble se confondre en une sensation douce et lointaine.

L'HOMME

A voix basse ...

Je cherche à leur prouver ma valeur, à leur montrer que je ne suis pas l'étranger qu'ils voient. Je crois qu'ils pourraient me comprendre, qu'ils pourraient comprendre ce que j'ai traversé. Mais je me rends compte que je me perds dans cette quête. J'ai tant voulu être accepté, que j'ai oublié ce que cela signifiait pour moi.

Il relève la tête, le regard plus clair.

Peut-être que je n'ai pas besoin de leur approbation...

LE CRAPAUD,

A ce moment, il se rapproche encore un peu plus, son ton devenu plus intime, presque solennel ...

Tu vois, l'acceptation que tu cherches n'est pas dans le regard des autres. Elle réside dans le tien. Regarde-toi, et vois ce que tu as traversé, ce que tu es devenu. L'étrange bonhomme que tu crois être est une somme de tous les chemins que tu as foulés, de toutes les douleurs que tu as apprivoisées. Chaque pas que tu as fait t'a forgé. La lumière que tu cherches n'est pas là-bas, dans le regard fuyant des autres. Elle est en toi, à chaque souffle que tu prends.

L'Homme, dans un silence lourd de sens, regarde autour de lui. La forêt n'a jamais semblé aussi vivante, chaque arbre, chaque brin d'herbe, chaque rayon de lune, est comme un miroir de ce qu'il porte en lui. Il se redresse, enfin prêt à répondre, mais ses mots ne viennent pas tout de suite. Il laisse simplement le silence se faire, le vent caresser sa peau, les bruits de la forêt emplissant l'espace.

L'HOMME

Avec une nouvelle certitude dans la voix ...

Alors peut-être que je suis déjà tout ce qu'il me faut. Peut-être que le plus grand don que je puisse offrir, c'est d'accepter ce que je suis. Et de ne plus chercher à être celui que je crois devoir être pour eux...

LE CRAPAUD

Avec un sourire mystérieux, presque imperceptible ...

Et peut-être, alors, que la montagne que tu croyais devoir déplacer, tu la trouveras en toi, prête à se laisser gravir. Mais souviens-toi, tout voyage commence par un pas que l'on fait pour soi-même.

Le silence s'installe à nouveau entre eux, mais cette fois, il n'est plus pesant. L'Homme se lève lentement, une sensation nouvelle de légèreté dans les épaules. Il regarde le Crapaud, et pour la première fois depuis longtemps, il se sent prêt à regarder la forêt non plus comme un monde hostile, mais comme un miroir d'une vérité qu'il a enfin acceptée.

L'homme, perdant son regard dans l'obscurité, semble se perdre dans ses pensées. Le ruisseau s'écoule en murmurant, comme une voix qui nous parle en secret. Les ombres des arbres se déforment dans la lumière de la lune. Puis il se tourne lentement vers le Crapaud, son regard cherchant une réponse qu'il ne trouve pas dans les étoiles.

L'HOMME

Cette lumière... elle nous aveugle tous, n'est-ce pas ? La lumière qui brûle le regard et fait disparaître tout ce qu'elle touche. Les hommes croient qu'elle les guide, mais elle les détruit. Ils ne voient que la surface des choses, l'éclat du monde, et ne perçoivent jamais la fragile clarté qui dort dans l'obscurité. C'est cette lumière-là qu'ils fuient, celle qui pourrait pourtant les sauver, les éveiller. Mais au lieu de cela, ils se contentent de cette lumière qui leur brûle les yeux, sans jamais chercher à comprendre la nuit dans laquelle elle se nourrit.

Il s'arrête un instant, comme absorbé dans sa propre réflexion, et laisse échapper un soupir.

Je viens d'un pays où la lumière est trop forte, trop cruelle. Elle fait fondre tout ce qui est fragile, tout ce qui pourrait offrir un refuge, une lueur d'espoir. Et pourtant, je vois cette même lumière dans les regards des hommes ici. Ils ne savent pas, ne comprennent pas.

Le crapaud, qui l'a observé sans un mot, se déplace lentement, une majesté tranquille dans ses gestes. Il s'arrête face à l'Homme, ses yeux plongés dans ceux de ce dernier. La lune brille juste au-dessus de lui, comme une lueur tremblante. Il parle alors, d'une voix à la fois douce et pleine de sagesse.

LE CRAPAUD

Cette lumière que tu évoques, l'aveuglante, est bien la même qui fait briller leurs fausses certitudes. Ils se croient éclairés par elle, mais tout ce qu'elle fait, c'est les enfermer dans une prison invisible. Ils ne voient pas la véritable lumière qui se cache dans la nuit, une lumière douce, fragile, presque timide. Mais ils ne peuvent la voir, parce qu'ils sont devenus dépendants de cette clarté trompeuse qui leur cache la vérité.

Il laisse sa voix se perdre dans l'écho de la forêt, comme s'il se confiait à l'univers tout entier.

Les hommes cherchent la lumière, mais ils la cherchent dans les ténèbres. Ce sont des aveugles qui se croient éclairés. Et dans leur monde, la nuit est devenue un ennemi qu'ils combattent sans comprendre qu'elle est le berceau de la lumière véritable. Elle porte en elle des promesses qu'ils ignorent.

L'homme, son regard se fixant sur les ombres mouvantes qui dansent dans la lumière lunaire, semble absorber les paroles du Crapaud. Il murmure presque, comme une réflexion qui sort du fond de son être.

L'HOMME

Ils ne veulent pas voir. Ils sont satisfaits de leur petitesse, de leur pauvre lumière. Ils sont comme des mouches prises dans un piège de lumière aveuglante, qui croient qu'en se brûlant les ailes, ils s'approchent de la vérité. Mais la vérité est ailleurs, elle est dans la nuit. Mais

comment leur faire comprendre cela ? Comment leur montrer que, dans le noir, il y a des étoiles cachées, des éclats d'une clarté qui ne vient pas de la violence du soleil, mais de la douceur de l'obscurité ?

LE CRAPAUD

Avec une lenteur presque solennelle, s'approche de l'Homme, ses yeux brillants d'une lumière sombre et mystérieuse. Il parle d'une voix plus basse, comme si chaque mot portait un poids immense.

L'obscurité n'est pas l'ennemi. L'obscurité est la mère de toutes choses. La lumière qui brille trop fort est celle qui écrase tout sur son passage, qui brûle les espoirs et les rêves. Mais la lumière qui émerge de la nuit, c'est celle qui éclaire sans faire de bruit, sans aveugler. C'est une lumière douce, fragile, une flamme qui vacille mais ne meurt jamais.

Il marque une pause, puis ajoute, d'un ton plus grave, presque prophétique ...

Mais ces hommes, aveuglés par leur propre clarté, ne savent pas que c'est dans cette obscurité, dans ce rejet qu'ils vivent, qu'ils trouveraient la lumière véritable. Pourtant, ils continuent à fuir ce qu'ils ne comprennent pas, préférant rester dans leur petit monde d'illusions, là où tout semble plus simple, plus rassurant. Ils ne savent pas que ce qu'ils fuient est ce qu'ils cherchent en secret.

L'homme, envahi par un sentiment de tristesse profonde, se laisse tomber sur un tronc d'arbre, les mains sur son visage. Il semble lutter contre la réalité de ce qu'il vient d'entendre, mais il sait que ces paroles touchent quelque chose de profond en lui. Il relève lentement les yeux, les fixant cette fois sur le Crapaud, comme s'il le voyait enfin pour ce qu'il est : un être à la fois étrange et lumineux, porteur d'une vérité que personne ne veut entendre.

L'HOMME

Peut-être que tu as raison. Peut-être que je cherche la lumière là où elle ne peut être trouvée, là où la fausse lumière me guide vers des chemins aveugles. Mais que puis-je faire, si tous ceux qui m'entourent sont enfermés dans ce monde de fausses clartés, incapables de voir la lueur fragile qui pourrait les sauver ?

Il ferme les yeux un instant, luttant contre les larmes.

Et toi, crapaud, toi qui es rejeté, toi qui souffres de ce que tu es, as-tu trouvé une forme de paix dans cette nuit que les autres détestent ?

Le crapaud, dans une ultime déclaration presque mystique, se penche légèrement, ses yeux brillants dans l'obscurité.

LE CRAPAUD

La paix ne vient pas de l'acceptation des autres, elle vient de l'acceptation de ce qui est. Ceux qui cherchent la lumière à tout prix ne la trouveront jamais. Mais ceux qui s'aventurent dans la nuit, qui comprennent que tout ce qui brille n'est pas nécessairement lumineux, ceux-là découvriront une clarté qui dépasse la simple brillance. C'est une lumière de l'âme, une lumière silencieuse, sans éclat, mais qui est infiniment plus grande que toutes les flammes du monde.

Il se tait un instant, et son souffle semble se fondre dans le vent qui traverse les feuilles.

Et peut-être que, toi aussi, tu trouveras cette lumière un jour. Mais pour cela, il te faudra d'abord accepter de regarder la nuit en face.

Le silence se fait lourd entre eux. L'Homme regarde le crapaud avec un mélange de gratitude et de tristesse. Peut-être, pense-t-il, que dans cette nuit-là, il trouve enfin un guide, un reflet de ce qu'il cherche sans vraiment savoir ce que c'est.

L'homme, assis au sol, réfléchit profondément. Les mots du Crapaud résonnent en lui, mais une question persiste, une question qui fait écho dans sa poitrine. La lune s'élève lentement dans le ciel, illuminant la scène d'une lumière glacée, une lumière qui semble venir d'un autre monde. Il prend une inspiration profonde avant de se tourner vers le crapaud.

L'HOMME

Tu me parles d'une lumière cachée dans la nuit, d'une clarté née de l'obscurité... mais comment pourrais-je jamais la voir si cette nuit elle-même me fait peur ? Les ténèbres sont denses, pleines d'ombres... Peut-on réellement trouver une lumière là où tout semble englouti

par l'obscurité ? Comment savoir si cette lumière est plus qu'un mirage, une illusion qui disparaît dès que l'on pense la saisir ?

Le crapaud regarde l'Homme avec une sagesse tranquille, un sourire imperceptible sur ses lèvres. Il laisse un long silence s'étendre entre eux, une pause comme un souffle suspendu.

LE CRAPAUD

La peur que tu ressens est naturelle. La nuit effraie parce qu'elle révèle ce que l'on cache au fond de soi. Mais cette peur, elle est aussi ce qui nous empêche de voir. La lumière qui surgit de l'obscurité n'est pas une lumière qui brille sans fin, c'est une lueur fragile, timide, qui demande à être accueillie avec douceur. Et c'est en plongeant dans la nuit, en l'acceptant comme elle est, que tu pourras la percevoir. Ce n'est pas la lumière du soleil, écrasante et dure, mais celle des étoiles, celle de la lueur d'un feu de bois, celle qui ne se laisse pas capturer, mais qui nous guide si nous savons l'écouter.

Il fait une pause, puis continue avec une ironie douce ...

Quant à ce que tu appelles mirage, sache qu'il n'est qu'un reflet de ta propre incapacité à voir. Celui qui regarde la nuit avec espoir ne s'égaré pas dans ses ténèbres.

L'homme, une lueur de doute dans les yeux, réfléchit à ses paroles. Puis il reprend, d'une voix plus faible, presque hésitante.

L'HOMME

Mais si je trouve cette lumière, que faire d'elle ? Si je vois enfin ce que les autres ne peuvent pas voir, que dois-je en faire ? Doit-on la partager, ou la garder pour soi, dans l'obscurité, comme un trésor secret ?

Le crapaud, avec une lenteur presque solennelle, s'approche un peu plus de l'Homme, ses yeux pleins d'une lueur douce, sereine.

LE CRAPAUD

La lumière véritable ne peut être gardée pour soi. Elle se nourrit de partage, de compréhension. Mais ne t'attends pas à ce que tous l'accueillent avec gratitude. Certains la rejeteront, aveuglés par leur propre lumière. Mais ceux qui sauront l'accepter, qui sauront regarder au-delà des fausses clartés, verront en toi un guide, une petite lueur dans la nuit qui les éclaire un instant. Et même si ce n'est qu'un instant, cela suffit.

Il marque une pause, puis reprend d'un ton plus grave ...

La lumière que tu cherches n'est pas celle qui brille aux yeux des autres, mais celle qui éclaire ton propre chemin. Elle est là pour toi.

L'homme se laisse envahir par les paroles du Crapaud. Son cœur, bien que lourd, se sent soudainement plus léger. Il comprend que la quête de la lumière est d'abord intérieure, et qu'il doit d'abord accepter les ténèbres pour pouvoir y trouver une lueur. Il ferme les yeux un instant, prenant une profonde inspiration.

L'HOMME

Alors je dois m'abandonner à la nuit. Accepter l'obscurité, ne plus la craindre. Je dois faire de cette nuit ma compagne.

Il ouvre les yeux et regarde le Crapaud, un sourire léger, mais sincère, sur ses lèvres.

Merci, vieux sage. Peut-être que ce n'est pas la lumière que je devrais chercher... mais la nuit elle-même.

Le crapaud hoche la tête lentement, satisfait. Puis il se retire un peu, la forêt se plongeant dans un silence apaisant.

Le crapaud, après avoir quitté la grotte dans un léger saut, se glisse dans les ombres de la forêt. Le bruissement de ses pattes agiles est tout ce qu'on entend, jusqu'à ce qu'il aperçoive, au loin, la silhouette d'un homme marchant d'un pas décidé, un bâton à la main. Le vent siffle, presque

comme un avertissement, mais l'homme continue sa route, la lueur de sa torche vacillant dans la nuit.

Soudainement, le crapaud, effarouché par cette apparition, se précipite vers la grotte, son cœur battant plus fort. Il y pénètre avec hâte, ses yeux brillants d'une vive inquiétude. L'homme, à l'intérieur, lève le regard avec un air interrogatif.

LE CRAPAUD,

Tout essoufflé ...

Un homme s'approche, avec un bâton ! Il avance dans notre direction... Je crains qu'il n'ait l'intention de nous chasser...

À cet instant, l'homme entre dans la grotte. Il regarde autour de lui, scrutant les ombres, un air de méfiance sur son visage. Il s'arrête, son regard se fixe sur l'homme et le crapaud. D'un ton sec et tranchant, il les adresse d'une voix dure, pleine de reproche.

L'HOMME AU BÂTON

Vous êtes bien pareils, tous les deux ! Un même malheur pour notre tranquillité. Ce crapaud avec ses yeux gluants, et toi, étranger, avec ton accent et tes gestes maladroits ! Vous êtes des ombres sur notre monde, des menaces à la paix de notre hameau.

Il brandit son bâton, comme s'il voulait les repousser dans les ténèbres.

Le crapaud, un éclat de malice dans ses yeux, se redresse et, dans un souffle calme mais déterminé, répond à l'homme au bâton. L'homme se fige, stupéfait d'entendre la voix de l'animal.

LE CRAPAUD

Alors, tu m'entends enfin, misérable humain ! Vois-tu donc si peu de choses dans la nuit qui t'entoure, que tu me vois comme un malheur ? Je suis là, tout autant que toi, mais à ma

manière. Peut-être que tu ne sais pas que dans l'obscurité, les ombres ont leur place, tout comme la lumière fragile qui vacille.

Il s'arrête, son regard perçant s'intensifie.

Et toi, homme au bâton, qu'as-tu à me reprocher, si ce n'est le reflet de ta propre crainte ?

L'homme, qui jusqu'alors avait haussé la voix, semble soudain désarçonné par l'audition d'un crapaud parlant. Il baisse un instant son bâton, l'air interloqué.

L'HOMME AU BÂTON :

C'est... impossible ! Un crapaud qui parle...

Il se ressaisit rapidement, brandissant de nouveau son bâton.

Tu dis des mots qui ne veulent rien dire, créature de la nuit. Que cherches-tu en t'adressant à moi ainsi ?

Le crapaud, se rapprochant légèrement, poursuit, d'une voix plus calme, mais emplie de sagesse
...

LE CRAPAUD

Ce que je cherche ? De la compréhension. Oui, je suis de la nuit, mais cette nuit que tu redoutes est celle qui protège ce que tu ne peux voir. Tu dis que je suis une menace pour ta tranquillité, mais dis-moi, que reste-t-il de ta tranquillité ? Elle est empoisonnée par la peur, l'ignorance, par cette lumière aveuglante que vous croyez suffisante.

Il se tourne vers l'homme, un sourire triste sur les lèvres.

L'étranger, comme toi, n'est qu'une lumière fragile. Mais cette lumière pourrait vous guider, si vous saviez l'accepter.

L'homme, d'un air méditatif, s'adresse alors à l'homme au bâton. Il s'avance lentement, ses pas résonnant contre les pierres de la grotte.

L'HOMME

Tu sais, homme au bâton, je viens de loin. D'un pays où la lumière est cruelle, sans chaleur, sans accueil. Là-bas, on m'a rejeté, parce que mon accent ne ressemble pas à celui des autres, parce que mes gestes détonnent dans un monde qui ne sait plus que faire de ceux qui apportent autre chose que ce qu'ils ont l'habitude de voir. Mais je n'étais pas un monstre... j'étais un homme.

Il s'arrête, l'air grave, et baisse un peu les yeux, comme pour cacher une douleur oubliée.

Là où je viens, la lumière ne brille que pour ceux qui ont renoncé. C'est une lumière sans vie, une lumière qui détruit. Mais moi, je viens offrir une lumière autre. Une lumière qui, si vous l'acceptez, pourrait faire fondre un peu de votre résignation, un peu de votre misère.

L'homme au bâton, touché par ces paroles, semble perdre sa rigidité, mais il est encore méfiant. Il scrute l'homme, comme cherchant à comprendre s'il est vraiment ce qu'il prétend être.

L'HOMME AU BÂTON

Et qu'est-ce qui prouve que tu dis vrai, étranger ? Que veux-tu réellement de nous ?

Le crapaud, en entendant cette question, intervient une nouvelle fois, son ton plus doux, comme une caresse.

Que vous êtes aveugles, tous les deux. Vous me regardez comme une bête, et vous le regardez comme un danger. Mais, moi aussi, je veille sur vous, dans la nuit. Dans l'obscurité, je protège vos jardins, je chasse la vermine. Je ne suis pas votre ennemi, je suis celui qui vous aide dans le silence, quand vous ne me voyez pas.

L'homme au bâton, plongé dans une réflexion soudaine, semble perturbé. Il baisse son bâton, un soupir profond échappant de ses lèvres. Le crapaud, satisfait de ce moment de vulnérabilité, se retire un peu, tout en observant silencieusement.

L'HOMME

Pourquoi ne pas accepter, alors ? Pourquoi rejeter cette lumière que nous pourrions partager, malgré nos différences ?

Il s'arrête un instant, et dans une révélation fugitive, il conclut ...

Peut-être qu'il nous faut enfin cesser de fuir l'autre, dans l'espoir que l'union de nos lumières, fût-elle faible, pourra créer une clarté plus grande.

L'homme au bâton semble enfin vaciller dans ses certitudes, hésitant entre ses peurs anciennes et la lueur d'une vérité nouvelle qui commence à poindre. L'air autour d'eux devient plus lourd, comme suspendu, et la lumière des étoiles brille de plus en plus fort au-dessus de la grotte.

L'homme au bâton, d'un geste abrupt, jette son bâton hors de la grotte. Un éclat de lumière éclaire la silhouette qui s'effondre, laissant le bois sur le sol comme un symbole de renoncement. Puis, avec un soupir lourd de résignation, il s'assied lentement à leurs côtés, se laissant aller à un moment de vulnérabilité. Il fixe ses yeux sur la terre que la grotte protège, et commence à parler, d'une voix brisée mais déterminée.

L'HOMME AU BÂTON

Vous dites être nos alliés, nos amis, mais que pouvez-vous pour nous ? Que pouvez-vous face à la terre stérile qui nous a été donnée ? Nos champs sont arides, nos ruisseaux presque taris, nos âmes fatiguées, vidées par un travail sans fin. Nous creusons, jour après jour, jusqu'à ce que nos mains saignent, jusqu'à ce que la fatigue nous dévore. Nos enfants grandissent sans espoir, privés de lumière, car dès leur plus jeune âge, ils sont condamnés à suivre nos pas, à creuser cette terre ingrate qui ne nous donne rien en retour...

Un silence lourd tombe. Le crapaud, levant sa tête d'un air sage, répond avec une calme certitude, comme s'il parlait depuis les âges de la terre elle-même.

LE CRAPAUD

Ce qui vous manque, c'est l'Esprit, cet Esprit que vous avez oublié dans la poussière de vos préoccupations quotidiennes. L'Esprit, il est là, dans chaque grain de terre, dans chaque souffle du vent, dans le chant des oiseaux au matin. Il est là, dans l'eau qui serpente, dans la racine de chaque arbre. Vous ne comprenez pas que la terre, les animaux, les forêts, sont vos alliés, vos égaux. Vous les traitez comme des esclaves, comme des ennemis qui vous accablent, mais ils connaissent bien plus que vous le lien qui vous unit. Traitez-les avec respect, avec admiration, et humilité. Offrez-leur ce que vous avez de meilleur, et ils vous le rendront au centuple.

Il se tait un instant, son regard se perd dans la profondeur de la forêt. Puis il poursuit, plus doucement ...

Il suffit d'un regard différent, un regard qui voit au-delà de l'effort, au-delà de la souffrance, et vous trouverez la vérité qui est enfouie sous vos pieds.

L'homme, prenant une grande inspiration, se tourne vers l'homme au bâton, et, d'une voix empreinte de compassion, poursuit l'idée du crapaud. Ses mots résonnent, comme des cloches lointaines, portant avec eux l'écho d'une vérité oubliée.

L'HOMME

Écoute ce que te dit le crapaud. Vos vies sont obscures et misérables, non pas parce que la terre vous a été cruelle, mais parce que vous avez fermé vos yeux à la lumière qui dort au fond de vous-mêmes. Vous êtes aveuglés par votre résignation, par un quotidien qui vous épuise, mais dans cette obscurité même se trouve la lumière que vous avez oubliée.

Il laisse ses paroles s'étirer dans l'air frais de la grotte, puis continue, comme un secret chuchoté à l'âme.

La lumière, nous ne vous l'apportons pas. Nous ne sommes que des guides. Elle repose en vous, à l'intérieur de vos âmes, et vous l'avez enfouie sous des couches d'inquiétudes et de peines accumulées. Vous traînez un passé que vous ne parvenez pas à poser, comme un rocher que vous continuez à traîner derrière vous, un fardeau trop lourd pour que vous puissiez avancer. Vous ne vivez que dans le présent, comme des ombres qui se contentent de la nuit, mais la

lumière est proche. Elle n'est pas là-bas, au bout de l'horizon, elle est ici, au plus profond de vous-mêmes, et elle ne vous est plus inaccessible.

Il se rapproche du crapaud, et ses yeux brillent d'une conviction nouvelle.

Vous devez vous libérer de ce qui vous retient, de cette peur du passé qui vous empêche d'aller de l'avant. Vous devez ouvrir votre cœur à l'Esprit, à la lumière fragile qui ne demande qu'à être éveillée. Ce n'est qu'en accueillant cette lumière que vos terres pourront devenir plus fertiles, que la forêt pourra s'épanouir et que vos ruisseaux pourront retrouver leur vigueur. La lumière, elle est déjà là, sous la terre, dans le vent, dans chaque plante, dans chaque souffle de vie. Vous n'avez qu'à l'accepter.

Il se tait, la respiration calme, attendant que ses mots portent leurs fruits.

LE CRAPAUD,

Hochant la tête, poursuit dans un souffle ...

Le changement est subtil, lent, mais il est inévitable quand l'Esprit entre dans la danse. Acceptez-le, et la terre vous sourira.

L'homme au bâton, qui jusque-là semblait figé dans la dureté de sa résignation, regarde autour de lui, les yeux soudainement plus doux, comme s'il percevait pour la première fois la profondeur du monde qui l'entoure. Il soupire, et cette fois, son souffle porte en lui une forme de libération.

L'homme au bâton, enfin, se lève, son corps moins lourd, comme si un poids invisible avait quitté ses épaules. il se tourne vers le crapaud et l'homme, les yeux emplis d'une nouvelle lueur d'espoir.

L'HOMME AU BÂTON

Peut-être que vous avez raison. Peut-être qu'il nous manque cette lumière... mais peut-être aussi qu'il est encore temps de la retrouver.

L'homme au bâton, les yeux emplis d'une sincérité nouvelle, se lève lentement, son corps moins pesant, comme si l'air de la grotte était devenu plus léger. D'un geste amical, il tend la main à

l'homme, et après un moment d'hésitation, il la pose également sur la tête du crapaud, un sourire qui trahit une émotion profonde se dessinant sur ses lèvres.

L'HOMME AU BÂTON

D'une voix plus calme et plus ferme qu'auparavant ...

Demain, dès l'aube, je parlerai aux habitants. Je leur dirai ce que vous m'avez dit, je leur expliquerai ce que j'ai compris. Il est temps que le monde change. Je vous en prie, soyez là, à l'aube, sur la place publique. Je prendrai la parole, mais ce n'est que lorsque vous parlerez que les choses commenceront à se faire entendre. Vous, l'étranger, vous avez des mots qui ouvrent des yeux aveuglés ; et toi, le crapaud, ton langage venu de la terre saura toucher ceux qui n'ont plus de liens avec elle.

Un silence s'installe, lourd d'une promesse de changement. Le vent qui s'engouffre par l'entrée de la grotte semble, lui aussi, retenir son souffle.

L'HOMME AU BÂTON

Les yeux désormais fermés comme pour éprouver la vérité de ses paroles ...

Les gens d'ici sont braves, profondément braves. Mais leur vie est un fardeau qu'ils portent depuis trop longtemps. La misère les a rendus durs, précipités dans une méfiance qui se tisse autour d'eux comme une toile invisible. Ils ne savent pas ce que l'âme peut porter d'espoir. Mais je le sais, et je vous le dis : ils veulent, au fond d'eux, changer. Et peut-être qu'avec vos voix, ce changement viendra.

L'homme, se levant à son tour, fait un pas vers l'entrée de la grotte. Il regarde le ciel étoilé au-dessus d'eux, le regard suspendu à l'infini de la nuit, puis il se tourne vers le crapaud et l'homme au bâton.

L'HOMME

Nous serons là. Et je le crois, nous serons écoutés. Ces terres qui semblent muettes sont prêtes à entendre. La lumière est toujours là, cachée sous les ombres de l'ignorance. Elle ne demande qu'à briller, même si fragile, même si timide. Il est temps de l'éveiller.

Un instant de silence se fait sentir, et les trois figures semblent imprégnées d'une même vision, unies dans la promesse silencieuse d'un avenir différent, fragile mais possible. Le crapaud, une lueur dans les yeux, incline la tête et parle enfin, de cette voix rauque et sage, qui n'a rien perdu de sa malice ancienne.

LE CRAPAUD

Demain, à l'aube... mais souvenez-vous, l'aube elle-même ne se lève pas sans que l'obscurité ne l'ait précédée. Chaque lumière naît d'une ombre, et c'est dans l'obscurité qu'on trouve parfois la clarté la plus pure.

L'homme au bâton hoche la tête, comprenant la vérité de ses mots. Puis il se tourne vers l'homme.

L'HOMME AU BÂTON

Oui... ce sera une longue route, mais l'aube est toujours à portée de main pour celui qui sait l'attendre.

Et, sans un mot de plus, l'homme au bâton se retire de la grotte, et le vent qui souffle désormais dans les arbres semble porter une nouvelle mélodie, une promesse portée par la brise nocturne. L'homme et le crapaud restent là, dans l'ombre de la grotte, plongés dans la certitude que demain sera un jour différent.

Le lendemain, à l'aube, la place publique du hameau est remplie de visages fatigués, de regards éteints, mais aussi de curiosité. Les habitants se sont rassemblés, non par désir de changement, mais parce qu'ils ont appris à ne rien attendre de plus que ce qu'ils connaissent : l'angoisse de l'inexorable. L'homme au bâton, les yeux pleins d'une lueur nouvelle, se tient au centre de la place, d'une voix grave et posée, il prend la parole.

L'HOMME AU BÂTON

Vous m'avez souvent vu, et jamais je ne me suis permis de vous dire ce que j'ai sur le cœur. Nous avons accepté longtemps notre sort, croyant que rien d'autre ne nous attendait que la terre sèche et les cieux trop souvent obscurcis. Mais écoutez, aujourd'hui, ce que ces deux-là ont à vous dire, car leurs paroles sont celles de la lumière cachée dans l'obscurité.

Un silence se fait. Les habitants se tournent vers l'homme, mais ils ne peuvent effacer la méfiance qui se mêle à leur écoute. Le crapaud resté silencieux jusqu'à présent, se tient dans l'ombre, et lorsque l'homme lui fait signe, il s'avance lentement, sa voix rauque brisant l'air lourd de la matinée.

L'HOMME

Ce que vous croyez être une malédiction, un fardeau, n'est en réalité qu'un poids que vous vous imposez en ne voyant pas au-delà des apparences. Vous vivez dans l'obscurité, dans un monde que vous avez forgé vous-mêmes avec la peur et la résignation. Mais ce n'est pas ce qui vous est destiné ! La lumière ne vous l'apportons pas, elle est en vous, bien enfouie sous les ruines de votre passé. Vous n'avez qu'à la réveiller, et alors vos terres se rempliront de vie, vos cieux s'éclairciront, et vous verrez enfin ce qui vous échappe depuis si longtemps.

La foule murmure. Les regards sont partagés entre la perplexité et la défiance. Un jeune homme, presque frêle, surgit alors de la masse, son visage marqué par la colère et la souffrance. Il s'avance, un pas lourd après l'autre, sa voix éclatant dans le silence.

LE JEUNE HOMME

Tout ce que vous racontez là, ce ne sont que des boniments, des paroles vaines. Rien ne peut nous sauver de cette existence maudite. Nous sommes les damnés de cette terre de pierres où rien ne pousse. Les récoltes sont stériles, l'eau est rare, et nous vivons dans l'ombre de ce qui aurait pu être un avenir. Il n'y a pas de lumière, il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais.

Un long silence, lourd de certitudes et de désillusions, envahit l'assemblée. Mais soudain, une vieille voix brisée par les ans s'élève, faible mais pleine de sagesse.

La Vieille Femme s'avance lentement, le visage marqué par le poids du temps, ses yeux luisants d'une lueur étrange ...

LA VIEILLE FEMME

Ce que ces deux-là disent est la plus pure vérité, mon garçon. Il y a longtemps, bien avant ta naissance, cette terre fut balayée par une tempête d'une violence telle que même les plus vieux de ce hameau en tremblent encore à la pensée. Ce fut une nuit noire où tout s'effondra : nos maisons, nos cultures, et même les arbres de la forêt. Depuis ce jour-là, chacun d'entre nous s'est replié sur soi-même, croyant que la lumière nous avait abandonnés, que notre malheur était notre lot. Mais il est un fait que vous ignorez, mes enfants, et c'est ce que vous devez comprendre : c'est notre cœur qui s'est éteint ce jour-là, et non la lumière.

Les yeux du jeune homme se sont agrandis, sa bouche ouverte dans une incompréhension qui commence à se transformer en une lueur d'espoir.

LE JEUNE HOMME

Mais grand-mère, tu ne m'as jamais parlé de cette histoire. Comment pouvais-je savoir ? Depuis que je suis né, j'ai toujours cru que nous étions maudits, que nous n'avions plus aucune chance. Mais toi, tu te souviens de ce mauvais jour, tu dis vrai. Il est temps pour nous de nous ressaisir, de retrouver cette confiance qui nous fait défaut.

Un murmure parcourt la foule, une onde fragile, comme si le sol se préparait à vibrer sous le poids de cette vérité oubliée. La vieille femme pose sa main sur l'épaule du jeune homme et, dans un souffle, elle reprend ...

LA VIEILLE FEMME

Oui, mon enfant, il est temps. Et nous devons nous en remettre à l'Esprit, cet Esprit qui est enfoui dans nos âmes et qui doit être ravivé. Vous avez en vous tout ce qu'il faut pour

reconstruire. Mais avant tout, vous devez croire à ce que vous êtes, à ce que vous avez oublié. Ce n'est pas la terre qui est maudite, mais nous qui avons perdu le lien avec elle. Tout deviendra possible si vous ouvrez votre cœur et que vous regardez le monde avec d'autres yeux.

La foule est désormais figée, chacun suspendu aux mots de la vieille femme. Il y a un éclair de compréhension qui traverse certains visages, comme une étincelle qui se glisse dans l'obscurité. Les regards ne sont plus seulement pleins de doute, mais de cette petite flamme vacillante qui pourrait bien se transformer en un feu d'espoir.

L'homme au bâton, en se tournant vers l'homme et le crapaud, d'une voix pleine de gravité mais aussi d'un enthousiasme renaissant ...

L'HOMME AU BÂTON

Alors, ensemble, nous réveillerons cette lumière. Les hommes et les femmes de ce hameau sauront voir, ils sauront comprendre. Nous devons simplement leur montrer ce qu'ils ont oublié de voir.

La vieille femme regarde les deux alliés, un sourire imperceptible frémissant sur ses lèvres.

LA VIEILLE FEMME

Vous avez dit vrai. Le temps des ténèbres touche à sa fin.

L'homme au bâton, l'homme, et le crapaud se tournent ensemble vers l'horizon, là où le soleil commence à pointer derrière les montagnes. Ce n'est pas encore une lumière éclatante, mais une lueur fragile, une promesse. Et c'est dans cette lueur que, peut-être, tout recommencera.

Pui l'homme au bâton s'adresse à nouveau aux villageois ...

L'HOMME AU BÂTON

Mes chers, ce soir, et vous y êtes tous conviés, nous danserons dans la salle de l'ancien temple. Venez-y tels que vous êtes, sans vous soucier du regard des autres, libres de toutes ces conventions dont nous avons tous été trop longtemps enchaînés.

L'ETRANGER

L'ancien temple ?

L'HOMME AU BÂTON

Oui car c'en est fini de toutes ces grand-messes, de ces discours sur la cohésion. La relation, surtout si elle est amicale, est autrement plus forte que la cohésion car elle est inépuisable.

L'ETRANGER

C'est très juste ! Mais c'est aussi parce qu'elle est inépuisable qu'elle n'est jamais totale.

Jane s'est rapprochée du jeune et de la vieille dame, sa grand-mère. Le jeune homme les prend, tour à tour, chacune dans ses bras.

LE JEUNE HOMME

Je croyais te protéger alors que c'est toi, Jane ma sœur, qui veillait sur moi. Comment ai-je pu être aussi bête ? Saurez-vous un jour me pardonner ?

LA VIEILLE DAME

Edouard, mon petit, il n'y a rien à pardonner, juste commencer à vivre, je veux dire : véritablement.

L'homme au bâton s'est approché d'eux et il s'adresse au jeune homme ...

L'HOMME AU BÂTON

Edouard, nous avons été jusqu'ici les serviteurs de ce guide, lui sacrifiant l'amitié qui nous unissait quand nous étions enfants. Si tu es d'accord, j'aimerais que, toi et moi, comme autrefois, nous soyons de nouveau les meilleurs amis du monde.

LE JEUNE EDOUARD

Sébastien, tu as brisé ton bâton, c'est un geste d'une grande noblesse. Je serais profondément heureux, oui, qu'à nouveau nous soyons amis. A dire vrai, notre enfance m'a terriblement manqué.

LA VIEILLE DAME

Jane, je vois bien que ton œil brille un peu plus quand tu regardes Sébastien et je crois que lui aussi ne t'est pas indifférent.

Jane sourit timidement tandis que Sébastien, qui s'est rapproché, pose son bras sur ses épaules, les yeux pétillant d'une ivresse joyeuse ...

L'ETRANGER

Il y a une joie profonde et sans mesure à être deux mais une grande force aussi, une force qui nous permet d'affronter que ne sera jamais un. Mais, dites-moi, que deviendra le guide ?

LE JEUNE HOMME

Un berger sans troupeau ! Ou bien il s'adaptera ou bien il partira ...

SCENE 5

Nietzsche est assis à sa table de travail, il écrit. Soudain on frappe à la porte de sa chambre ; Nietzsche en a l'habitude, il ne relève pas la tête et continue d'écrire ...

NIETZSCHE

Entrez ! Si ce n'est pas le diable, cet esprit de lourdeur ...

La porte s'ouvre lentement et plus lentement encore un homme s'avance ...

L'HOMME

Toi qui m'as donné le jour avec ta plume, toi qui m'as conçu de ta sueur et bien plus de tes tourments, je te rencontre enfin ...

NIETZSCHE

Il s'arrête d'écrire, tourne sa tête en direction de l'homme qui vient d'entrer, étonné par cette apparition ...

C'est toi ! Toi ma force et ma douleur, mais quel est ce prodige ?

Nietzsche se lève, s'avance vers celui qui arrive, comme attiré, une grande surprise se lit sur son visage ...

Te voici donc enfin, tel que je t'imaginai, me revenant du plus profond de mes douleurs. Tu as donc quitté les sommets où je t'avais laissé pour venir jusqu'à moi. Viens donc t'asseoir sur le bord de mon lit, tu pourras t'y reposer de ta longue marche.

Zarathoustra s'assied sur le bord du lit et Nietzsche s'assied à ses côtés. Il lui prend les mains et semble ne plus vouloir les lâcher ...

ZARATHOUSTRA

J'ai quelque chose pour toi ...

Il plonge sa main dans la poche de son long manteau et en sort un pot qu'il tend à son père ; celui le prend, le regarde longuement, puis le garde bien serré entre ses mains ...

NIETZSCHE

L'offrande du miel, tu n'as pas oublié ! Tu sais, j'ai marché à mon tour sur les chemins qui furent les tiens, comme toi j'ai conversé avec le misanthrope et, comme il l'avait fait pour toi, il m'a mis en garde. Ensuite je suis arrivé dans un village étrange, un village où tous se ressemblent au point que l'on croirait volontiers qu'ils ne sont qu'un seul. Rien ne les différenciait : mêmes propos, mêmes tenues, mêmes postures. Aucune différence, je t'assure : ils ont remplacé dieu par la force du même, la puissance de l'identique. Chacun, disaient-ils, se fond dans la foule et c'est ainsi que la foule protège chacun. Et cette foule devient une meute quand s'en approche celui qui leur semble autre. Ce n'est pas de la méchanceté, non, c'est une manière de se protéger de tout ce qui pourrait fissurer leur édifice : un mot, un geste, une tenue.

ZARATHOUSTRA

Quand j'ai rejoint les îles Bienheureuses en laissant derrière moi le dernier homme, j'avais compris que ma cause était vaine, que jamais ils ne voudraient du surhumain, seulement être des hommes, humains trop humains pour s'élever d'un pas seulement au-dessus d'eux-mêmes. Et moi-même je me suis laissé prendre à ce jeu de l'inutile, ne proférant que des paroles mielleuses. C'est alors que l'heure la plus silencieuse m'a visité et je suis reparti là-haut, pour, dans la solitude, me retrouver moi-même car je m'étais perdu parmi ces hommes inventeurs du bonheur, un bonheur de platitudes. Oui j'ai vu que l'homme n'existait pas encore, qu'il n'était qu'un fragment d'homme, celui-ci un œil, celui-là une oreille. Là où l'insensé cherchait encore un dieu, moi, pareil à Diogène, j'ai cherché l'homme mais cet homme, digne du surhumain, je ne l'ai pas trouvé. Pourquoi m'as-tu donné un aussi noble but, le surhumain, s'il est pour la plupart inaccessible ?

NIETZSCHE

Nous autres hommes nouveaux, innommés, difficiles à comprendre, précurseurs d'un avenir encore non démontré — nous avons besoin, pour une fin nouvelle, d'un moyen nouveau, je veux dire d'une nouvelle santé, d'une santé plus vigoureuse, plus aiguë, plus endurante, plus intrépide et plus joyeuse que ne furent jusqu'à présent toutes les santés. Celui dont l'âme est avide de faire le tour de toutes les valeurs qui ont eu cours et de tous les désirs qui ont été satisfaits jusqu'à présent, de visiter toutes les côtes de cette « méditerranée » idéale, celui qui

veut connaître, par les aventures de sa propre expérience, quels sont les sentiments d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, et, de même, quels sont les sentiments d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un divin solitaire d'autrefois : celui-là aura avant tout besoin d'une chose, de la *grande santé* — d'une santé que non seulement on possède mais qu'il faut aussi conquérir sans cesse, puisque sans cesse il faut la sacrifier !... Et maintenant, après avoir été ainsi longtemps en chemin, nous, les Argonautes de l'Idéal, plus courageux peut-être que ne l'exigerait la prudence, souvent naufragés et endoloris, mais mieux portants que l'on ne voudrait nous le permettre, dangereusement bien portants, bien portants toujours à nouveau, — il nous semble avoir devant nous, comme récompense, un pays inconnu, dont personne encore n'a vu les frontières, un au-delà de tous les pays, de tous les recoins de l'idéal connus jusqu'à ce jour, un monde si riche en choses belles, étranges, douteuses, terribles et divines, que notre curiosité, autant que notre soif de posséder sont sorties de leurs gonds, — hélas ! que maintenant rien n'arrive plus à nous rassasier ! Comment pourrions-nous, après de pareils aperçus et avec une telle faim dans la conscience, une telle avidité de science, nous satisfaire encore des *hommes actuels* ? C'est assez grave, mais c'est inévitable, nous ne regardons plus leurs buts et leurs espoirs les plus dignes qu'avec un sérieux mal tenu, et peut-être ne les regardons-nous même plus. Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, plein de dangers, un idéal que nous ne voudrions recommander à personne, parce qu'à personne nous ne reconnaissons facilement le *droit* à cet idéal : c'est l'idéal d'un esprit qui se joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, et parce que sa plénitude et sa puissance débordent, de tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé sacré, bon, intangible, divin ; pour qui les choses les plus hautes qui servent, avec raison, de mesure au peuple, signifieraient déjà quelque chose qui ressemble au danger, à la décomposition, à l'abaissement ou bien du moins à la convalescence, à l'aveuglement, à l'oubli momentané de soi ; c'est l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains, un idéal qui apparaîtra souvent *inhumain*, par exemple lorsqu'il se place à côté de tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux, terrestre, à côté de toute espèce de solennité dans l'attitude, la parole, l'intonation, le regard, la morale et la tâche, comme leur vivante parodie involontaire — et avec lequel, malgré tout cela, le *grand sérieux* commence peut-être seulement, le véritable problème est peut-être seulement posé, la destinée de l'âme se retourne, l'aiguille marche, la tragédie *commence*...

ZARATHOUSTRA

Tu dis l'Ouvert, tu dis la clairière, tu dis le merle qui traverse le champ et la tombe dont l'œil demeure ouvert dans la terre. Tout cela est beau, et je ne le nie pas. Mais crois-tu que cette beauté suffise à faire taire le chant du tombeau ? L'ouverture que tu montres n'efface pas ce qui demeure au fond de l'homme : la lassitude, la peur, le désir d'abri. Tu proposes le surhumain comme une hauteur vers laquelle il faudrait lever le regard, mais n'as-tu pas placé cette hauteur si loin que la plupart détourneront les yeux ? Les hommes ne veulent pas de ce sommet. Ils préfèrent la plaine tiède où l'on marche ensemble sans trop penser, où chacun se rassure dans la chaleur du troupeau. Là est la tentation la plus forte : non la chute, mais le repos. Non la défaite, mais la renonciation tranquille.

Ainsi le tragique ne disparaît pas lorsque le ciel s'ouvre un instant au-dessus de nous. Il demeure dans la distance même entre ce que l'homme pourrait devenir et ce qu'il consent à être. Le surhumain n'est pas un sommet où quelques élus se tiendraient enfin victorieux pendant que le reste des hommes resterait dans la vallée. S'il en était ainsi, il ne serait qu'une idole nouvelle dressée au-dessus des anciennes. Car le surhumain n'est pas un au-delà de l'homme ; il est son autrement. Il n'élève pas l'homme hors de la terre ; il le rend capable de la regarder autrement : avec un regard à la fois joyeux et mouillé de larmes. Non pas le regard de celui qui espère être sauvé, mais celui qui voit le monde tel qu'il est et pourtant consent à l'aimer.

Cet autrement de l'homme est peut-être la seule réponse possible. Mais il ne promet rien. Il n'offre aucune certitude, aucune garantie que le chemin débouche sur une victoire ou une rédemption. Il n'y a que cette marche, lente et fragile, poursuivie dans l'ombre et la lumière mêlées. Une marche où la joie n'efface pas la blessure, mais la traverse. Et peut-être est-ce là ce que nous pouvons espérer de plus : non la promesse d'un terme, mais cette fatigue sereine qui vient à celui qui continue malgré tout d'avancer, entre la tombe ouverte et le ciel qui parfois se dégage.

NIETZSCHE

Mais en dessinant, pour finir, lentement, lentement, ce sombre point d'interrogation, ayant encore l'intention de rappeler au lecteur les vertus du véritable art de lire, — hélas ! quelles vertus oubliées et inconnues ! — il m'arrive d'entendre résonner autour de moi un rire de

farfadet, le plus méchant et le plus joyeux : les esprits de mon livre, eux-mêmes, se jettent sur moi, me tirent les oreilles et me rappellent à l'ordre. « Nous n'y tenons plus — ainsi m'interpellent-ils — ; au diable avec cette musique sombre et noire comme la robe d'un corbeau. La clarté du matin ne brille-t-elle pas autour de nous ? Ne sommes-nous pas entourés d'une verte et molle pelouse, le royaume de la danse ? Y eut-il jamais une meilleure heure pour être joyeux ? Qui veut entonner un chant, un chant du matin, tellement ensoleillé, tellement léger, si aérien qu'il ne chasse *pas* les idées noires, mais qu'il les invite à chanter avec lui, à danser avec lui ? Nous aimons mieux encore la mélodie d'une stupide cornemuse paysanne que de tels sons mystérieux, de tels chants de crapauds sonnants, de telles voix des tombeaux, de tels sifflements de marmottes, par quoi vous nous avez régalez jusqu'à présent, dans votre sauvage solitude, Monsieur l'ermite et musicien de l'avenir ! Non ! Ne venez pas avec de pareils sons ! Entonnons des mélodies plus agréables et plus joyeuses ! » — Êtes-vous satisfaits ainsi, mes impatients amis ? Eh bien ! Qui donc ne vous obéirait pas volontiers ? Ma cornemuse est prête, ma gorge aussi — il en sortira peut-être des sons rudes, arrangez-vous-en ! nous sommes en montagne ! Mais ce que je vous ferai entendre sera du moins nouveau ; et, si vous ne le comprenez pas, si les paroles du *chanteur* vous sont inintelligibles, qu'importe ! C'est là la « malédiction du chanteur ». Vous entendrez d'autant plus distinctement sa musique et sa mélodie, vous danserez d'autant mieux au son de son pipeau. Voulez-vous cela ?

Emportés par leur conversation, Nietzsche et Zarathoustra n'ont pas remarqué qu'un merle s'était faufilé par la fenêtre entrouverte pour ensuite s'installer sur le dossier de la chaise qu'occupait Nietzsche auparavant ...

LE MERLE

Il est tombé de sa corde, le danseur téméraire, rattrapé par

Le bouffon de son ombre, mais pourquoi donc faut-il que

Nous dansions si haut, les pieds tendus sur les bords de

L'abîme. ? Ils veulent danser sur l'herbe fraîche, au son d'une

Lyre nouvelle mais toi qu'as-tu à leur offrir ? Une cornemuse !

Malédiction de celui dont la musique couvre ses mots : qui est

Assez fou pour danser sur des mots ? Ils méprisent le danger,
Dis-tu, ils préfèrent la terre ferme, Zarathoustra serait-il un
Oiseau ? Si ses ailes l'empêchent de tomber, que sait-il
Du danger à marcher sur le vide ? Les hommes sont braves,
Téméraires quelquefois, ils sont fragiles surtout, c'est leur
Plus grand danger. Que commence la tragédie ? Vaincre toutes
Les pentes pour gagner les sommets, s'y baigner de lumière,
Zarathoustra a vu trop haut et son ombre l'a quitté. Une
Tragédie ? Non ! Le surhumain n'est rien qu'une parodie
De dieu lui-même : l'homme n'est pas à surmonter comme
Un poids trop pesant : l'heure est venue de l'inventer ...

ZARATHOUSTRA

Je connais ce merle, je l'ai rencontré plusieurs fois déjà ...

NIETZSCHE

Je suis allé dans ce village où après ton passage les habitants se sont rassemblés en une foule homogène, croyant ainsi se protéger des moindres dangers puisque dieu les avait abandonnés. Jamais je n'avais vu une chose pareille : des êtres interchangeables tant ils étaient les mêmes, aucune singularité, un troupeau dans lequel rien ni personne ne se distingue. Dans ce village ce merle n'a cessé de m'accompagner en chacun des endroits que j'ai fréquentés ; j'y ai conversé avec une vieille dame, sa petite-fille Jane, l'Hermite que tu connais déjà, un crapaud, je te l'assure, et aussi les hommes de main de celui que tous prenaient pour leur guide.

LE MERLE

Derrière chaque tronc se cachaient des oreilles : le tilleul tout près du banc et le noyer aussi dans le jardin de la fille.

ZARATHOUSTRA

Ces oreilles étaient les miennes. Je me cachais, c'est vrai, pour entendre sans me faire voir et ce que j'ai entendu m'a traversé, renversé comme une feuille au vent. Je croyais tout savoir, moi le prophète tonitruant mais à présent je vous l'avoue : j'étais le pire des ignorants.

NIETZSCHE

Ainsi donc tu étais là, toi aussi ! Tu as tout entendu ou presque car la vieille dame a fermé la fenêtre mais rassure-toi : ce fromage était si délicat que nous l'avons savouré en silence. Dehors, au pied de ce noyer, nous avons tout dit et souviens-toi de ce qu'a dit Jane avant de rentrer : il faut donner la parole au silence. C'est ce qu'une fois rentrés, nous avons fait.

ZARATHOUSTRA

Je ne suis plus ce héros qui renverse les tables ; mes mots n'étaient que lames dont je tranchais le vif, inaccessible à la moindre pitié. J'ai cru devenir un meneur d'hommes quand le lion a dévoré tous les hommes supérieurs. Ils ont adoré un âne mais n'était-ce pas s'adorer eux-mêmes. J'ai prêché le surhumain et je fus lapidé tandis que sur mon dos j'emportais ce pauvre funambule pour le confier ensuite au creux d'un arbre. Alors je me suis fait misanthrope à mon tour et aux hommes j'ai préféré la compagnie des bêtes, un aigle et un serpent. J'étais si éclairé que même mon ombre m'a quitté : je l'ai cru du moins mais dans ce miroir de feu je ne voyais que le reflet de ma vanité. Oui j'ai enseigné le surhumain et, tandis que je prétendais les aimer, j'ai fini par oublier les hommes qui pour moi n'étaient alors que des fragments. Je fus pareil à l'enchanteur qui toujours s'expose aux pires dangers mais je n'avais pas compris ce que veut dire risquer. Le surhumain n'est pas l'autre de l'homme, ce qui se gagne en renonçant à soi, non ce n'est pas cela, je l'ai compris : le surhumain, c'est l'autrement de l'homme.

NIETZSCHE

Que veux-tu dire exactement ?

ZARATHOUSTRA

Depuis lors, je ne marche plus de la même manière. L'autrement de l'homme c'est une habitation du monde, c'est se tenir non pas au monde mais dedans lui. Avec tes amis, là-bas dans la clairière, vous avez parlé d'habitation, tout comme le merle l'avait fait lui aussi avec les siens auparavant. Etre autrement humain c'est habiter le monde mais autrement, porter

sur lui un regard qui n'impose rien, se laisser traverser par lui plutôt que le saisir. Et d'ailleurs qui croit saisir le monde n'en saisit que les ombres.

NIETZSCHE

On a trop longtemps cru qu'habiter voulait dire posséder un toit, un seuil, quelques murs dressés contre la pluie. Mais l'homme n'habite pas d'abord la pierre qu'il bâtit : il habite ce qui, en lui, consent encore à la lumière pauvre du matin, au froid d'une étoile tardive, au silence d'un arbre. Là où tout devient utile, compté, rangé, il ne demeure plus rien qu'un refuge pour la fatigue. Habiter poétiquement, ce n'est donc pas orner la vie de quelques chants, comme on suspend des rideaux à une fenêtre. C'est laisser le monde entrer sans le réduire. C'est souffrir qu'une chose garde son secret. C'est ne pas demander à la terre de se justifier. L'homme habite vraiment lorsqu'il cesse de se croire au centre de ce qui l'accueille.

ZARATHOUSTRA

Oui, et celui qui habite ainsi marche plus légèrement, non parce qu'il serait délivré du poids des jours, mais parce qu'il ne veut plus écraser ce qu'il foule. Il passe près du puits comme près d'un visage ancien. Il ne demande pas au vent de parler sa langue, ni à la montagne de lui donner raison. Il s'assied au bord du chemin, et déjà le soir lui offre davantage qu'une victoire. Il sait que le monde n'est pas là pour répondre, mais pour résonner. Alors une cabane de branchages peut valoir un palais, si l'âme n'y claque pas comme une porte mal fermée. Habiter poétiquement, c'est vivre de telle sorte que même la poussière autour de soi ne soit pas offensée. Et c'est peut-être cela, la plus haute noblesse.

NIETZSCHE

J'ai vu tant d'hommes dresser leur demeure comme on plante un drapeau. Ils veulent des murs pour mieux oublier l'abîme, des habitudes pour ne plus entendre la rumeur du fond. Ils appellent paix ce qui n'est souvent qu'endormissement. Pourtant une maison où nul vertige n'entre devient vite un tombeau bien tenu. Il faut qu'un peu de nuit demeure dans la chambre, qu'un peu d'inquiétude veille sous la lampe. Sinon l'on ne demeure plus : on se protège. Et qui ne fait que se protéger finit par se retirer du monde avant même de mourir. L'habitation poétique commence peut-être là où l'on supporte que le seuil reste un seuil, c'est-à-dire un passage, et non une clôture.

ZARATHOUSTRA

Le seuil, je l'aime parce qu'il ne retient personne. Il accueille, mais il ne capture pas. Il laisse entrer l'enfant, l'étranger, la pluie oblique, parfois même le souvenir qui vient sans bruit et s'assied un instant près du feu. Une demeure poétique n'est pas pure ; elle garde de la boue sur ses dalles et du ciel dans ses vitres. On y entend parfois le merle avant la parole humaine. On y laisse une chaise vide pour ce qui n'a pas de nom. Celui qui habite ainsi n'a pas chassé l'absence ; il lui a appris à ne plus être ennemie. Alors le pain posé sur la table, l'eau dans la cruche, la robe accrochée derrière la porte deviennent plus que des choses : des fidélités silencieuses.

NIETZSCHE

Mais n'idéalise pas trop vite cette douceur. Habiter poétiquement ne signifie pas vivre à l'abri du déchirement. Au contraire, seuls les êtres un peu fendus laissent encore passer la voix du monde. Les autres s'entourent d'opinions comme d'un rempart. Ils nomment tout, classent tout, expliquent tout, et s'étonnent ensuite que plus rien ne les touche. Le cœur d'une demeure n'est pas la sécurité ; c'est la justesse. Et la justesse demande une oreille plus qu'une doctrine. Elle demande qu'on sache quand se taire devant une lampe, devant une tombe, devant une main fatiguée. Il n'y a pas d'habitation poétique sans une certaine retenue devant ce qui est plus ancien que nous.

ZARATHOUSTRA

La retenue, oui, car le monde se retire dès qu'on le serre trop fort. L'oiseau quitte la branche si l'on veut aussitôt le prendre. La source se trouble si l'on y plonge une main avide. Il faut approcher les choses comme on approche un être blessé : avec présence, sans emprise. Celui qui habite poétiquement ne vit pas en maître, mais en gardien pauvre. Il balaie le sol, ouvre les volets, entretient la flamme, non pour régner sur la maison, mais pour qu'elle reste ouverte à plus vaste qu'elle. Ainsi la moindre fenêtre devient une veille. Ainsi même la nuit n'est plus l'ennemie des formes, mais leur respiration plus profonde. Et celui qui veille ainsi apprend peu à peu à demeurer jusque dans l'éphémère.

NIETZSCHE

Il y a dans toute véritable demeure une alliance secrète entre la fragilité et la hauteur. Rien n’y triomphe, rien ne s’y impose avec fracas. Même la joie y avance à pas comptés, comme si elle savait qu’elle n’est pas faite pour posséder mais pour traverser. Voilà pourquoi les âmes grossières se lassent vite des lieux habités poétiquement : elles n’y trouvent ni spectacle, ni domination, ni ivresse durable. Elles veulent des certitudes, des contours fixes, un sol qui ne tremble jamais. Mais ce sol-là n’existe pas. Habiter, au sens le plus vrai, c’est consentir à demeurer sur une terre qui bouge, sous un ciel qui se retire, parmi des visages qui passent. La poésie n’ajoute rien à cela : elle l’endure avec plus de grâce.

ZARATHOUSTRA

Et parfois avec plus de gratitude aussi. Car il faut remercier ce qui ne nous appartient pas. Remercier l’arbre qui ne sait rien de nous et qui pourtant nous prête son ombre. Remercier la pluie qui dépose sur le jardin une patience que nous avons perdue. Remercier même la tristesse lorsqu’elle ralentit notre pas et nous rend à l’écoute. Celui qui habite poétiquement ne vit pas dans l’exaltation continue ; il vit dans une sorte d’accord discret avec les heures. Il n’arrache pas au jour plus qu’il ne peut donner. Il laisse au soir son obscurité, au matin sa pâleur, à l’hiver sa nudité. Ainsi la vie cesse d’être un siège et devient une fréquentation.

NIETZSCHE

Il faudrait donc apprendre de nouveau à fréquenter le monde au lieu de l’exploiter. Non comme des pénitents, non comme des sages de pierre, mais comme des êtres enfin revenus de leur propre vacarme. Car ce qui détruit d’abord l’habitation, ce n’est pas la ruine des maisons, c’est le tumulte intérieur qui rend toute présence inhabitable. On transporte partout avec soi une foule de volontés, de peurs, de comparaisons, et l’on s’étonne que nulle part ne devienne demeure. Il faut parfois beaucoup désapprendre pour s’asseoir vraiment sur un banc, pour entendre une porte, pour regarder tomber la cendre dans l’âtre. L’habitation poétique commence quand l’âme cesse d’être une armée en marche.

ZARATHOUSTRA

Alors elle devient une clairière. Non un vide stérile, mais un espace assez délié pour que quelque chose vienne sans être aussitôt capturé. Là peut se tenir le chant, non comme un ornement, mais comme la respiration même de la demeure. Là les morts ne sont pas expulsés, les absents ne sont pas niés, les vivants ne sont pas pressés de conclure. Une maison, un jardin,

un sentier, une chambre pauvre peuvent devenir infinis lorsqu'ils sont ainsi habités. Et l'homme lui-même, qui croyait devoir conquérir le monde, découvre enfin qu'il lui suffit parfois d'être assez fidèle pour ne pas le fermer. Habiter poétiquement, c'est peut-être cela : garder ouverte, au milieu de la détresse, une place où le monde puisse encore venir.

NIETZSCHE

Il y a des lieux où l'on entre sans jamais parvenir à demeurer. Tout y est pourtant en ordre : la table, la lampe, les rideaux, le feu même. Mais quelque chose manque, qui ne relève ni du confort ni du goût. Ce manque vient souvent de ce que le lieu a été fermé trop tôt sur lui-même. On a voulu en faire une forteresse contre le dehors, alors qu'une demeure véritable garde une blessure tournée vers le vaste. Une fenêtre n'est pas seulement faite pour éclairer une pièce ; elle est faite pour rappeler que la lumière vient d'ailleurs. Là où rien ne vient plus d'ailleurs, l'âme se recroqueville. Elle possède peut-être un intérieur, mais elle a perdu l'horizon.

ZARATHOUSTRA

C'est pourquoi tant d'hommes se sentent exilés jusque dans leur propre maison. Ils ont bâti un abri pour le corps, mais non un séjour pour l'âme. Ils s'étonnent ensuite de ne trouver, au retour du soir, qu'un encombrement familial. La demeure poétique commence peut-être quand on ne rentre plus seulement chez soi, mais quand on revient au monde par un lieu. Alors la porte ne sert pas à exclure, mais à ménager un passage. Le pain sur la table devient une alliance avec la terre. Le silence dans l'escalier devient une profondeur. Même un vêtement laissé sur une chaise garde la chaleur discrète d'une présence qui n'a pas encore quitté la pièce.

NIETZSCHE

Revenir au monde par un lieu, voilà qui est juste. Car il ne suffit pas d'habiter quelque part, il faut encore que ce quelque part nous déplie. Trop de demeures rapetissent ceux qu'elles protègent. Elles rendent prudents, économes, résignés, et finissent par faire de la fatigue une seconde nature. Mais il est des lieux pauvres où l'on respire plus haut que dans les salons les mieux chauffés. Une cuisine nue, une pierre au soleil, un banc contre un mur peuvent suffire, pourvu qu'ils laissent l'âme traversée par plus grand qu'elle. Habiter poétiquement ne

demande pas l'abondance, mais une certaine porosité du cœur. Là où l'âme cesse de se blinder, l'espace recommence.

ZARATHOUSTRA

Et l'espace recommence d'abord en nous comme une disponibilité. Il ne s'agit pas d'ouvrir sa porte à tout venant par vertu, mais de ne pas réduire d'avance ce qui peut nous atteindre. Le rire d'un enfant dehors, une branche qui gratte la vitre, l'odeur de la terre après l'averse, tout cela peut refaire une journée de fond en comble. Celui qui habite poétiquement ne méprise pas ces riens. Il sait que les plus grandes métamorphoses entrent souvent sans frapper. Elles ne s'annoncent ni par des formules ni par des éclairs ; elles passent dans l'infime. Une maison devient juste quand elle n'étouffe pas ces visites minuscules. Une âme aussi.

NIETZSCHE

Il faut alors parler de la pauvreté, non celle qu'on subit seulement, mais celle qu'on consent à ne pas combler trop vite. Toute demeure poétique garde un peu de dénuement. Non par goût de l'austère, mais parce que l'excès d'objets finit par boucher la respiration des choses. Chaque meuble alors réclame sa fonction, chaque mur son décor, chaque instant son occupation. Plus rien ne veille, plus rien n'attend. Or une maison où rien n'attend devient vite un entrepôt de vies pressées. Il faut laisser de l'inemployé dans l'espace, comme il faut laisser de l'inaccompli dans l'âme. C'est souvent là que se tient, presque invisible, la dignité d'un lieu.

ZARATHOUSTRA

Oui, un coin vide peut porter davantage qu'une pièce saturée. Une chaise qu'on n'occupe pas toujours, une étagère qui ne ploie pas, un seuil où l'on hésite encore un peu avant d'entrer, tout cela garde à la demeure une respiration. L'homme moderne veut remplir jusqu'au dernier interstice, comme s'il craignait qu'un vide lui parle. Pourtant ce vide n'est pas un manque hostile. Il est ce par quoi le lieu ne se ferme pas sur sa seule utilité. Il ménage un accueil à l'imprévu, à la mémoire, à l'ombre d'un absent. Habiter poétiquement, c'est peut-être ménager dans toute chose un peu plus d'espace qu'il n'en faut pour vivre.

NIETZSCHE

Mais cet espace supplémentaire n'est pas fait pour le rêve vague. Il oblige. Il rappelle à l'homme qu'il n'est pas seulement celui qui occupe, mais celui qui répond. Répondre d'un lieu, ce n'est pas en être propriétaire ; c'est en devenir comptable devant ce qui n'a pas de voix. Un jardin maltraité se tait longtemps avant de mourir. Une pièce négligée perd peu à peu son visage. Même les objets semblent se retirer lorsqu'on ne les approche plus qu'avec hâte. Il existe une fatigue des choses. Et cette fatigue monte souvent de notre propre incapacité à regarder encore avec égard ce qui nous entoure. La poésie ne sauve pas les lieux ; elle les écoute avant qu'ils ne se ferment.

ZARATHOUSTRA

Écouter un lieu, c'est entendre ce qu'il demande sans parler. Telle chambre réclame qu'on y parle bas. Tel chemin exige qu'on le parcoure sans triomphe. Telle vieille table ne supporte pas qu'on y pose n'importe quoi comme dans un hall de gare. Il ne s'agit pas de superstition, mais de convenance profonde. Certaines choses ont une tenue que l'on perçoit mieux lorsqu'on cesse de ne voir en elles que des moyens. Alors une pierre usée par les pas, une porte qui grince, une vitre imparfaite prennent rang parmi les compagnons muets de l'existence. Celui qui habite poétiquement n'adore rien ; il traite simplement chaque présence avec une fidélité sans bruit.

NIETZSCHE

Cette fidélité n'a rien de spectaculaire, et c'est pourquoi elle passe presque toujours inaperçue. Elle se montre dans des gestes sans gloire : remettre une chaise en place, ouvrir chaque matin les volets, ne pas laisser mourir une plante par distraction, essayer une tasse au lieu de l'abandonner. Ce ne sont là que des riens, dira-t-on. Mais la demeure se défait précisément lorsque ces riens cessent d'être habités. L'âme qui ne sait plus prendre soin de l'infime ne tarde pas à perdre aussi le sens du vaste. Car le vaste n'est pas ailleurs : il tremble déjà dans la manière dont une main se pose sur une poignée, dont un regard suit une poussière dans le soleil.

ZARATHOUSTRA

Ainsi l'habitation poétique ne sépare jamais le plus humble du plus haut. Elle ne met pas d'un côté les corvées, de l'autre les élans. Elle sait qu'un monde devient inhabitable dès que la grandeur prétend se purifier de la poussière. Il faut encore balayer, laver, raccommoder,

fermer le soir, rouvrir le matin. Mais ces gestes changent lorsqu'ils ne sont plus de simples réflexes de survie. Ils deviennent la liturgie discrète d'une présence accordée. Alors même la fatigue peut trouver sa juste place. Alors même la tristesse n'est plus une étrangère totale. Et l'homme comprend, sans avoir besoin d'en faire une théorie, que demeurer sur la terre consiste moins à la maîtriser qu'à lui rester fidèle.

NIETZSCHE

Il arrive qu'un simple oiseau ouvre davantage d'espace que les plus vastes paysages. Le merle noir n'apporte aucune doctrine du monde, aucune promesse d'au-delà, aucun signe de victoire. Il se tient simplement sur la branche et pourtant quelque chose s'écarte autour de lui. L'espace cesse d'être un lieu figé, un décor tranquille offert au regard. Il devient une possibilité de passage. L'Ouvert n'est pas une clairière où l'on entrerait comme dans une salle déjà prête ; il est ce chemin fragile qui se dessine sous les pas et qui ne tient que tant qu'on marche. Le merle n'enseigne rien, mais sa présence rappelle silencieusement qu'habiter le monde consiste d'abord à se tenir dans ce passage.

ZARATHOUSTRA

Et c'est pourquoi le merle ne garde pas un lieu : il garde un chemin. Une clairière peut se fermer, une maison peut se refermer sur ses murs, mais un chemin ne demeure que par l'attention de ceux qui le traversent. Il ne s'agit pas d'aller quelque part, mais de ne pas laisser le passage s'effacer. Le merle veille sur ce passage sans même le vouloir. Il incline le silence autour de lui et soudain l'espace s'élargit comme si la terre respirait plus profondément. On comprend alors que l'Ouvert n'est pas un endroit où l'on parvient, mais un mouvement où l'on se tient. Le merle n'indique pas la direction ; il rappelle seulement que la marche doit continuer.

NIETZSCHE

Mais toute marche connaît le crépuscule. Peu à peu les formes deviennent incertaines, le sentier se mêle à l'herbe, la terre reprend ce qui semblait tracé pour toujours. Le chemin n'est jamais assuré. Il peut disparaître sous la pluie, sous la nuit, sous l'oubli même de ceux qui l'ont fréquenté. C'est dans ce moment d'effacement que la présence du merle devient décisive. Il ne rallume pas la lumière du jour, il ne redonne pas aux choses leur netteté. Il chante simplement. Et ce chant surgit précisément lorsque le visible commence à se dissoudre.

ZARATHOUSTRA

Car le chant du merle n'est pas un ornement du soir ; il est un appel. Il appelle la lune pour qu'une clarté pauvre demeure au-dessus du monde lorsque le soleil s'est retiré. La lune n'éclaire jamais tout : elle ne fait qu'incliner l'obscurité, lui donner une mesure respirable. Grâce à elle, le chemin ne disparaît pas entièrement ; il subsiste comme une trace fragile dans la pénombre. Le merle sait cela d'instinct. Son chant ne réclame pas la victoire de la lumière, mais seulement assez de clarté pour que la marche ne devienne pas errance aveugle.

NIETZSCHE

Mais l'appel du merle ne s'adresse pas seulement au ciel. Il appelle aussi le frère. Car un chemin n'est pas sauvé par la lune seule. La clarté nocturne peut montrer la trace, mais elle ne la garde pas. Il faut encore qu'une voix humaine prenne part à cette veille. Le merle ouvre l'espace, mais il ne peut le soutenir indéfiniment. Son chant prépare une relève. Il appelle celui qui entend à répondre par son propre chant, afin que le passage ne retombe pas dans le silence sans témoin.

ZARATHOUSTRA

C'est pourquoi le frère devient à son tour veilleur du chemin. Il ne remplace pas le merle, il prolonge simplement son appel. Là où le chant de l'oiseau se tait, une voix humaine peut reprendre la veille, non pour dominer la nuit mais pour y demeurer attentive. Ainsi le chemin ne disparaît pas tout à fait lorsque le crépuscule s'épaissit. Il continue d'exister dans cette alliance fragile entre le chant de l'oiseau, la clarté lunaire et la voix de l'homme. L'Ouvert n'est jamais donné une fois pour toutes ; il se maintient par cette veille partagée.

NIETZSCHE

Il faut comprendre alors que le merle n'est pas un symbole. Il appartient au monde autant que la pierre ou l'eau. Mais par sa simple présence il rappelle ce que les hommes oublient facilement : un chemin n'existe que tant qu'il est habité par une attention. Dès que les voix se taisent, dès que la marche s'interrompt, la terre reprend le passage. L'Ouvert ne disparaît pas par catastrophe ; il se referme doucement par négligence.

ZARATHOUSTRA

C'est pourquoi le chant du merle n'est jamais solitaire. Il est déjà un dialogue. Il appelle la lune pour qu'elle incline la nuit et il appelle le frère pour qu'il garde la trace. Lorsque le frère répond, même d'une voix pauvre, quelque chose demeure dans l'obscurité. Le chemin ne devient pas plus clair, mais il reste habitable. Et tant que ce dialogue subsiste — l'oiseau, la lune, l'homme — l'espace ne se ferme pas tout à fait.

NIETZSCHE

Alors on comprend peut-être ce que signifie veiller. Veiller ne consiste pas à empêcher la nuit de venir, ni à préserver le chemin comme un objet fixe. Veiller signifie demeurer auprès de ce qui pourrait disparaître. Le merle veille par son chant, la lune veille par sa clarté retenue, et l'homme veille lorsqu'il accepte de prendre le relais de cette fragile attention.

ZARATHOUSTRA

Et tant que cette veille se transmet ainsi d'une voix à l'autre, le chemin ne s'efface jamais entièrement. Il peut se perdre dans l'herbe, se dissoudre dans la nuit, disparaître aux yeux pressés. Mais pour celui qui écoute encore le merle et répond à son appel, il demeure. Non comme une route tracée dans la terre, mais comme un passage vivant dans l'Ouvert. Et c'est peut-être cela, finalement, habiter poétiquement : garder le chemin par le chant lorsque le monde devient sombre. Il me reste une question à te poser ...

NIETZSCHE

Je t'écoute !

ZARATHOUSTRA

« Ainsi parlait Zarathoustra » mais tous ces éclairs, c'est toi qui les as posés sur mes lèvres. Alors, dis-moi, pourquoi as-tu fait de moi un étranger, un solitaire, un être méprisé ?

NIETZSCHE

Tu étais mon double ! J'ai cru, trop longtemps, tirer ma fortune de ma propre souffrance et de ma solitude. La maladie n'était pour moi qu'un étalon de ma santé et puis surtout je pensais à coups de marteau, enfonçant des clous dans la chair de mes semblables. Tu es le fruit, Zarathoustra, d'un baiser qui n'a pas tenu ses promesses : le baiser d'Orta.

ZARATHOUSTRA

Explique-moi ...

NIETZSCHE

J'étais à Rome quand un vieil ami m'a présenté une jeune fille russe dont j'ai perçu de suite la finesse de son intelligence et j'en suis tombé amoureux, éperdument. Durant notre retour en Allemagne, nous avons fait une halte à Orta sur les bords du lac du même nom, en Suisse dans le Piémont. Tandis que cet ami et la mère de la jeune fille se reposaient au bord du lac, la jeune fille et moi avons gravi le mont sacré et c'est là que fut échangé ce baiser.

ZARATHOUSTRA

Et ensuite ?

NIETZSCHE

Je lui ai proposé de m'épouser mais elle a refusé : elle voulait être libre, disait-elle. Nous avons alors décidé de former une trinité.

ZARATHOUSTRA

Une trinité ?

NIETZSCHE

Une communauté intellectuelle à trois que nous avons prévu d'installer à Paris.

ZARATHOUSTRA

Mais les choses ont pris une autre tournure.

NIETZSCHE

Quelques semaines plus tard nous avons passé, tous les trois, quelques jours à Leipzig et effectivement c'est là que les choses se sont gâtées. Mon vieil ami, lui aussi attiré par la jeune russe, était excessivement prévenant mais surtout il lui parlait de moi en mal. J'ai compris très vite qu'entre ces deux-là je devrais me contenter de tenir la chandelle, alors tandis qu'ils partaient pour Berlin je suis rentré à Bâle en Suisse. Mais les rumeurs, qui déjà circulaient à Leipzig, sont plus rapides que le vent et elles sont parvenues jusqu'à Bâle. La jeune russe y a

dressé de moi un portrait peu flatteur : c'est ma sœur Elisabeth qui n'a pas ménagé ses efforts pour me défendre et rétablir la vérité. Quant à moi je me suis retiré dans les montagnes, à Sils-Maria, et c'est là que ton histoire a commencé. J'espérais y soigner cette profonde tristesse dont j'ai cru mourir plusieurs fois.

ZARATHOUSTRA

Si je comprends bien, je suis né au cœur de ta propre tourmente.

NIETZSCHE

Tu peux le dire ainsi ! J'ai cru pouvoir me guérir en m'enfermant dans la solitude et en me réfugiant si haut que plus rien d'humain ne pourrait m'atteindre. J'ai fait de toi un homme de feu, l'annonciateur du surhumain : il fallait que l'homme, cet être vil, soit enfin surmonté.

ZARATHOUSTRA

Et les deux autres ?

NIETZSCHE

Ils ont cousu leurs vies des mondanités berlinoises en fréquentant des cercles d'intellectuels ou du moins de gens qui se présentaient comme tels. La jeune russe surtout y parlait de moi, de ma pensée, de mes livres : m'avait-elle compris ? Je l'ignore. Elle a fini par se marier et l'autre s'en est allé.

ZARATHOUSTRA

Et à présent ?

NIETZSCHE

Je pense être guéri de cette blessure mais ce qui en a saigné, c'est toi ... Mais toi, Zarathoustra, que vas-tu devenir ?

ZARATHOUSTRA

J'ai retrouvé mon ombre en laissant sur la route cet excès de lumière qui m'aveuglait. Je deviendrai ce que les autres feront de moi : je ne m'appartiens pas, tu le sais bien. L'état le plus élevé de la puissance, c'est l'Esprit et s'il faut un peu de raison pour nous mener jusqu'à lui, laissons-la sur le seuil avant de cheminer en lui.

LES DEUX VOIX DE L'OUVERT

Au bord du jour qui tombe, un merle attend sur la branche noire,
Il ne possède rien du monde et pourtant l'espace s'entrouvre,
Autour de son silence l'herbe hésite et le sentier respire,
La terre semble offrir plus loin qu'elle-même une lente issue,
Nul seuil tracé d'avance, nulle clairière immobile et close,
Seulement un passage éprouvé par le pas des heures fragiles,
L'Ouvert n'est pas un lieu, mais la patience inquiète d'un chemin,
Il naît là où quelqu'un demeure assez pauvre pour l'entendre,
Et déjà sous le ciel la lumière se penche vers l'absence,
Comme si le visible apprenait à se défaire sans mourir.

Le frère marche encore avec la poussière du soir sur les épaules,
Il voit le sentier fuir dans l'épaisseur bleue des herbes hautes,
Chaque pierre se trouble et chaque ronce s'approche de l'ombre,
Le monde perd ses bords comme une eau sombre perd sa rive,
Ce qui guidait le pas devient mémoire obscure de passage,
Le chemin se retire à mesure qu'il faudrait le suivre davantage,
Alors le cœur se serre devant cette terre qui se ferme,
Comme si l'Ouvert lui-même allait retourner dans la nuit,
Mais sur la branche nue le merle garde encore son immobilité,
Et son poitrail retient une parole plus ancienne que l'homme.

Puis le chant monte enfin dans le frais tremblement du crépuscule,
Non comme un cri d'alarme, mais comme une veille très ancienne,
Il ne refuse pas l'obscur qui gagne les pentes et les haies,
Il appelle seulement assez de clarté pour sauver le passage,
Sa voix ne demande point l'aube, ni le retour des midis sûrs,
Elle implore la lune et sa pauvreté fidèle à la terre,
Qu'elle vienne incliner la nuit sans lui ravir sa profondeur,
Qu'elle laisse au chemin le peu d'argent dont marche la pénombre,

Qu'elle pose sur l'herbe une douceur qui ne trompe personne,
Et que l'ombre elle-même devienne un séjour pour les vivants.

La lune alors paraît dans le déclin des toits et des collines,
Non comme une victoire, mais comme une sœur du silence,
Elle n'éclaire jamais tout, elle relève seulement les traces,
Le sentier redevient une couture pâle entre les champs,
Les pierres respirent mieux sous cette clarté presque blessée,
L'arbre garde son tronc, la haie retrouve une épaisseur d'écoute,
Le monde n'est pas sauvé, mais il demeure encore habitable,
Et le merle poursuit sa garde au bord du visible qui tremble,
Comme s'il savait que la nuit, laissée seule, oublie les chemins,
Et que la lune ne suffit pas sans une voix qui la requiert.

Car le chant de l'oiseau ne s'adresse pas seulement au ciel,
Il appelle plus bas une présence liée à la poussière,
Il appelle le frère qui s'arrête au bord de sa propre peur,
Il l'appelle à répondre avant que le passage ne s'efface,
Un chemin n'est jamais gardé par la lumière seule des astres,
Il faut qu'une voix terrestre en recueille et prolonge la veille,
Il faut qu'un cœur humain accepte de chanter dans la pénombre,
Non pour couvrir la nuit, mais pour y ménager un demeure,
Le merle ouvre l'espace, mais il ne l'habite pas pour l'homme,
Il attend que le frère à son tour prenne part à l'Ouvert.

Longtemps le frère écoute avec son âme appuyée sur l'ombre,
Il sent dans ce chant noir plus qu'une simple musique du soir,
Il y entend l'appel d'un monde qui ne veut pas se clore,
Il y entend sa tâche, pauvre et grave, au bord des herbes hautes,
Non pas trouver le terme, non pas saisir la claire clairière,
Mais tenir le passage lorsque les formes se défont lentement,
Alors une voix monte de sa poitrine lourde de terre,
Plus grave que celle du merle et plus hésitante aussi,

Comme une source humaine apprenant à couler dans la nuit,
Et le chemin tressaille sous ce relais fragile de veille.

Dès lors deux voix se croisent au-dessus du sentier qui s'efface,
L'une vient de la branche, l'autre du cœur obscur du frère,
L'une garde l'instant où le monde s'ouvre sans se livrer,
L'autre reçoit ce don et l'abrite dans sa pauvre parole,
Entre elles le silence ne règne plus comme une pure fermeture,
Il devient une nappe profonde où le pas peut encore se poser,
La lune les écoute avec sa clarté de pierre et de lait,
Le champ, la haie, le tronc, la ronce et la nuit boivent leur veille,
Et l'Ouvert n'est plus une idée lointaine ni un rêve de lumière,
Mais la transmission même d'un chant entre l'oiseau et l'homme.

L'une des voix est brève, plus légère que le frisson des feuilles,
Elle sait ce que sait l'oiseau du soir au bord des terres basses,
Que tout passage vit de peu, d'un souffle, d'une branche, d'un appel,
Et qu'il faut recommencer chaque soir l'œuvre de l'ouverture,
L'autre voix porte en elle le poids des maisons et des tombes,
Elle vient du regard de trop, de la peine et de la mémoire du sang,
Mais justement pour cela son chant creuse plus loin dans la nuit,
Il sait que le chemin n'est rien sans la fragilité des vivants,
Ainsi l'Ouvert reçoit deux timbres mêlés dans la même veille,
L'innocence du merle et la gravité terrestre du frère.

Quand l'heure devient plus sombre et que tout bord se dissout,
Le sentier ne demeure plus visible à l'œil nu des passants,
Il demeure pourtant dans l'accord patient des deux voix nocturnes,
Comme une trace portée non par la terre seule mais par l'écoute,
Le merle veille d'en haut sur l'infime argent de la voie pauvre,
Le frère veille d'en bas sur la peine qui voudrait se taire,
L'un appelle la lune, l'autre répond pour les hommes fragiles,
Et ce dialogue obscur soutient la marche sans l'assurer,

Car l'Ouvert n'est jamais donné : il persiste dans cette relève,
Dans cette fidélité chantée au bord du monde qui se ferme.

Ainsi demeure un chemin là même où plus rien ne se montre,
Non comme une route tracée, mais comme une habitude de veille,
Le merle y tient la première voix, pauvre flamme de l'espace,
Le frère y tient la seconde, plus basse, mais fidèle à la terre,
Entre eux la nuit n'abolit pas ce qu'elle enveloppe d'ombre,
Elle devient le lieu même où l'Ouvert cherche à se transmettre,
Et quiconque les entend au bord des champs déjà presque noirs
Apprend qu'il faut chanter aussi lorsque les chemins se retirent,
Car le monde ne s'ouvre qu'à ceux qui consentent à le garder,
Et l'Ouvert n'a de demeure que dans la relève des voix.

EPILOGUE
LE CHANT D'IVRESSE
(EXTRAIT)

Malheur à moi ! Où a passé le temps ? Ne suis-je pas

Tombé dans des puits profonds ? Le monde dort ...

Hélas ! Hélas ! Le chien hurle, la lune brille. Je préfère mourir,

Mourir que de vous dire ce que pense maintenant mon cœur de minuit.

Déjà je suis mort. C'en est fait. Araignée, pourquoi tisses-tu ta toile

Autour de moi ? Veux-tu du sang ? Hélas ! Hélas ! la rosée tombe, l'heure vient,

L'heure où je grelotte et où je gèle, l'heure qui demande, qui demande

Et qui demande toujours : « Qui a assez de courage pour cela ?

Qui doit être le maître de la terre ? Qui veut dire : *c'est ainsi*

Qu'il vous faut couler, grands et petits fleuves ! »

L'heure approche : ô homme, homme supérieur prends garde !

Ce discours s'adresse aux oreilles subtiles, à tes oreilles

QUE DIT MINUIT PROFOND ?

Je suis porté là-bas, mon âme danse. Tâche quotidienne !

Tâche quotidienne ! Qui doit être le maître du monde ?

La lune est fraîche, le vent se tait. Hélas ! Hélas ! avez-vous

Déjà volé assez haut ? Vous avez dansé : mais une jambe n'est pas une aile.

Bons danseurs, maintenant toute la joie est passée. Le vin

S'est changé en levure, tous les gobelets se sont attendris,

Les tombes balbutient. Vous n'avez pas volé assez haut :

Maintenant les tombes balbutient : « Sauvez donc les morts !

Pourquoi fait-il nuit si longtemps ? La lune ne nous enivre-t-elle pas ? »

Ô hommes supérieurs, sauvez donc les tombes, éveillez donc

Les cadavres ! Hélas ! pourquoi le ver ronge-t-il encore ?

L'heure approche, l'heure approche, la cloche bourdonne,

Le cœur râle encore, le ver ronge le bois, le ver du cœur. Hélas ! hélas !

LE MONDE EST PROFOND !

Douce lyre ! Douce lyre ! J'aime le son de tes cordes, ce son enivré

De crapaud flamboyant ! Comme ce son me vient de jadis et de loin,

Du lointain, des étangs de l'amour ! Vieille cloche ! Douce lyre !

Toutes les douleurs t'ont déchiré le cœur, la douleur du père,

La douleur des ancêtres, la douleur des premiers parents, ton discours

Est devenu mûr, mûr comme l'automne doré et l'après-midi, comme

Mon cœur de solitaire, maintenant tu parles : le monde lui-même

Est devenu mûr, le raisin brunit. Maintenant il veut mourir, mourir

De bonheur. Ô hommes supérieurs, ne le sentez-vous pas ? Secrètement

Une odeur monte, un parfum et une odeur d'éternité, une odeur de vin

Doré, bruni et divinement rosé de vieux bonheur, un bonheur enivré

De mourir, un bonheur de minuit qui chante : le monde est profond

ET PLUS PROFOND QUE NE PENSAIT LE JOUR !